

Maurice Denuzière

Un homme
sans ambition

roman



Fayard

Maurice Denuzière

Un homme sans ambition

roman



Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 2011.
ISBN : 978-2-213-66441-5

L'amour de la vie se concilie parfaitement avec une sainte horreur de l'humanité.

Paul MORAND,

1888-1976.

Qu'est-ce donc que le misanthrope de Molière ?

Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains ; qui précisément, parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font.

Jean-Jacques ROUSSEAU,

1712-1778,

Lettre à d'Alembert.

De quelle espèce sont donc tous ces gens, dont toutes les pensées et tous les efforts ne tendent, pendant des années, qu'à avancer d'un siège vers le haut bout de la table ?

GOETHE,

1749-1832,

Werther.

1.

Le chef du contentieux privé, tout en rondeurs, joues et crâne dénudés, dont le visage coloré virait à l'incarnat après les expéditions gastronomiques de fin de semaine, ne commentait jamais le contenu des dossiers remis à ses collaborateurs. Ce jour-là, Jules Forget fit une exception pour Benoît Escalet, le plus ancien du service. Titulaire d'une maîtrise de droit privé et d'un diplôme supérieur de droit des assurances, M. Escalet était le plus discret qui se pût trouver dans une profession où le secret est aussi impératif qu'à la Défense nationale.

– Affaire délicate, dit Forget en déposant un dossier sur la table du juriste.

– Bonjour, monsieur, coupa ce dernier, rappelant ainsi que la politesse eût exigé ce préambule.

– Ah oui ! Bonjour ! fut contraint de répondre Forget.

– De quoi s'agit-il, monsieur ?

Le ton ne révélait qu'un médiocre intérêt. Le chef posa une main potelée, aux ongles manucurés, sur la chemise de carton.

– Le vison de cette dame perd ses poils. Excitant de sa police pour dommages domestiques, elle demande le remboursement du manteau, acheté l'an dernier chez le premier fourreur de Paris. Elle joint la facture du vêtement et nous indique, pour se recommander à notre attention, qu'elle est la tante du président de la chaîne Entente, dont nous assurons, à travers le monde, hôtels, supermarchés, boutiques de luxe, mines de potasse, sex-shops et galeries d'art. Devant ce vison atteint d'alopecie, le service d'évaluation des dommages reste perplexe, d'où le renvoi au contentieux. Traitez le cas avec doigté, sans négliger les intérêts de nos actionnaires.

– « À chacun son dû », selon le droit romain. N'est-ce pas la devise de notre compagnie ? dit Escalet.

Le lundi matin, le département contentieux de la compagnie d'assurances L'Éternelle ressemblait à une salle de méditation transcendante. Seul un carmel eût pu prétendre à pareils silence et recueillement. Même si une douzaine de juristes étaient assis devant leur ordinateur, dans des stalles de verre dépoli, car la mode était à l'*open space*, la mollesse du cliquetis des claviers attestait une somnolence générale mal maîtrisée.

Un éternuement, symptôme d'un refroidissement contracté pendant le jogging du week-end, troublait parfois cette quiétude conventuelle qu'aucune parole n'entamait. À dix heures, la fontaine à café était épuisée avant que la répartition des dossiers ne vînt, comme ce jour-là, rendre au service un semblant d'animation. Le régime de croisière ne serait atteint qu'en milieu d'après-midi, à l'heure du départ du courrier.

Dès son entrée dans le service, douze ans plus tôt, Benoît Escalet avait choisi d'occuper, au cinquième étage d'un immeuble haussmannien, le bureau dont personne ne voulait. Dans le recoin le moins éclairé de la salle, depuis peu paysagée, loin des baies vitrées donnant sur les frondaisons d'un parc et de celles ouvrant sur l'animation urbaine, il se terrait dans un box isolé. Il était dans sa nature de se tenir à l'écart des gens, des événements et des conciliabules de couloirs.

On avait constaté en haut lieu que la productivité des employés ayant vue sur le parc, où circulaient les amoureux en transes, les dames à caniche, les flâneurs louches ou les trotteurs octogénaires, était moindre que celle des occupants des bureaux situés côté boulevard. Benoît Escalet, à l'abri des distractions, travaillait à son rythme, mais sans interruption. Il bouclait toujours, dans les délais impartis, les dossiers qu'on lui confiait.

Le juriste n'entretenait avec ses collègues que des relations de service, et les curieux avaient renoncé à forcer son laconisme un peu hautain, assorti d'une courtoisie défensive. Personne, hors le service du personnel, n'eût pu dire s'il était marié, célibataire ou veuf, s'il préférait les garçons aux filles, le bordeaux au bourgogne et la mer à la montagne. Les bons esprits le tenaient pour un asocial inoffensif, mais les zéloteurs de la convivialité à tous crins, de la communication universelle, de l'épluchage de la vie privée, nouvelles vertus civiques, condamnaient une indifférence pathologique, symptôme d'un égocentrisme décadent. Les plus bas esprits se plaisaient à imaginer des mœurs douteuses, des vices cadencés, la passion du jeu ou de la spéculation boursière. Les mieux disposés à son égard le voyaient comme un homme en proie à une souffrance morale impartageable, courageusement dominée.

C'est sur le bureau de Benoît Escalet qu'atterrissaient toujours les dossiers sujets à recours en justice. Esprit cartésien, examinateur patient, il découvrait à la première lecture, dans une déclaration de sinistre, la phrase, voire le simple mot, indice de fraude à l'assurance. En revanche, il était prompt à proposer une transaction favorable à l'assuré de bonne foi. Il y avait, chez ce juriste, du Sherlock Holmes, du Salomon et du Saint Louis. Depuis douze ans qu'il officiait au département contentieux, il avait toujours veillé aux intérêts d'une compagnie mondialement respectée, tout en obtenant que celle-ci remplît ses engagements envers les assurés. Benoît Escalet était un honnête homme au plein sens du terme.

Il venait d'ouvrir le dossier de la dame au vison pelé quand apparut la secrétaire du directeur général, personnage visible une fois par an, lors du pot du 1^{er} Janvier.

Tailleur gris souris, ouvert sur une blouse vert bouteille à lavallière démodée, chignon serré sur la nuque, traits inexpressifs, regard impavide cadré par des lunettes à monture dorée, Alice Truffin eût été une assez jolie femme si elle ne s'était appliquée à faire oublier sa féminité. Elle vint droit à Benoît en répondant d'un signe de tête condescendant à ceux qui la saluaient au passage.

– M. le Directeur général souhaite vous voir à midi. Vous connaissez le chemin, au septième étage. L'huissier vous introduira.

– Je serai exact, mademoiselle, dit Escalet.

– M. le Directeur général y compte, conclut la messagère en s'éloignant.

Plusieurs têtes émergèrent des boxes, car tous eussent voulu savoir ce que la secrétaire du patron avait dit à Escalet. Seul le plus proche collègue de Benoît avait entendu qu'il s'agissait d'une convocation. Il s'empressa de communiquer l'information à son voisin immédiat. En un instant, le reste de la classe sut qu'Escalet était attendu à la direction générale, ce qui ouvrait droit à toutes les supputations. Il y avait là de quoi intriguer, mais tous savaient qu'il ne faudrait pas compter sur l'intéressé pour diffuser les motifs de cet entretien.

Serait-ce une admonestation, un licenciement, une mutation dans un autre service, en province, à

l'étranger ou, plus simplement, la contestation des conclusions d'un litige avec un assuré ? Ces questions, Benoît Escalet ne se les posait pas, bien que ce rendez-vous risquât de retarder son déjeuner, prévu, comme chaque jour, à la Brasserie des Sapeurs.

Dès l'introduction d'Escalet dans le bureau, style Empire retour d'Égypte, du directeur général, Jean Philippe Barnal – J. P. B. pour le personnel –, long quinquagénaire, cheveux teints, complet anthracite, cravate club, quitta son fauteuil et vint au-devant du visiteur, main tendue. Prenant Benoît par le coude, il le conduisit avec autorité vers un guéridon tripode aux pieds gainés de cariatides en bronze doré. Il invita son subordonné à s'asseoir dans un fauteuil avant de prendre place dans un autre, face à lui.

« Un tel accueil est de bon augure » se dit Escalet, toujours appliqué à se faire ignorer de la hiérarchie. Car il était, comme Figaro, « persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal ».

En manager de haut niveau n'ayant pas de temps à perdre, J. P. B. entra aussitôt dans le vif du sujet.

– Cher monsieur Cascalet...

– ... Escalet, rectifia Benoît.

– Pardonnez ce lapsus. Notre président, actuellement sur son île des Bahamas, m'a fait envoyer un courriel répondant favorablement à une proposition que je lui avais adressée. Je puis donc vous faire part d'une bonne, d'une très bonne nouvelle vous concernant. J'ai décidé, en accord avec nos administrateurs, de vous confier la direction de notre nouveau contentieux maritime. Votre dossier m'a appris que vous êtes titulaire d'un diplôme de droit maritime international et que vous maîtrisez le droit anglo-saxon comme la langue anglaise. Or, dans le domaine de l'assurance maritime, notre compagnie traverse, si j'ose ce jeu de mots, une mauvaise passe. Comme vous le savez, les pirates somaliens et sud-africains prennent en otages les pétroliers et leurs équipages, comme les yachts de plaisance avec leurs propriétaires. Les rançonnés comptent sur leur assureur pour régler la note, ce qui ne va pas sans âpres discussions. Comme directeur du contentieux maritime, vous disposerez de bureaux dans notre tour de la Défense, de trois collaborateurs, dont un venu des Lloyd's de Londres, et d'une secrétaire. Vous serez, bien sûr, en relation avec les services du Quai d'Orsay, et des frais professionnels vous seront alloués. Dans ce domaine, la transaction s'impose. Vous aurez aussi une place de parking pour votre voiture.

– Je ne possède pas d'automobile, monsieur, risqua timidement Escalet, éberlué, les mains crispées sur les sphinx des accoudoirs.

Le directeur général enchaîna sans tenir compte de l'observation :

– Naturellement, vos émoluments seront sensiblement augmentés, car cette promotion interne vous fait gravir trois échelons de rémunération. J'en suis heureux pour vous, cher Sécalet.

Le silence respectueux mais renfrogné du juriste surprit, puis agaça J. P. B. qui s'attendait à une manifestation de vive satisfaction, à des remerciements, voire à de la gratitude. Or le promu, figé comme un marbre antique, ne semblait pas évaluer le degré d'avancement qui lui échéait.

» J'ose espérer que cette promotion, très avantageuse et, pour tout dire, exceptionnelle, vous agréée, risqua-t-il avec un rien d'humeur après un coup d'œil à la pendule.

– Eh bien, Monsieur le Directeur général, elle ne m’agrée pas du tout.

– Quoi ! Vous refuseriez ce poste prometteur ?

– Avec tout le respect que je vous dois, à la compagnie comme à vous-même, permettez-moi de décliner cette promotion. Je souhaite rester à mon poste, au contentieux des sinistres ordinaires où je suis à l’aise et, je crois, assez utile.

– Je me demande, monsieur Lescatet, si le Code du travail vous autorise à refuser une promotion qui ne troublera en rien votre vie familiale.

– Je n’ai pas de famille et suis seul maître de mon destin. Quant au Code du travail, je sais que le salarié est dans une position de subordonné à son employeur et que le refus d’exécuter un ordre peut être une cause valable de licenciement. L’octroi d’une brillante promotion doit-il être assimilé à un ordre ? Il faudra consulter la jurisprudence.

– Nous n’en sommes pas là, s’empressa de dire J. P. B.

Pensant que, par nature, les conseils de prud’hommes sont plus favorables aux salariés qu’aux patrons, il redoutait plus que tout les conflits sociaux.

– Ne prenez pas en mauvaise part mon refus, ne me taxez pas d’ingratitude, ne voyez pas une dérobade là où il n’y a que sagesse. Mon refus est dans l’intérêt de la compagnie et dans le vôtre, monsieur. Laissez-moi là où je suis et nommez un autre au poste éminent que vous me destiniez, dit posément Escalet.

– Bien que j’aie peu de temps – J. P. B. jeta un nouveau regard à la pendule –, j’aimerais connaître vos raisons, ne serait-ce que pour expliquer votre surprenante attitude à notre président.

– Votre choix me flatte mais, connaissant mes capacités, je n’ai nulle envie ni besoin d’avancement.

– C’est à moi d’apprécier vos capacités.

– Ayant parfois du mal à me diriger moi-même, je serais bien incapable de diriger un service. Il y a des gens nés chefs ; pas moi. Et puis, je n’aimerais pas travailler au quarantième étage d’une tour de la Défense et m’écarter de chez moi, car je vais chaque jour à pied de mon domicile au bureau.

– Mais enfin, vous compromettez votre plan de carrière !

– Je n’ai pas de plan de carrière, monsieur.

– C’est impensable ! Impensable, étant donné l’évolution et le développement de notre compagnie, que chacun se doit d’accompagner. Nous sommes maintenant le deuxième assureur de la planète. Nous venons d’acquérir trois nouvelles sociétés d’assurances, une américaine, une néerlandaise et une au Qatar. Nous allons tripler le chiffre d’affaires. À cette occasion, L’Éternelle change de raison sociale et devient Eternity. Vous avez vu l’interview de notre président à la télévision ?

– Je n’ai pas la télévision, monsieur.

– Tiens ! Mais notre site Internet a donné tous les détails.

– Je n’ai pas Internet, monsieur.

– Monsieur Cascalet, je dois, à mon grand regret, mettre fin à cet entretien : un avion à prendre pour la Tasmanie. Le congrès des Assureurs de l’hémisphère Sud. Réfléchissez encore. La nuit porte conseil. Donnez votre numéro de mobile à ma secrétaire. Elle vous appellera confidentiellement demain matin à la première heure.

– Je ne possède pas de téléphone mobile, monsieur.

– Comment peut-on vivre sans téléviseur, sans Internet, sans mobile, sans automobile ?

– Comme je vis, monsieur.

Le directeur général se leva aussitôt, imité par Benoît.

– J’ose espérer que vous changerez d’avis, monsieur Escalet. Seuls les imbéciles ne changent pas d’avis.

– Je crains d’être un imbécile, monsieur.

Furieux de s’être fourvoyé, Jean Philippe Barnal haussa les épaules. Il allait répliquer quand apparut sa secrétaire, qui lui tendit imperméable et attaché-case.

– Il est l’heure, Monsieur le Directeur général. N’oubliez pas votre imperméable. C’est la saison des pluies dans le sud de l’Australie, monsieur.

Sans un regard pour le juriste, J. P. B. gagna la porte, se promettant de faire payer à ce vieux garçon indiscipliné son incompréhensible manque d’ambition.

Sans plus de cérémonie, Benoît lui emboîta le pas après une inclinaison de tête où Mlle Truffin vit plus d’ironie que de déférence.

Dans l’ascenseur du personnel, Escalet vit entrer, à l’étage du contentieux, trois de ses collègues qui, comme lui, s’en allaient déjeuner.

– Alors, monsieur Escalet, quelles sont les nouvelles de là-haut ? risqua le plus jeune, l’index levé vers l’étage de la direction.

– Mauvaises, messieurs. Il pleut en Tasmanie.

Du lundi au vendredi, Benoît Escalet avait sa table réservée à la Brasserie des Sapeurs. Au lieu de prendre place sur la banquette capitonnée pour jouir d'une vue sur la salle classée Art Déco, il s'était, dès le premier jour, assis face au mur orné d'affiches anciennes. Il tournait ainsi le dos à l'animation bavarde d'une foule de cadres des deux sexes, venus des bureaux voisins. Tel lord Byron, son poète préféré, M. Escalet prenait toujours ses repas seul. Il jugeait écœurant le spectacle d'un vis-à-vis qui pérorait la bouche pleine. Depuis des années, il déjeunait ainsi, tel un écolier au piquet, tête à tête avec une belle fille brune au buste dénudé et avantageux. Peinte en 1897 par Alfons Maria Mucha, cette nymphe émergeait de volutes colorées pour proposer le papier à cigarettes Job en un lieu désormais interdit aux fumeurs...

Benoît avait parfois le sentiment que cette aimable muette, convoitée par les collectionneurs d'affiches, lui souriait, surtout au moment du dessert, les rondeurs du modèle dénonçant la gourmande.

Ce jour-là, il crut lui voir l'air plus sévère que d'habitude. Il se prit à penser qu'elle désapprouvait son refus d'une promotion qui eût ajouté au moins mille euros à son salaire mensuel.

Bientôt connue au service contentieux, sa dérobade serait jugée incompréhensible, ce dont il se souciait peu. Seul son vieil ami Julien Merlot, condisciple de pensionnat puis d'université, qu'il rejoindrait le soir même à l'heure de l'apéritif, pourrait, sinon comprendre, du moins admettre que ce choix aberrant relevait de ce que Merlot appelait « la nature chimérique d'un être inclassable ».

Comme chaque fois qu'il éprouvait une contrariété – et cette proposition d'avancement en était une –, Benoît Escalet faisait son examen de conscience. Pourquoi se sentait-il si différent des autres et, surtout, pourquoi s'en trouvait-il satisfait ? Critique de sa propre singularité, il reconnaissait s'être construit un monde illusoire, si bien qu'il ressentait celui où il devait vivre comme foncièrement inadapté à sa personne. Il en acceptait les contraintes, qu'il ne pouvait éluder, comme le respect des lois, l'obligation de travailler et de payer ses impôts, mais il ne possédait que l'indispensable et ignorait toute situation sur laquelle il n'avait aucune prise. Il refusait l'usage du superflu, instruments, appareils, engins ou objets ordinaires ou luxueux, fallacieusement présentés comme facilitant la vie quotidienne. Pour Escalet, l'Inutile – il conférait au concept la majuscule de la malfaisance –, matière première aux mille travestissements, faisait l'addiction des consommateurs moutonniers, exaspérait le désir de possession des masses, endettait les ménages, assurait la fortune des affairistes, des industriels et de leurs actionnaires, des publicitaires et, quelquefois, des commerçants.

Depuis l'adolescence, Julien regardait Benoît comme un citoyen inclassable, devenu, au fil des ans, une sorte d'Alceste dont l'aigreur moliéresque eût été remplacée par une totale mais sereine indifférence à ses contemporains et à leurs préoccupations.

Le dernier étonnement de Julien remontait au lundi précédent, quand il avait découvert que son ami ignorait le prénom du Premier ministre en exercice. Le rappel de cet épisode fit sourire Benoît, aux prises avec un dos de cabillaud sauce moutarde.

Une fois de plus, il se remémora, comme pour mieux s'en convaincre, que sa disposition d'esprit – qu'un psychiatre eût jugée pathologique – trouvait son origine dans une extrême défiance envers les gens et les choses de la vie, et un culte fervent de l'anonymat. Une fois de plus, en son for intérieur, il

évoqua comme excuse les lointaines raisons qui l'avaient conduit à suivre le conseil que le père de Paul Morand avait tôt donné à son fils : « Souviens-toi de te méfier ».

Unique rejeton d'un couple sans relief – père employé de banque, mère vendeuse dans un grand magasin –, Benoît Escalet avait connu une enfance banale. La vie familiale, modeste et douillette, avait été bouleversée quand son père, tête légère, encore influencée par les principes fumeux glanés sur les barricades de Mai 68, avait viré au militantisme écologique et à l'économie durable. Au printemps 1980, à l'occasion d'une restructuration de sa banque et de l'ouverture d'un droit aux départs volontaires indemnisés, il avait décidé de fonder un élevage caprin en Périgord. Ayant investi ses indemnités dans une vingtaine de chèvres et loué une ferme abandonnée, il se dit capable de tirer, par l'honnête commerce du fromage sans conservateur, de quoi assurer à sa petite famille une vie saine, loin des sollicitations mercantiles de la société de consommation.

Prudente, Mme Escalet, qui savait les chèvres capricieuses et son époux inconséquent, avait refusé de quitter son emploi. Citadine, elle n'était à l'aise que sur l'asphalte, détestait les odeurs fermières, et les légumes campagnards la rendaient mélancolique. Elle avait donc demandé à son mari de faire ses preuves de chevrier avant d'envisager de le rejoindre avec leur fils.

Six mois plus tard, son cabécou biologique étant dédaigné par les amateurs, l'ancien employé avait informé sa femme qu'il abandonnait l'élevage pour une activité plus lucrative, proche de son ancien métier. Au hasard d'une heureuse rencontre, il avait été engagé comme conseiller financier « par une vieille veuve riche, devenue châtelaine par l'achat d'un château ». Il n'envisageait donc plus, dans l'immédiat, le regroupement familial. Ce brusque changement de condition avait de quoi intriguer l'épouse. Sans en avertir son mari, elle prit sa chemise de nuit, sa brosse à dents et son fils Benoît, alors âgé de quatre ans, et sauta dans un train.

Son arrivée fit sensation et provoqua une scène de vaudeville que, trente ans plus tard, Benoît ne pouvait oublier. La riche veuve n'était pas vieille, mais encore jeune et plutôt jolie. Lectrice des magazines féminins, Mme Escalet reconnut au premier regard la propriétaire d'une célèbre marque de cosmétiques qui exploitait la mode bio en mêlant des herbes sauvages à ses crèmes et lotions, les plus chères du marché. La ruine médiévale qu'elle avait acquise donnait son nom à ses produits, comme parfois l'achat d'un château offre une particule à des roturiers. L'air confus de M. Escalet éveilla chez sa femme des soupçons que la séduisante cosméticienne confirma avec une franchise désarmante. Elle avait enfin trouvé l'homme de sa vie, amant inventif et bon connaisseur de la Bourse. Elle tenait à le garder. Contraint de passer aux aveux, le mari adultère reçut une paire de gifles vengeresses et l'annonce immédiate d'une demande en divorce.

Tandis qu'il dégustait un hachis parmentier, Benoît, dans son enfance grand lecteur de bandes dessinées, se souvenait, une fois encore avec la même honte, de s'être écrié ce jour-là, devant la correction paternelle, hilare et battant des mains : « Pan pan, flac et reflac ! »

Dans le train du retour, Mme Escalet avait dit à son fils : « Tu n'as plus de père », ce qui devait, à terme, se révéler exact. Un an après une nouvelle vie amoureuse intense, l'infidèle avait succombé à une crise cardiaque « dans les mêmes conditions que le président Félix Faure », avait-on pu lire dans un journal satirique.

Benoît comprit plus tard que l'infidélité de son père n'avait fait que compenser celle, plus ancienne, de sa mère, maîtresse hebdomadaire d'un chef de rayon. L'amant avait proposé le mariage à la veuve

Escalet à condition « qu'elle n'amenât pas d'enfant à la maison ». Benoît, orphelin de père et rejeté par sa mère, vécut de nourrices en internats et comprit qu'il devrait désormais se débrouiller seul. Si un père et une mère avaient été assez inhumains pour abandonner leur enfant, quels sentiments pourraient avoir des étrangers pour un tel banni ? À l'âge où les garçonnets, curieux de tout, vont au-devant de la vie et des autres avec candeur, Benoît Escalet s'était juré de ne plus jamais faire confiance à un humain.

Seul Julien Merlot, rencontré dans l'enfance au pensionnat, comme lui enfant du divorce, mais écartelé entre des parents qui, eux, au contraire, se disputaient par haine la garde de leur fils, avait échappé à l'éviction.

Admis avec mention au baccalauréat, Benoît ne reçut ni cadeaux ni félicitations. Son beau-père, qu'il n'avait jamais vu mais qui, jusque-là, avait financé ses études, lui signifia qu'il devrait désormais gagner sa vie par le moyen qui lui conviendrait le mieux. Sa mère n'ayant formulé aucun avis contraire, le bachelier eut confirmation d'un détachement définitif.

Bien décidé à continuer des études de droit, Benoît s'était fait répétiteur d'anglais dans une institution où il avait été élève. Julien avait suivi un chemin parallèle. Tous deux, se stimulant mutuellement et partageant chambres de service, pizzas et filles faciles, avaient travaillé ferme pour conquérir, avec leurs diplômes, un des biens les plus précieux : l'indépendance financière.

L'entrée dans la vie active les avait, un temps, séparés, Julien s'étant inscrit au barreau et Benoît ayant été embauché au contentieux de la compagnie d'assurances L'Éternelle. C'est à l'occasion d'un procès pour fraude à l'assurance qu'ils s'étaient retrouvés, Julien plaçant pour un assuré mécontent. Depuis ce jour, chaque semaine, ils se rencontraient au Kentucky, un bar américain du VI^e arrondissement.

Dès leurs retrouvailles, apprenant que Julien était marié à Héloïse Karalis, une jeune fille d'origine grecque qu'ils avaient tous deux connue à la faculté de droit et qui lui avait donné des jumeaux, Benoît avait décliné toute invitation au domicile de l'avocat. Il ne ressentait aucune attirance pour les enfants. Au contraire du Christ, il ne souhaitait pas du tout les voir venir à lui... « avec leurs mains poisseuses et leur familiarité agressive », grommelait-il.

Après une tranche de brie et un café, Escalet regagna son bureau où il ne fit l'objet d'aucune curiosité circonstancielle, son refus d'avancement n'étant pas encore connu de ses collègues. Il se pencha avec attention sur le cas du vison dépoilé et refusa l'indemnisation sollicitée. Il invita la cliente recommandée à demander réparation au fourreur, lequel devait être assuré contre le dépoilage subit des visons.

Le soir même, comme Benoît s'y attendait, Julien Merlot réagit avec une vigueur tempérée de commisération quand il connut le motif et l'issue de l'entretien de son ami avec le directeur général de L'Éternelle.

– Mais enfin, tu es l'ennemi de ton intérêt. Ton propre bourreau ! On offre à monsieur un avancement inattendu et non seulement il le refuse, mais il le décline avec hauteur, sans doute, car je te connais !

– J'ai remercié poliment, en donnant mes raisons.

– Pourquoi as-tu refusé ? Bon juriste, plus que moi bardé de diplômes, tu veux continuer jusqu'à la retraite à régler des affaires d'accidents ou d'incendies de voitures, de vols à la tire, de dégâts des eaux, de bijoux volés ? Comment peux-tu te satisfaire d'une vie si étriquée ?

– Étriquée aux yeux des ambitieux et des mondains, mais, à moi, elle me convient.

– Tu te satisfais de peu !

– De l'essentiel. Ma santé est bonne, j'ai un toit confortable, un travail distrayant, car j'évalue l'art des humains à se fourvoyer dans des situations impossibles. J'estime être honnêtement rétribué. Personne ne convoite ma fonction, ce qui ne serait pas le cas si j'étais chef de je ne sais quel service. Comme on m'a fait une réputation d'ours mal léché, mes collègues ne s'intéressent pas à ma vie privée, pas plus que je ne m'intéresse à la leur.

– Je vois ça ! On doit te trouver arrogant comme Dioclétien qui se faisait appeler « Votre Éternité » ! Bonne référence, pour un cadre de L'Éternelle !

– De nos jours, la réserve, la distance, le refus de familiarité passent pour arrogance. Tant pis ! Aujourd'hui, on tutoie, on embrasse, on étreint, on congratule, on invite, on plaint, on demande pardon, on partage. Il faut *participer*, jouer *collectif*, être solidaire, panaché, voire mixé. Désolé, je ne tutoie pas, j'ai horreur du nombre, du collectif, de l'ensemble. Je ne trinque pas aux pique-niques de quartier, je ne signe pas de pétition et je m'intéresserai au sort de la planète quand les bobos et les bobosses en 4 × 4 Diesel laisseront au garage leurs monstres puants. « Ô solitude, toi seule ne m'a pas avili... », a écrit Barrès.

– Que fais-tu de la solidarité ?

– J'y participe par les impôts que je paie à la communauté. Je travaille à mi-temps pour mes compatriotes, puisque le fisc me confisque près de la moitié de mon salaire. Est-ce ma faute s'il n'en est pas fait bon usage ? Si l'on consacre des millions, chaque année, à transformer les quais de la Seine en fausse plage bahamienne au lieu de loger, l'hiver, les sans-abri ? Si les joueurs de football sont cent fois mieux payés que les chirurgiens qui sauvent à chaque instant des vies, si l'on subventionne les cracheurs de feu de carrefour et les comédiens de sous-préfecture élevés par démagogie au rang d'artistes, au lieu d'engager des infirmières, des balayeurs et de payer mieux les postiers ?

– Tu n'es pas un ours, tu es un loup ! dit Julien, agacé.

– Un loup solitaire. Celui qui ne chasse pas avec la meute. Je n'entretiens pas de relations de voisinage, sauf avec une vieille dame de mon étage à qui je monte des packs d'eau minérale qu'elle est incapable de porter.

– Enfin une bonne action !

– J'en fais d'autres, en toute discrétion, car ce serait humilier ceux qu'on aide que publier leurs déficiences et leurs maux. « Cache ta vie », dit Sénèque. Je n'appartiens à aucun club, à aucun parti, à aucune association. Je déteste les promenades en groupe, les voyages organisés, les visites d'expositions commentées et les banquets. Le secret de la tranquillité, Julien, c'est de n'avoir besoin que de soi.

– Voilà de l'égotisme à l'état pur !

– Je ne demande rien à personne. Je tiens mon ménage moi-même : le vendredi soir, je fais ma lessive, et le samedi matin je repasse. Le jour de RTT, je prends un train et vais marcher en forêt, à Fontainebleau, à Senlis ou à Chantilly. Si je déjeune chaque jour à la Brasserie des Sapeurs, il m'arrive, à l'heure du dîner, de me mitonner un bon petit plat que je me sers avec porcelaine, cristaux et argenterie, en écoutant Corelli ou Schubert, suivant l'humeur du moment. Il m'arrive aussi d'aller dîner dans un restaurant à la mode, seul bien sûr. Je n'ai pas à tenir de conversation, laquelle, tu le sais, gâche la dégustation d'un plat. J'ai des livres, la meilleure musique qui soit, je ne me soucie de personne, à part toi, et personne ne se soucie de moi, sauf toi peut-être.

– Je retiens le « peut-être » !

– J'ai les goûts simples d'une huître et je suis un adepte de l'anonymat. Être inconnu dans une société qui a fait de l'indiscrétion une vertu civique, voilà mon désir. Aujourd'hui, tout le monde veut tout savoir sur tout le monde. Moi, je ne veux rien savoir sur personne. La reine Victoria disait : « Il y a les gens que je connais, et les Esquimaux. » Je pense, comme elle, que le monde est rempli d'Esquimaux. Toute biographie est romance ; toute autobiographie, mensonge. De tous temps, certains ont voulu paraître ce qu'ils voudraient être et qu'ils ne seront jamais. Mais, depuis quelques années, Internet, rendez-vous planétaire des ragoteurs, des aigris et des pédants donneurs de leçons, permet aux inexistants d'exister virtuellement pour séduire, tromper ou se donner de l'importance. Des quidams s'inventent un passé et un destin flatteurs, ce qui n'empêche qu'ils restent ce qu'ils sont. Toute confrontation avec la Réalité, déesse têtue, révèle la supercherie. Je vais te dire, Julien : si je pouvais, je n'aurais même pas de nom.

– Je crains que tu ne sois même pas inscrit sur les listes électorales.

– Je n'ai jamais voté de ma vie.

– Tu n'as pas non plus de carte de crédit ?

– Pourquoi en aurais-je ? Quand je veux de l'argent liquide, je vais à la banque, à deux pas de chez moi. J'y suis connu depuis longtemps. Je n'ai même plus besoin de prouver mon identité. On me donne ce que je demande et l'ordinateur débite mon compte. Et, pour les achats, j'ai un chéquier. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

– Rien, bien sûr, mais, à notre époque, ça fait un peu ringard. Je sais que tu n'as pas d'automobile, mais il est vrai que, de nos jours, il est plus économique d'en louer une...

– je n'ai pas de permis de conduire.

– Tu n'as pas, non plus, de téléphone mobile, et le fixe de ton appartement ne répond jamais.

– J'ai rendu la sonnerie muette. Donc, je ne l'entends pas. Je ne veux pas être sonné comme un domestique, quand je suis dans mon bain ou en train d'écouter une symphonie de Mahler. Quant au téléphone mobile qui vous impose d'apprendre, à l'arrêt d'autobus, qu'à Carpentras une petite fille a poussé sa première dent, que la tante de Bécon viendra dîner dimanche ou que Paul est au chômage technique, je n'en ai pas l'usage. De nos jours, on communique trop... sans se parler, ce qui est paradoxal. Le quant-à-soi est, de toutes parts, menacé par des machines, et les fameuses autoroutes de l'information engendrent plus de collisions que d'accès utiles aux citoyens.

– À ce propos, je ne comprends pas comment tu peux vivre sans être informé de ce qui se passe dans le monde. Tu n’as pas non plus la télévision ?

– Les distractions préfabriquées et la niaiserie des publicitaires m’ont hérissé le poil, la première fois que j’ai dû subir ce rayonnement pseudo-culturel et racoleur devant un écran, dans la salle d’attente de mon dentiste. Je dispose d’un petit poste de radio dans ma salle de bains. En me rasant, j’écoute France Info. En cinq minutes, je sais tout. Si je dois prendre un parapluie pour sortir, ce qui m’importe, et si la grève des dockers de Marseille continue, ce dont je me moque éperdument.

Julien Merlot commanda une seconde tournée de whisky et, le serveur s’étant éloigné, se pencha vers Benoît.

– Il y a une question que j’hésite depuis longtemps à te poser.

– Pose.

– Quand nous étions étudiants, tu ne donnais pas ta part au chat, question galipettes avec les filles. À trente-quatre ans, célibataire, comment réponds-tu à l’appel claironnant du désir ?

– Il ne claironne guère qu’une ou deux fois par mois. Je suis un habitué d’un petit hôtel particulier du XVI^e, avec bar, où je rencontre de belles complaisantes. Je choisis, j’offre une coupe de champagne, nous nous isolons pour faire ce que tu imagines, je paie discrètement le service rendu et je rentre chez moi. Ça n’engage à rien et c’est économique. Tu connais la formule de Sacha Guitry : « Ce sont les femmes qu’on ne paie pas qui coûtent le plus cher. »

– Ce sont des prostituées ? demanda Merlot, intéressé.

– Pas des professionnelles. Elles pratiquent plutôt un amateurisme à la fois rentable et plaisant. Ce sont des dames d’allure bourgeoise, souvent mariées, qui améliorent leurs fins de mois. Elles marchent au béguin spontané autant qu’à l’intérêt calculé. Une certaine Hortense, qui doit s’appeler Marie ou Paulette – car, par discrétion, toutes usent de pseudonymes – m’a proposé une relation plus suivie, en dehors du lieu de rencontre. J’ai senti qu’elle visait le statut de femme entretenue, ce qui n’est pas bien, ou la liaison sentimentale, ce qui est pire. La fois suivante, j’ai changé de partenaire.

– Tu es sec comme le chiendent. N’as-tu pas envie d’aimer une femme et d’en être aimé ?

– Le pire service qu’on pourrait me rendre serait de m’aimer.

– Où vas-tu ainsi, Benoît ?

– Où tous nous allons, Julien. Et, tiens, puisque tu me mets sur la voie, sache que, assurance obsèques déjà réglée, j’exige par testament, à toi seul destiné, qu’aucun nom ni dates ne figurent sur ma tombe. Le granit nu, c’est tout. Comme un marin breton.

– Cet anonymat *post mortem* est la suprême modestie, mais, en attendant, il se pourrait qu’un jour le destin t’inflige la présence de tes congénères, te force à tenir compte de leur existence, que l’événement fasse irruption dans ta chasse si bien gardée et que tu sois obligé, comme tout un chacun, de te colleter avec la vie. Si tu as un infarctus, si tu te casses une jambe, tu seras hospitalisé. En un mot, tu auras besoin de ceux que tu veux ignorer avec superbe.

– Oh, je ne les ignore pas. J’admets – et même je respecte – leur existence, leurs défauts, leurs

qualités, leurs talents quand ils en ont. Je les tiens à distance, c'est tout.

– Tu as une manière de déshumaniser les relations qui m'a toujours stupéfié.

– Nous entrons là dans le domaine des prestations vitales qui, à toutes les époques, ont existé dans les sociétés dites civilisées. On a aujourd'hui tendance à mêler la fonctionnalité à l'affectif, ce qui corrompt les relations. L'épicier, le coiffeur, le tailleur, le bottier sont, comme le médecin et le conducteur d'autobus, des auxiliaires sociaux indispensables. Le citoyen les rétribue pour qu'ils lui fournissent de quoi se nourrir et se vêtir, ou qu'ils agissent à son profit en cas de nécessité. Ainsi, je suis moi-même, pour d'autres – les assurés de L'Éternelle –, un accessoire social.

– Social mais guère sociable, reconnais-le !

– Quand j'ai besoin des services d'un professionnel, plombier ou médecin, je ne lui ouvre de ma vie que le périmètre circonscrit à sa compétence. Je ne lui saute pas au cou, je ne veux rien savoir de ses goûts, et limite mes propos à mon cas. Si tout le monde agissait ainsi, les rapports gagneraient en sincérité, on perdrait moins de temps, on ne parlerait pas pour ne rien dire, on éviterait les déceptions futures.

Merlot jeta un regard à sa montre et parut contrarié.

– Bon sang, j'ai oublié qu'Héloïse avait invité sa mère à dîner. Je vais être en retard. Ça va chauffer ! Je te laisse l'addition, dit-il en quittant son siège.

En cet instant Benoît savoura plus que jamais son célibat.

3.

L'étonnante nouvelle du refus d'une promotion par Benoît Escalet mit quarante-huit heures à descendre de l'étage directorial à celui du contentieux. La circulation verticale de l'information ne répondait pas aux lois de la gravité ; elle se montrait, à L'Éternelle, nettement moins rapide que la circulation horizontale, l'échelle hiérarchique n'étant pas empruntable par le premier ragot venu.

Quand Jules Forget, tout sourire, aborda Benoît Escalet, ce fut pour lui dire d'une voix sonore, destinée à être entendue du voisinage, sa satisfaction de savoir qu'il préférerait rester dans son service plutôt que rejoindre le haut état-major de la compagnie, à la Défense.

– J'en suis d'autant plus satisfait, cher collaborateur, que, devant prendre ma retraite dans deux ans, je compte faire de vous mon successeur comme chef de bureau du contentieux privé – si la direction générale donne son aval, ce dont je ne puis douter, étant connue l'estime dans laquelle on vous tient là-haut, ajouta-t-il, l'index levé vers le plafond.

Benoît s'inclina et fit signe à Forget d'approcher.

– Si vous avez, vous aussi, quelque estime pour moi, monsieur, n'en faites rien. La perspective que vous évoquez me flatte, mais ma position subalterne me convient parfaitement. Je n'ai pas plus envie d'être chef ici qu'ailleurs.

– Ça alors !

Devant l'air ahuri de Forget, Benoît crut nécessaire de développer une argumentation :

– Vous connaissez certainement, monsieur, le principe de Peter ?

– Qui est ce Peter ? À quel service appartient-il ?

– Laurence J. Peter était un éminent professeur de sociologie dans une université de Californie. Il est mort en 1990, mais a laissé une œuvre édifiante et, notamment, un principe qui porte son nom.

– Un principe !

– Presque une loi sociologique qui tient en une phrase : « Dans toute hiérarchie, chaque employé a tendance à s'élever à son niveau d'incompétence. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Simplement que, dans une entreprise, par le fait d'une promotion désirée et sollicitée, ou encore par faveur, un subordonné, promu chef, pourra passer d'un état de compétence à un état d'incompétence. Un bon caissier fera un banquier ruinifère ; un député discipliné fera un ministre arrogant ; le fils diplômé d'un artisan coulera l'affaire familiale ; un capitaine, promu général, conduira une armée à la déroute. Voyez Joachim Murat, héros valeureux des batailles de l'Empire, qui fit un détestable roi de Naples. Thomas Jefferson avait déjà compris ça quand il estima que, dans toute société, si l'on veut qu'elle fonctionne, il faut mettre « *the right man in the right place* ». Le fabuliste Florian avait jadis écrit la même chose : « À chacun son métier, les vaches seront bien gardées ». Or, monsieur, je crois être à ma place, à mon niveau de compétence. Je serais sans doute un chef incompétent, car mal à l'aise dans un rôle non désiré. Ce n'est pas parce qu'on accepte d'obéir qu'on a envie de commander.

– Vous me surprendrez toujours, Escalet. En fait, ici, personne ne sait comment vous envisagez votre avenir dans la compagnie.

– J’ai la chance d’être d’une grande lucidité. Comme l’a écrit Fromentin dans *Dominique*, « je me suis mis d’accord avec moi-même, ce qui est bien la plus grande victoire que nous puissions remporter sur l’impossible ».

– Vous avez plus de Lettres que d’ambition, constata le chef de bureau.

– Appliquée à ma personne, toute ambition me paraît dérisoire. Je pense que les hommes seraient plus heureux s’ils s’acceptaient tels qu’ils sont, avec qualités, défauts, hérédité, talent ou absence de talent. Cela les conduirait à trouver, dans la société, la place où ils seraient à la fois le plus heureux et le plus utile, une place à la mesure de leurs capacités, de leur force, de leur intelligence et de leur tempérament. Ainsi débarrassés de tout complexe d’infériorité, ils regarderaient les arrivistes, les carriéristes, les ambitieux forcenés se battre et se combattre pour gravir les échelons professionnels, améliorer leur position sociale ou s’enrichir. Toutes ces démarches circonstanciées sont classifiées en hiérarchologie, science de l’ambition, fondée par Laurence J. Peter.

– Vous êtes peut-être un sage, Escalet, dit Forget en s’éloignant, décontenancé.

– Le *statu quo*, voilà toute ma philosophie, monsieur.

Autour de la machine à café, les collègues de Benoît ne purent se retenir d’évoquer le cas d’un cadre qui refusait tout avancement.

– Il a une fortune personnelle et il travaille ici uniquement pour la protection sociale, la sécu, la retraite et le reste, dit l’un.

– À mon avis, Escalet doit avoir, ailleurs, une occupation très lucrative. Genre consultant pour cabinet d’avocats internationaux, car il est calé, avança un autre.

– Je connais un type qui vit très bien du poker. Or, ces joueurs sont gens discrets, émit un troisième.

– Je me demande s’il n’aurait pas une exploitation agricole ou même un haras, Je l’ai entendu un jour demander au téléphone si une jument avait mis bas, reprit le premier.

– Sans aller jusque-là, peut-être a-t-il des parts dans les testicules d’un taureau, reproducteur de haut lignage. Un dé à coudre de sperme d’étalon bovin peut valoir jusqu’à cinq mille dollars, compléta un nouvel arrivant.

– En tout cas, c’est un mélomane. Je l’aperçois souvent au concert, salle Pleyel, reprit le second.

– Seul ?

– Oui, seul. D’ailleurs, nous ne l’avons jamais vu avec une femme.

– Voilà le hic. Je sais, par la secrétaire du DRH, qu’il est célibataire.

– Serait-il homo ?

– Pas le genre. Pas assez tendance. Toujours fringué pareil. Avec ses cravates de tricotine noire, l’air d’être en deuil. À mon avis, sexuellement parlant, il n’est rien : ni bique ni bouc !

Cette assertion déclencha des rires que l'un des bavards, plus charitable, interrompit d'un geste.

– La satisfaction sexuelle est une affaire individuelle ; respectons la *privacy* de notre ours, messieurs !

Tous s'en retournèrent à leur bureau sans avoir élucidé le mystère que constituait la personnalité de leur collègue.

Celui qui, tel Benoît Escalet, se soustrait à la curiosité de ses semblables, passe aisément pour louche. Un homme qui ne se laisse pas aller aux confidences, ne dit rien de ses goûts et de ses aspirations, ne raconte pas ses bonnes fortunes ou ses déceptions sentimentales, ne se plaint ni du mauvais temps ni de rhumatismes, n'estime pas ses mérites méconnus, ne montre pas les photographies de ses vacances en Thaïlande ou de son dernier rejeton au sein de la mère, est aussitôt classé comme asocial et, sans aucun doute, soupçonné de s'adonner à des pratiques inavouables.

Puisque Benoît Escalet cachait sa vie, c'est qu'il avait quelque chose à cacher, estimait-on. Dans une société pharisienne qui a fait de la convivialité une règle communautaire, le prochain qui refuse d'être proche ne peut que dissimuler des vices odieux.

Si l'on eût, comme Julien Merlot le faisait souvent, poussé Benoît dans ses retranchements, il eût, par badinerie, illustré à sa manière les vertus de la discrétion, comme il l'avait fait, un soir que le whisky l'avait rendu plus loquace :

« Au XIX^e siècle, une femme qui, sous un bas de robe, laissait voir une cheville, était taxée d'immodestie. Celle qui montrait un mollet, comme une chanteuse de café-concert, était classée gourgandine, mais, peinte nue par Boucher ou Courbet, elle devenait œuvre d'art et, comme telle, admise, parfois avec quelques réticences, plus puritaines qu'administratives, dans les musées nationaux. Au temps où la minijupe découvre ce qui, le plus souvent, gagnerait à être couvert, les femmes qui laissent imaginer au lieu d'exhiber passent, au mieux pour pudibondes, au pire pour contrefaites. Sur les plages, la foire aux nudités donnerait aujourd'hui à Manet l'envie de vêtir sagement ses baigneuses. Parfois, le caché trompe mais, toujours, le dévoilé dénonce. La pudeur est le meilleur aphrodisiaque », avait conclu Benoît.

« C'est de l'hypocrisie ! » s'était écrié Julien.

« L'hypocrisie n'est pas seulement l'hommage que le vice rend à la vertu ; c'est aussi un des artifices par lesquels le vice se fait plus intéressant », avait répliqué Benoît, toujours aussi féru de références, en citant Aldous Huxley.

Les tenues vestimentaires de Benoît Escalet, dont ses collègues moquaient le manque de fantaisie et le dédain de la mode, reflétaient cependant la plus classique élégance, celle qu'on ne remarque pas. Tous les deux ans, en alternance, le juriste commandait à son tailleur le même costume de flanelle grise et le même blazer bleu navy, ainsi que deux pantalons, l'un de lainage gris sombre pour l'hiver, l'autre en serge gris souris pour la mi-saison. Le tailleur transférait, du blazer usagé sur le neuf, les boutons d'argent, blasonnés, autrefois acquis chez un antiquaire de Bond Street. Une quinzaine de chemises à poignets mousquetaires, bleu clair, rose pâle ou à fines rayures colorées, régulièrement remplacées, ainsi que deux polos qu'il passait, les week-ends d'hiver, sous un veston de tweed irlandais, constituaient sa garde-robe. Il y avait récemment ajouté, pour assister au baptême du

troisième fils de Merlot, un complet croisé anthracite, la plus cérémonieuse de ses toilettes. Pour l'été, un deux-pièces beige en polyester et coton, lavable en machine, et une veste en lin, toujours fripée, représentaient une concession au goût du jour dont il n'était pas fier. Pour ne pas encombrer penderies et commodes, il se débarrassait, dès que renouvelés, des vêtements réformés, chez les frères de la Charité dont le couvent était proche de son domicile.

Quant à « la moins triste des pièces du costume masculin », la cravate, loin de la tenir, comme certains démagogues des beaux quartiers, pour accessoire bourgeois, contrainte sociale, voire symbole d'esclavage rappelant les colliers de fer imposés aux Noirs fugueurs par les planteurs du Vieux Sud, Benoît Escalet, ennemi du débraillé, la considérait non seulement comme emblème de civilisation, mais comme marque de civilité.

S'il n'en possédait pas trente-six, minimum conseillé aux célibataires par Sidney D. Barney dans son guide de l'élégance masculine, Benoît en comptait une quinzaine, suspendues dans un placard. Sa préférence allait toujours aux grenadines d'Old England, tissage de soie rappelant un fin tricot au tombé franc. Noires, bleu de nuit, bleu turquin, d'outremer ou bordeaux, elles accompagnaient ses chemises bleues, en twill, ou blanches, en oxford, parfois roses, en popeline, portées avec un costume de flanelle grise. Le blazer supportant les cravates club et les soies imprimées, à rayures ou motifs cachemire, il en nouait sous son col, les jours de sortie, mais apparaissait le plus souvent au bureau en complet gris et cravate noire.

Ce faux dandy n'avait jamais pu convaincre son ami Julien Merlot, avocat renommé, qui ne portait une cravate que contraint et forcé par les circonstances, des charmes variés de cette pièce de vêtement et du rituel matinal que son choix imposait :

« Élire une cravate en fonction, d'abord, de la tenue et de l'occupation du jour, mais aussi de la couleur du ciel et de l'humeur du moment, est une jouissance intime que les sans-cravate, descendants des sans-culottes, ignorent. Sans passer, comme Brummell, une heure à faire et refaire son nœud, on éprouve une jouissance à la réussite de celui-ci », avait-il dit.

Merlot avait haussé les épaules :

« Je ne comprends pas comment, toi qui condamnes toutes les formes de futilité et dis te limiter à l'essentiel, sans aucune envie de paraître ni de plaire, tu peux attacher autant d'importance à la cravate et aux boutons de manchettes ! » avait répondu Julien.

« Sache qu'Oscar Wilde qui, je le reconnais, en faisait parfois un peu trop, a écrit : “Avec un habit noir et une cravate blanche, n'importe qui, même un agent de change, peut prétendre à une réputation de civilisé” ! »

Ce soir-là, les amis s'étaient quittés sur cette discussion vestimentaire, commencée bien des années plus tôt à l'université. Benoît avait toujours combattu le négligé de Julien. Il reconnaissait cependant que, col ouvert et veston jeté sur l'épaule, Merlot plaisait plus aux filles que lui, le cravaté au pantalon sans faux-pli.

Benoît Escalet croyait la curiosité de ses collègues retombée, après que fut admis son refus d'avancement, quand, un matin, le juriste vit venir à lui un quidam qui se présenta comme délégué du syndicat des cadres de la compagnie.

– Nous avons appris avec un peu d'étonnement, camarade, que tu as refusé une promotion. Puis-je connaître tes raisons ? Le salaire proposé ne correspondait-il pas à l'échelon du poste ? N'a-t-on pas tenté de te donner des responsabilités sous-payées ? C'est bien le genre de la direction, dit l'homme.

Surpris par le tutoiement, Benoît clarifia aussitôt la situation.

– Je n'ai aucun droit à l'appellation de camarade, n'étant pas syndiqué. C'est pour raisons personnelles, dont nous n'avons pas à débattre, que j'ai décliné l'offre de notre directeur général. Je vous – Escalet insista sur la deuxième personne du pluriel – remercie pour l'intérêt manifesté par votre syndicat. Mais sachez que si un différend m'opposait à la direction, je réglerais moi-même l'affaire sans assistance, comme j'ai toujours fait.

Douché, le délégué adopta le vousoiement.

– En attendant, nous estimons votre refus fort regrettable. Nous nous battons pour les promotions internes et vous en refusez une, assez intéressante, à ce qu'on m'a dit. Après cela, nous ne pourrions pas protester contre l'embauche d'un spécialiste recruté à l'extérieur.

– Cela permettra peut-être à un chômeur de trouver un emploi, ce qui devrait vous réjouir. Veuillez m'excuser, mais un travail urgent m'attend et je ne voudrais pas courir le risque de me voir reprocher une trop longue distraction, dit Escalet en désignant sur son bureau une pile de dossiers.

L'homme se retira sans dissimuler un mouvement d'humeur.

– Aucun sens de la solidarité ! Un égoïste ! grogna-t-il.

Il avait souhaité que son commentaire fût entendu des autres employés. S'il le fut, personne ne le releva ; et le délégué quitta le service en pensant que les juristes du contentieux – « les mieux payés de la compagnie », disait-on – n'étaient pas près de participer à la lutte des classes.

Dès la sortie du bureau, Benoît Escalet oubliait tout des aléas de son gagne-pain. Il n'avait pas fait vingt mètres sur le boulevard que la compagnie Eternity, nouvellement nommée, avait pour lui cessé d'exister. Pour ce marcheur infatigable, le trajet du boulevard Haussmann à la rue du Cherche-Midi, où il habitait, était un plaisir, et ce, par tous les temps. En franchissant la Seine par le pont de la Concorde il se demandait souvent, à la vue de la Chambre, si, depuis 1829, le souffle des discoureurs patentés n'avait pas rendu irrespirable l'atmosphère du Temple de la démocratie, rarement renouvelé.

Ce soir-là, après une brève halte à son domicile, il se rendit salle Gaveau pour entendre, une fois encore, quelques *partitas* pour clavier de Bach. Il rentrait chez lui en essayant de siffloter un air entendu une heure plus tôt, quand, dans sa rue, pour l'heure déserte, il vit une femme, les mains sur le coffre d'une petite automobile, arquée par l'effort, jupe tendue sur la croupe, qui tentait de pousser le véhicule immobilisé en travers de la chaussée. « La peste soit des automobiles ; la peste soit des femmes ; la peste soit de la femme associée à l'automobile ! » maugréa-t-il en son for intérieur.

L'instinct de cet insociable l'incitait à se faire le plus discret possible, à s'éloigner rapidement dans l'ombre des immeubles, mais ce qu'il craignait survint. La femme, s'étant redressée sans que l'automobile, obstinée tel un mulet, eût bougé d'un pouce, osa l'interpeller :

– Monsieur, monsieur, s'il vous plaît, pouvez-vous m'aider à ranger ma voiture le long du trottoir ?

Elle est en panne et je ne peux pas l'abandonner dans cette position.

La blonde chétive aux mollets graciles paraissait bien incapable, en effet, de sortir seule de cette situation.

– C'est-à-dire que... je suis assez pressé, madame. Il est presque minuit.

– Oh, je vous en prie, monsieur, vous avez l'air costaud. Il y en a pour une minute. Quelques mètres à peine et j'ai la chance d'avoir une place, là, devant chez moi.

Benoît jeta sur la rue vide le regard implorant du touriste égaré dans le Sahara dans l'attente d'une caravane. Nul espoir, à cette heure-là, de voir arriver un quidam à qui il eût rétrocedé la besogne, prétextant une sciatique invalidante. Des automobilistes, obligés de ralentir et d'escalader le trottoir pour franchir la chicane improvisée, houspillaient le couple.

– C'est pas possible ! Vous avez trouvé votre permis dans une pochette-surprise ? cria un chauffeur de taxi.

– À la fourrière ! lança une dame embijoutée.

– Dommage qu'ait pas un loubard pour fout' le feu à vot' caisse, regretta un livreur de pizzas.

Ne restait à Escalet qu'à s'exécuter, sous peine de passer pour un vrai goujat.

– Mettez-vous au volant. Je vais pousser, soupira-t-il.

L'automobile, qui se révéla légère, docile, accommodante sous l'autorité masculine, n'avait pas été shampouinée depuis sa sortie d'usine. Dès qu'elle fut rangée, la dame remercia.

– Vous voyez que ça ne vous a pas fait perdre trop de temps, monsieur, dit-elle, un rien caustique.

Comme Benoît tirait son mouchoir pour essuyer ses paumes souillées, elle se fit plus aimable.

» Je suis désolée. Venez nettoyer vos mains. J'ai un lavabo dans ma boutique, proposa-t-elle.

Désignant le magasin à l'enseigne du *Pigeon voyageur*, devant lequel la voiture était garée, sourire engageant et voix soudain moelleuse, elle se préparait à ouvrir la grille de la boutique quand Escalet l'arrêta :

– Non, merci. Ma femme m'attend. Bonsoir, madame, dit-il.

– Elle a bien de la chance, votre épouse. Vous avez vu ce qu'est une simple panne de voiture, pour une femme seule. Et il y a chaque jour des choses encore plus rudes, croyez-moi : je dois venir la nuit pour déballer la marchandise qu'on m'a livrée. Des cartons énormes, durs à ouvrir, et sans aucune aide, minaуда-t-elle comme une nouvelle invite.

Benoît avait un flair de chien truffier pour détecter le danger d'une amorce de relation. Il murmura un vague apitoiement et s'éloigna.

– Si vous avez besoin de bagages, venez me voir : je vous ferai un prix ! lança-t-elle dans la nuit.

Depuis des années, sans avoir jamais jeté un regard à ses vitrines, Escalet passait devant ce magasin où étaient proposés sacs, valises, gibecières, mallettes, cantines et tous les accessoires dont s'encombrent les voyageurs d'occasion. Il se promit d'emprunter dorénavant le trottoir d'en face, pour

ne pas courir le risque d'être reconnu par une commerçante en manque de manutentionnaire et, peut-être, d'une assistance plus intime.

La fiction de la femme au foyer qui attend impatiemment le retour du mari lui avait souvent servi de sauvegarde. Encore que certaines effrontées, imaginant en l'homme marié un amant peu encombrant, trouvent au contraire plus de tranquillité, sinon plus de plaisir, avec un époux adultère qu'avec un célibataire. Un mari consciencieux est en effet tenu, après le cinq à sept, de regagner le domicile conjugal et de se consacrer à sa famille pendant les week-ends.

Benoît estimait que toutes les complications dans les rapports homme-femme viennent du déploiement désordonné des sentiments. Aussi fallait-il ne pas se laisser séduire par celles qui souhaitent s'attacher un amant en lui passant un fil à la patte. Or, sans être une réplique en chair et en os de l'Apollon du Belvédère, le juriste était bel homme. Un mètre quatre-vingt-trois, ventre plat, épaules carrées, allure aisée du marcheur, il avait des traits nets et fins, les joues creuses, une bouche charnue, une abondante chevelure brune aux ondulations souples. Seul le nez pointu, à l'arête vive, lui donnait un air fouineur que le regard pouvait, à l'occasion, confirmer. Les yeux bleu saphir exprimaient d'un instant à l'autre la curiosité, la moquerie indulgente, la réprobation brutale, la rêverie intérieure. Mais ils reflétaient le plus souvent une indifférence sereine pour les êtres et les choses. De surcroît, émanait de toute sa personne cette aura, à la fois virile et apaisante, qui plaît aux femmes sérieuses et incite les autres à en tester les limites. Il lui était arrivé, à l'opposé du coureur de jupons, d'être un homme couru !

Au dire de Julien Merlot, son ami Benoît eût pu faire un parfait séducteur s'il avait prêté aux femmes autant d'attention qu'à ses cravates !

4.

– Ils se sont encore battus comme des chiffonniers autour du Parc des Princes, après le match ! s'indigna Benoît Escalet en retrouvant, comme chaque lundi soir, son ami Merlot à l'heure de l'apéritif.

– Que t'importe ? Tu n'as jamais donné un coup de pied dans un ballon et tu n'as jamais assisté à une rencontre sportive. Je parie que tu ne sais même pas ce qu'est un penalty !

– C'est un mot anglais.

– Un peu court, jeune homme !

– Vois-tu, c'est une fois de plus contre la violence primaire et la stupidité ambiante que je m'insurge. Aujourd'hui, les gens réagissent démesurément. L'exagération est partout : dans les titres des journaux, dans les discours des politiciens, dans la formulation des désillusions. Une baisse de l'euro affole les Bourses ; un lapsus provoque une polémique ; un chagrin d'amour vire à la tragédie. Quand le thermomètre tombe à trois au-dessous de zéro, on parle de froid sibérien aux Champs-Élysées ; l'automobiliste qui écorche la voiture d'un congénère risque d'être assassiné par l'embouti ; le supporter d'une équipe perdante est prêt à assommer le soutien de l'équipe gagnante ou à poignarder l'arbitre, jugé partial !

– Ce genre de violence est un des symptômes de la décadence des civilisations, reconnu Julien.

– Nous savons tous que les civilisations sont mortelles et que la nôtre est à l'agonie, compléta Escalet avec une moue de dégoût.

– Cependant, en ce qui concerne les batailles entre supporters rivaux, ce n'est pas nouveau, mon vieux. Dans la Rome ancienne, au cours des Jeux donnés aux frais de la République comme ils le sont chez nous aux frais des contribuables, les partisans des Verts et des Bleus, couleurs des livrées des conducteurs de chars, se battaient comme plâtre autour du Colisée. Il y eut des querelles sanglantes, teintées de rivalités politiques, d'intérêts sordides et de rapine. Dans les écuries, les gens distribuaient des primes aux cochers de leur clan pour qu'ils gagnent ; et à ceux du clan adverse pour qu'ils se laissent distancer.

– En somme, on achetait déjà les victoires sur les stades en spéculant sur la cupidité des conducteurs de char, le plus souvent des esclaves affranchis, observa Benoît.

– Et dont les gains, tels ceux de nos footballeurs, étaient cent fois supérieurs à ceux des avocats, acheva Julien qui avait comparé ses revenus de l'année à ceux des vedettes du ballon rond.

Ce soir-là, les indignations d'Escalet étaient multiples et motivées par la lecture, à l'heure du déjeuner, d'un journal abandonné sur une table, au restaurant.

– J'ai rudement raison de ne pas lire la presse. J'y ai découvert que, par un jeu aussi pervers que celui des patriciens romains, on fait la promotion – le plus souvent posthume, heureusement – des assassins et des voleurs. Des plumitifs travestissent les fusilleurs en justiciers, les terroristes en preux, les affairistes véreux en génies de la finance !

– Cela aussi a été vrai de tous les temps. Souviens-toi de Lacenaire, Ravachol, Bonnot et sa bande,

Landru, le docteur Petiot, Mme Steinheil et d'autres. Tous ont leur mannequin de cire au musée Grévin, tous ont séduit biographes et cinéastes, comme ces derniers temps le tueur Mesrine.

– On tente même de les rendre sympathiques, hélas !

– Les Louisianais ont fait mieux : ils ont élevé une stèle de granit à Bonnie Parker et Clyde Barrow, auteurs d'au moins douze meurtres, à l'endroit même où ils furent abattus, sur la route de Monroe à Shreveport, par les Texas Rangers en 1934. Et la Ford truffée de balles dans laquelle Bonnie et Clyde périrent a été acquise, en 1973, par le propriétaire d'un casino du Nevada pour cent soixante-quinze mille dollars ! Voilà qui prouve combien la postérité porte un intérêt malsain aux criminels ! développa Me Julien Merlot.

– Même la radio, que je n'écoute que le matin en me rasant, par curiosité civique, m'agace. Depuis une semaine, elle consacre chaque jour avec émotion dix minutes à un navigateur solitaire qui a démâté au cap Horn, et à un autre dont l'esquif a chaviré. Or, ces gens ont pris des risques pour se faire plaisir. Pas de quoi faire s'apitoyer les foules !

– Ce sont tout de même de meilleurs acteurs de l'actualité que les gangsters ou les politiciens, fit observer Merlot.

– Il en existe d'autres ! Je n'ai jamais entendu prêter autant d'attention à nos terre-neuvas qui naviguent sur des mers déchaînées pour nourrir leur famille, et non en quête d'une gloriole médiatique sponsorisée. Ces marins dont on ignore le nom endurent, sans mot dire et sans caméras, des souffrances quotidiennes. Mains crevassées, pluies glaciales, peau brûlée par le sel, dangers inhérents à la pêche : aucun ne se plaint. Quand ils reviennent, après des mois de mer, à Paimpol ou à Saint-Malo, la foule niaise et béate qui s'est pressée sur les quais, au départ des courses à la voile ou à l'arrivée d'un vainqueur, ne se dérange pas pour accueillir les morutiers, dit Benoît qui passait toujours ses vacances en Bretagne.

– Que de constats amers ! Sois plus tolérant : nous aimons les champions de la mer et autres parce qu'ils illustrent l'audace et la virilité que nous sommes en train de perdre, souligna Julien.

– Ah, tu reconnais que nous fabriquons des mauviettes à qui tout effort répugne, qui pleurnichent pour une égratignure, veulent faire de la vie un loisir permanent et n'acceptent d'autre enseignement que ludique. Les mieux lotis qui, pour travailler, comme moi, passent leurs jours devant des écrans occupent leur temps libre – et parfois leurs nuits – devant d'autres écrans pour oublier les premiers. Ils finiront par vivre virtuellement, se nourrissant, via Internet, d'une culture *low cost*, se donnant l'illusion d'exister en tenant leur partie dans le ragotage planétaire.

– Tu es de plus en plus irascible. Je devrais même dire atrabilaire. À mon avis, tu déprimes !

– Je ne déprime pas du tout. Mais je me sens de plus en plus étranger dans une société de boutiquiers avides de profits, où tout est provisoire et mercantile. Le progrès technologique galopant fait que tout change et se démode en trois mois.

» *Aux achats, citoyens ! formez vos bataillons !
Remplissez vos paniers, donnez vos picajons
Afin que les banquiers s'enrichissent à millions !*

chantonna Benoît sur l'air de *la Marseillaise*, avant de conclure en riant :

» Tel est le refrain du nouvel hymne économique !

– Alceste du troisième millénaire, voilà ce que tu es !

– Alceste détestait les hommes. Moi, pas. Comme je te l'ai déjà dit, ils me sont indifférents. Je les évite comme je souhaite qu'ils m'évitent. Et cela, au nom de la liberté d'être ce que l'on est.

– Tu dis « la liberté d'être » !

– Oui, la liberté. Tout homme a le droit d'apprécier le monde comme il lui plaît, le droit d'interpréter à sa façon ce qu'il voit et entend, le droit d'en tirer une règle de vie personnelle ou, au contraire, de rejeter toute règle. Mais aucun homme n'a le droit d'imposer aux autres sa fréquentation, ses mœurs, sa conception du monde et des règles – ou l'absence de règles – qu'il a choisies. C'est pourquoi je ne me sens vraiment libre que dans la solitude.

– Merci ! Fais-toi ermite dans les montagnes suisses, comme Nicolas de Flüe, et n'en parlons plus !

– Ce brave Helvète avait des raisons de se faire ermite : il était marié, père de huit enfants et devait cohabiter avec sa belle-mère. De quoi te faire fuir dans les solitudes agrestes !

– Toi, tu ne connaîtrais pas le remords d'abandonner une famille. Retire-toi donc sur une île déserte, comme Robinson.

– Sais-tu que j'y pense, parfois ? Puis je me dis que, pour m'éloigner de mes contemporains, je serais bien bête de me priver des bonnes choses qu'offre encore la vie : vider un verre en compagnie d'un vieil ami, comme ce soir ; entendre Anne-Sophie Mutter dans le *Concerto* de Beethoven ; faire les bouquinistes des quais ; marcher en forêt de Fontainebleau ; regarder le soleil se coucher sur la pointe du Raz ; me délecter, au musée, de la beauté de la Thétis de Chassériau ou des indolentes d'Alma-Tadéma. Et même, plus prosaïquement, déguster une blanquette de veau arrosée d'un pouilly-fuissé de la bonne année !

– Tu me rassures. Mais ne crois-tu pas que tu devrais essayer de partager ces plaisirs innocents avec quelqu'un afin de converser, d'échanger des idées, comme tu le fais avec moi depuis notre adolescence ? insinua Julien.

– Converser avec qui ? Converser, c'est le plus souvent parler pour ne rien dire. Dans la conversation banale avec des gens qui ne sont pas, comme toi, des intimes, les idées originales sont rares, parce que les personnes bien élevées, dont je crois être, s'appliquent à n'émettre que des opinions qu'elles savent partageables. Les Anglais ne parlent que du temps qu'il fait et du Derby d'Epsom. Ils ont raison.

– Et toi, tu as tort. Une conversation impromptue, avec une personne croisée par hasard, totalement étrangère au milieu que tu fréquentes, peut présenter de l'intérêt et conduire à des découvertes. Pour rencontrer des gens intéressants, il ne faut pas les fuir, mais prendre le risque de les approcher, et, surtout, ne pas leur offrir de prime abord le visage sévère d'un procureur de cour d'assises ou d'un bouledogue veillant sur sa pâtée.

– Il y a trop de sots et trop de sottises.

– Supporter les sots et les sottises, les bons pères jésuites nous l'ont enseigné, est un acte de charité

qu'on doit au prochain qui n'a pas la chance, comme toi et moi, de posséder un cerveau bien organisé, observa Merlot.

– Le jour où tu me présenteras un homme – ou une femme – que je n'aurai pas envie de fuir au bout de dix minutes de conversation, je ferai un essai de sociabilité pour te plaire, concéda Benoît en réglant l'addition.

Cette condescendance imprudente eut pour conséquence, le lundi suivant, une invitation de Julien Merlot.

– Nous recevons, vendredi prochain, accompagné de sa femme, un avocat anglais qui plaide avec moi dans une affaire idiote, laquelle risque néanmoins de faire du bruit, étant donné la personnalité du plaignant.

– De quoi te faire un peu de publicité, j'espère !

– Pour l'instant, nous visons à la discrétion et tentons de traiter à l'amiable, mais je serais heureux si tu voulais venir dîner avec nos invités. Sera aussi présente notre cliente, une jeune femme fort sympathique. Si tu acceptes de lui servir de cavalier, Héloïse sera comblée. Un nombre impair de convives fait un dîner boiteux. Avec toi, nous serions six, tablée idéale d'après Curnonsky.

– Les célibataires ont toujours été le dernier recours des maîtresses de maison. Ils servent à boucher les trous, observa Benoît, amusé.

– Ma femme m'a dit de te préciser que Tom et Tim, les jumeaux, seront chez leur grand-mère, et que Paulin, notre petit dernier, sera couché. Tu ne les verras donc pas te sauter sur les genoux au moment de l'apéritif, ce qui t'avait si fort agacé, la dernière fois que tu nous fis l'honneur d'une visite, compléta Julien Merlot.

– Le moment est donc venu de prouver que je puis me conduire avec la courtoisie hypocrite exigée par le savoir-vivre bourgeois. Si tes deux fauves sont absents et le braillard endormi, je serai ton homme vendredi prochain. Mais parle-moi un peu de ma voisine de table.

– Elle se nomme Polly Grant. C'est une blonde aux yeux verts, athlétique, autrefois lanceuse de poids, mais plutôt jolie. Imagine la victoire de Samothrace au complet, abondamment dotée de tout ce qu'il faut, là où il faut. Elle est ingénieur en domotique, et, comme on dit en français, *interior designer*.

– Voilà qui promet !

– Elle gagne beaucoup d'argent en installant et en décorant, à travers le monde, des appartements et des maisons pour les gens riches. Ils fixent un budget, donnent à Polly un vague aperçu de leurs goûts et du style qu'ils préfèrent, quand ils savent distinguer le Louis XIII de l'Empire et le scandinave de l'Art déco. Informée, elle conçoit et réalise leur décor avec architectes et corps de métiers.

– Je vois. En somme, les clients habitent chez elle plutôt que chez eux, ironisa Benoît.

– En tout cas, ils s'installent dans un home pourvu de toutes les commodités. Cela va des meubles aux appareils ménagers, de la vaisselle au linge de maison, en passant par l'argenterie, les cristaux et même les œuvres d'art.

– Et cette profession est lucrative ? s'étonna Benoît.

– Polly gagne sur tous les tableaux. En sus d'honoraires élevés, que justifie sa réputation internationale, elle empoche les commissions des entrepreneurs et fournisseurs auxquels elle fait appel, ainsi que celles des antiquaires et des galeristes. Polly travaille beaucoup aux États-Unis, dans les émirats du Golfe et, depuis peu, en Russie et même en Chine. Elle a moins de succès en France où, à part quelques béotiens récemment nantis, les gens tiennent à définir et meubler eux-mêmes leur cadre de vie. En fait, elle intervient partout où nouveaux riches et parvenus dépensent sans compter pour faire étalage d'une existence haut de gamme, profitable à leurs affaires...

– ... et se donner, par le biais d'un décor bien composé, une personnalité qu'ils n'ont pas, compléta Escalet.

– Dans certains cas, peut-être. Les magazines de décoration sont tous à l'affût des réalisations de Polly. Bien qu'elle observe une grande discrétion à l'égard de ses pratiques, certains nababs modernes sont, au contraire, fiers d'ouvrir leur demeure aux photographes pour montrer leur intérieur préfabriqué par miss Grant, ainsi qu'on l'appelle à New York. Sa signature est un label de bon goût contemporain, expliqua Julien.

– Je ne puis plus longtemps ignorer l'existence d'un tel phénomène. Je serai donc enchanté de rencontrer cette Américaine. Peut-être compte-t-elle parmi ses ancêtres ce général Ulysses Grant, héros nordiste de la guerre de Sécession, qui, bien qu'un peu poivrot, devint président des États-Unis ? dit Escalet.

Le rire de Julien le surprit.

– Je ne sais si elle te le dira, mais Polly Grant est un pseudonyme, un nom de guerre ou plutôt un label professionnel. Polly est française, née à Saint-Babel, en Auvergne, et se nomme, pour l'état civil, Pierrette Grantier. Mais, aujourd'hui, dans les affaires, un patronyme anglo-saxon sonne mieux pour l'exportation !

Le vendredi suivant, Benoît Escalet, complet gris, chemise blanche, cravate grenadine bleu roi, fut présenté à Polly Grant. Vêtue d'une robe de soie vert amande au décolleté genre gouffre de Padirac, soutien-gorge bien garni, elle tendit une main puissante, pourvue de doigts courts aux ongles carrés, propre aux travaux manuels. Sous une chevelure flamboyante, libre et bouclée, elle offrait des traits dépourvus de finesse mais harmonieux. Benoît remarqua les lèvres charnues et les grands yeux verts qui dardaient un regard vif, assuré et rieur : celui d'une femme sûre d'elle, audacieuse, ne craignant pas l'adversité, prête à affronter toutes les situations. « Très chef d'entreprise », pensa-t-il.

Au cours de l'apéritif, Benoît dut délaissier sa cavalière pour converser, en anglais, avec l'épouse de l'avocat britannique. La Londonienne ne parlait ni ne comprenait le français et souhaitait établir un programme de visites pendant son séjour à Paris. Tandis que son mari, Julien Merlot et Polly Grant évoquaient entre eux, à voix basse, à l'autre bout du salon, les derniers développements de l'affaire qui les rassemblait, Benoît, jugeant son interlocutrice, suggéra quelques sites moins courus que le Louvre ou les Arts Décoratifs. Il conseilla aussi une incursion rue du Faubourg-Saint-Honoré et rue de la Paix ou dans ces boutiques théâtralisées où fonctionnent les plus élégants aspirateurs à devises. Il fut en revanche incapable d'indiquer à la fille d'Albion, dont un genou pointu et une cuisse maigre

émergeaient d'une jupe longue, fendue jusqu'à la taille, l'adresse d'un magasin où elle pourrait acquérir, suivant son vœu, de la lingerie affriolante.

Le dîner servi, le juriste put bavarder à l'aise avec sa voisine de table, Polly Grant.

– Je ne sais si Me Merlot vous a parlé de mon affaire. Elle peut intéresser un spécialiste du contentieux des assurances, commença-t-elle aussitôt.

– Mon ami Julien a toujours scrupuleusement respecté le secret professionnel, dit Benoît.

– En tant que prévenue, je n'y suis pas tenue, répliqua-t-elle, mutine.

Benoît comprit que cette femme avait besoin de confier à un inconnu ce qui la préoccupait.

– Alors, parlez-moi de votre affaire, encouragea-t-il.

– Comme on a dû vous le dire, je suis décoratrice. Figurez-vous qu'un client me fait un procès pour malfaçon et mise en danger de la vie d'autrui.

– Accusation fort grave ! Si ma question n'est pas indiscreète, comment en êtes-vous arrivée là ?

– J'ai installé, il y a quelques mois, dans la villa d'un diplomate russe, près de Saint-Tropez, un dérivé aérien de ce qu'on appelle youpala.

– Oui, j'ai connu cet engin pourvu d'un siège-culotte en toile, suspendu dans un cadre à roulettes. Il était censé m'aider à faire mes premiers pas. Je parcourais à toute allure l'appartement, ce qui n'arrangeait pas mes parents, se souvint Benoît.

– La version mise au point par un fabricant anglais, *The Flightchair*, chaise volante, est au contraire destinée à maintenir un enfant à l'écart d'un plancher et des obstacles domestiques. C'est une sorte de nacelle en osier, suspendue au plafond par trois chaînes. Un câble et une poulie à commande électrique permettent de manœuvrer l'appareil comme un ascenseur. La nacelle peut accueillir des enfants de dix mois à deux ans. On assoit le bambin dans la nacelle, on l'attache et on le hisse à la hauteur choisie. Les enfants adorent en général ce siège d'où ils dominent la chambre ou le salon. Ils jouent avec leurs peluches et n'hésitent pas à les jeter par-dessus bord pour embêter leurs parents.

– Excellente invention pour se débarrasser d'un gamin insupportable ! On le suspend comme un jambon et on le laisse braire. Mais j'espère qu'un enfant n'est pas tombé de votre chaise volante, ajouta gravement Benoît en pensant au procès.

– Ce n'est pas l'enfant qui est tombé, c'est le père. Cet imbécile a voulu tester la nacelle. Il s'y est tassé, a pressé la commande de l'élévateur et son ascension a été brutalement arrêtée par le heurt de son crâne contre une solive avant que, sous son poids, les fixations de la poulie et celles des chaînes ne cèdent, entraînant l'effondrement d'une partie du plafond. Par malchance, le client, à demi assommé, chut lourdement sur la nurse, qui assistait à l'ascension. Il s'est cassé deux côtes et fêlé le coccyx en atterrissant sur le parquet. La domestique s'en est tirée avec une épaule meurtrie et une bosse au front, ce qui lui a valu un mois d'incapacité de travail.

– J'imagine que vous êtes assurée ?

– Ma compagnie d'assurances, qui n'est pas Eternity, et celle du fabricant anglais ont refusé de payer les dégâts et d'assumer les dommages que réclame le Russe : d'où le procès. Fort heureusement,

il est stipulé dans le contrat – et répété dans le mode d’emploi – que la nacelle suspendue ne peut supporter au maximum que vingt kilos. Belle marge, si l’on considère le poids moyen d’un bambin de dix-huit mois...

– Que demande le plaignant ?

– Il exige la restauration totale de son plafond, l’évacuation des gravats, la remise en état du parquet et le remboursement des frais médicaux pour lui et sa domestique. Plus ce que lui a coûté la nurse intérimaire qui a remplacé la blessée. Il ajoute à cela un *pretium doloris* largement évalué par son médecin. Or, cet homme a refusé d’être pesé devant témoin. Il ose soutenir qu’il a beaucoup engraisé depuis l’accident, faute de pouvoir faire son jogging quotidien. Il assure qu’au jour de sa chute, il était à peine plus lourd que l’enfant ! À le voir, je lui donne au moins quatre-vingts kilos. Les experts de la compagnie d’assurances n’ont pas été dupes, et nous espérons que le juge d’instruction ne le sera pas non plus.

Cette femme d’une féminité virile, fort ennuyée par les conséquences d’un tel incident, séquence comique pour un film de Laurel et Hardy, plaisait à Benoît.

– Mon ami Merlot plaide avec humour et efficacité. Vous allez gagner votre procès, assura-t-il.

– Pas sûr. Très soutenu par son ambassade, le Russe menace de créer un conflit diplomatique. Il a même tenté de faire passer l’accident pour un attentat tchéchène organisé avec la complicité de la CIA et des James Bond de Sa Très Gracieuse Majesté. Il me croit américaine, et les agents de l’ambassade russe à Londres ont découvert que le père du fabricant anglais a servi dans l’Intelligence Service pendant la dernière guerre. Le Quai d’Orsay, comme le 10 Downing Street, a fait savoir à nos avocats qu’une transaction, même coûteuse, serait préférable au procès. Vous voyez où nous conduit cette bêtise, conclut Polly.

Aussi curieux que méfiant devant les technologies nouvelles auxquelles il ne comprenait rien, Benoît évoqua l’autre activité de Polly.

– Mon ami Merlot m’a dit que vous êtes ingénieur en domotique, profession qui, pour moi, s’apparente aux mystères d’Eleusis. En latin, maison se dit *domus* : faut-il faire un rapprochement ?

– Bien sûr, car la domotique est l’application de l’informatique à la vie domestique. C’est l’organisation et le réglage des fonctions banales, que nous accomplissons chaque jour, par ordinateur et robot. L’avenir est à la domotique, monsieur, car la maison est vouée à devenir communicante.

– C’est-à-dire ?

– Que chacun peut maintenant avoir chez soi un majordome virtuel qui obéit à votre voix, reçoit vos ordres et les fait exécuter. On peut même choisir, sur écran, en image de synthèse, le visage de ce collaborateur, soit en puisant parmi des portraits existants, soit en créant soi-même une apparence.

– J’aimerais assez être servi par Staline !

– Ce majordome reconnaît le visage et la voix du maître et de la maîtresse de maison, fait préparer leur bain à la température et à l’heure de leur choix, comme le café du matin ou le potage du soir. Il invite le réfrigérateur à passer commande au supermarché, par Internet, des produits dont il a constaté qu’ils manquaient. Grâce à ce gestionnaire attentif et intègre – il ne fait pas sauter l’anse du panier, comme un domestique malhonnête –, on ne se soucie plus des courses. Grâce aussi à l’informatique,

plus besoin de clé pour rentrer chez soi. La porte reconnaît ceux qui doivent avoir libre accès à l'appartement et s'ouvre devant eux. Et si vous êtes ailleurs, la porte répond courtoisement que vous êtes absent et indique, si vous l'avez enregistré avant de sortir, l'heure de votre retour. Elle prend aussi le message que le visiteur peut vous laisser. Il y a encore bien d'autres applications présentes et à venir...

– Étonnante, cette vie domestique qui repose sur l'artifice technologique et l'électricité. On coupe le courant et la vie s'arrête, car même les ordinateurs ont des infarctus, ce qui les rend un peu plus humains, ironisa Benoît.

– Ce système assez sophistiqué a bien sûr besoin d'énergie. Il fait appel à l'intelligence artificielle, à des logiciels particuliers, à des interfaces en réseau, à des capteurs subtils. Il est, pour l'instant, très coûteux. Les Japonais l'ont déjà complété par des robots aux réflexes humains, ajouta Polly.

– C'est à la fois fantastique et inquiétant, comme dans *le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, observa Escalet.

– Prévisions depuis longtemps dépassées tant en cybernétique qu'en biologie ! corrigea-t-elle.

Comme tous deux étaient contraints par la bienséance à ne pas ignorer les autres convives et à participer à la conversation générale, Benoît Escalet dut se contenter de cette évocation succincte de la domotique.

À l'heure de la séparation, comme il demandait à Héloïse qu'elle lui appelât un taxi, miss Grant proposa de le déposer rue du Cherche-Midi, ce qu'il accepta au grand étonnement de Merlot.

Au cours du trajet, la domoticienne ne cacha pas à Benoît qu'elle avait été heureusement surprise de découvrir, au cours de la soirée, que son voisin de table n'était pas l'ours grognon annoncé par Me Merlot, mais un homme qui avait eu la courtoisie de s'intéresser à son procès et, plus encore, à ses activités professionnelles.

– Julien, qui me connaît depuis le collège et les culottes courtes, n'a cependant pas médité, madame. Je suis un vieux garçon solitaire, peu porté aux relations mondaines et moins encore aux innovations technologiques du genre de celles que vous maîtrisez. Aux yeux d'Héloïse, je passe de surcroît pour avare, parce je ne fais pas de dépenses inutiles, condamne l'usage du superflu et reste insensible à l'hypnotisme publicitaire comme aux charmes fallacieux de la société de consommation.

– Je vous ai vu avec assez d'étonnement, dois-je dire, au cours du dîner, manipuler le remontoir de votre montre-bracelet. Elle n'est donc pas à pile ?

– C'est la première et la seule montre que j'aie jamais possédée. Offerte par ma tante quand je suis entré en sixième. Une bonne montre française, une Lip. Je la remonte tous les soirs à dix heures, car les montres, comme les gens, ont leurs habitudes, et il convient de les respecter, si l'on veut que, comme nous-mêmes, elles se portent bien.

Polly Grant ne put retenir un rire claironnant.

– Vous allez me juger futile, je le crains, car je possède, moi, plusieurs montres que je porte au gré des circonstances : pour le sport, le travail, les petits dîners, les soirées habillées ou le shopping. À une époque où les magazines proposent chaque semaine des douzaines de montres de cent à cent mille euros, M. Escalet n'a qu'une seule montre ! s'étonna-t-elle encore.

– Pourquoi en aurais-je plusieurs ? Elles donnent toutes la même heure, répliqua Benoît.

Cette vérité première accentua l'hilarité de sa compagne tandis qu'elle garait l'automobile.

– Je ne suis pas mécontent que ma vieille tocante ait provoqué votre rire cristallin. Je vous remercie de vous être déroutée pour me reconduire chez moi où les portes ne parlent pas encore. Bonsoir, madame, dit-il avec un peu d'humeur avant de claquer la portière.

5.

– Comment allez-vous régler cette affaire de manteau de vison pelé qui traîne depuis des semaines ? On s’inquiète en haut lieu, car l’assurée relance notre directeur, demanda un jour, au retour du déjeuner, Jules Forget à Benoît Escalet.

– Le rapport que je viens de rédiger permettra de clore ce dossier.

– De quelle façon ? s’enquit le chef de bureau.

– Cette dame est un escroc. Nos inspecteurs ont découvert que la facture qu’elle présente pour remboursement ne correspond pas au manteau qui a perdu ses poils. Il est établi que le vêtement – que l’assurée ne tenait pas à montrer au fourreur censé l’avoir fourni – date des années soixante. Tout juste bon à faire un paillason !

– Mais il y a cette facture, jointe à la demande de dommages...

– La facture est celle d’un manteau acquis l’an dernier par une dame autre que l’assurée. Peut-être une de ses amies. Le fourreur, qui connaît bien ses clientes et tient ses registres, est formel : il n’a jamais vendu de vison à notre assurée.

– Nous serions donc en présence d’une tentative de fraude à l’assurance, commenta Forget, visiblement ennuyé.

– Qui tombe sous le coup de la loi, compléta Benoît.

– Qu’allez-vous faire ?

– Je me prépare à transmettre le dossier à nos avocats qui décideront de la suite à donner.

– Attendons un peu avant d’en arriver là. Le président du groupe Entente est, comme elle nous l’a écrit, le neveu de cette dame. C’est non seulement un de nos plus gros assurés, mais aussi un ami de notre président. Leurs bungalows sont voisins sur l’île d’Andros, aux Bahamas, et ils jouent au golf chaque mardi à Saint-Cloud. Êtes-vous sûr de vos informations ?

– Certain. Nous avons affaire à une personne aux abois. Notre agent général du Calvados a confié à nos inspecteurs que l’assurée passe ses soirées aux tables de baccara du casino de Deauville. Elle y a perdu beaucoup d’argent. Sa résidence et son appartement parisiens sont hypothéqués. Elle a même des dettes de jeu dans un cercle de la rue du Helder, propriété d’un Corse qui ne plaisante pas avec les créances. Elle risque une bonne fessée ! ricana Escalet.

– Oh ! Que cela est ennuyeux ! Que vais-je dire à J. P. B., qui me harcèle et qui a déjà très mal pris votre refus de promotion ?

– Portez-lui le dossier et qu’il décide si, oui ou non, nous poursuivons. En attendant, je ne conseille pas une attribution de dommages à un faussaire, cette assurée fût-elle la tante du pape de l’hôtellerie et des sex-shops. Cela irait à l’encontre des intérêts de notre compagnie et serait de nature à encourager la fraude.

– Comment dire à J. P. B. qu’une proche parente du président d’Entente est une fraudeuse qui risque la correctionnelle ? Mettez-vous à ma place. Et mettez-vous à la place de J. P. B., contraint de

l'annoncer à notre président !

– Je n'aurais pas l'outrecuidance de me mettre à votre place, monsieur. Encore moins à celle de notre directeur. J'ai fait le travail pour lequel je suis payé, et je reste à la mienne. Je me désintéresse du vison dépoilé d'une dame que je ne connais pas et ne souhaite pas connaître. J'ai maintenant à traiter cent quarante-huit dossiers de voitures incendiées dans les banlieues pendant le dernier week-end. Certaines déclarations de sinistre sentent la fraude car, de nos jours, le moyen le plus économique pour s'offrir une voiture neuve est de mettre soi-même le feu à l'ancienne. Quand elle est assurée, bien sûr..., dit Escalet, indiquant ainsi qu'il mettait fin à l'entretien.

Résigné, Jules Forget reçut des mains du juriste le dossier litigieux. Traversant la salle du pas de qui marche au supplice, il alla s'enfermer dans son bureau, non pour faire la sieste, comme à son habitude, mais pour réfléchir, ce qui lui arrivait parfois, à la manière de présenter au septième étage cette coupable substitution de manteau.

Plus réjouissant pour Benoît fut, le même jour en fin d'après-midi, un appel téléphonique de Julien Merlot.

– Sais-tu que tu as fait une forte impression à Polly Grant ? Je l'ai vue ce matin à mon cabinet : elle parle de toi en termes enthousiastes. « Enfin un homme qui ne vous drague pas et qui ne vous prend pas pour une côte enlevée à Adam, ayant un pois chiche en guise de cerveau ! » a-t-elle dit. Et, comme c'est une femme libre, sans préjugés, carrée dans ses propos, elle a ajouté : « Dites à M. Escalet que j'aimerais bavarder avec lui à propos de mes polices d'assurances. Donnez-lui mon numéro de mobile. Qu'il m'appelle, s'il en a envie. » Oui, mon petit vieux, tu as une touche, et beaucoup voudraient être à ta place, conclut Julien.

– Je la vois venir, ta domoticienne. Comme tu lui as dit que je suis un ours, elle se sent une vocation de dompteuse. J'en ai connu d'autres de ce type. Ce n'est pas une beauté de l'espèce sylphide, plutôt le genre modèle pour préraphaélites, mais j'ai trouvé son intelligence authentique. C'est toujours instructif de voir une femme, partie d'un trou auvergnat, imposer ses goûts à New York et à Moscou. Mais tu sais combien je me tiens à l'écart de toute romance à la parisienne, se défendit Benoît.

– Ce n'est pas une sentimentale, pas fleur bleue ni balalaïka pour deux sous. À mon avis, elle va au lit comme au tennis, sans complexe ni justification romanesque ou philosophique. Il se pourrait même qu'elle jette le mâle comme un Kleenex après usage, reprit Julien.

– La seule chose que j'aimerais voir, pour ne pas mourir ignorant, c'est une installation complète de ses gadgets de domotique, dit Benoît.

– Eh bien, appelle-la. Elle est encore à Paris, conseilla Merlot.

– Je vais réfléchir à cette aimable invitation, dit Escalet avant de raccrocher.

En matière d'organisation ménagère, Benoît Escalet vivait à des années-lumière de la domotique. S'il possédait un lave-linge – « une des rares inventions vraiment utiles, avec le mouchoir jetable », disait-il – c'est parce qu'il faisait sa lessive à jour fixe et repassait fort bien lui-même chemises et pantalons. Il lavait sa vaisselle à la main et, une fois par semaine, passait l'aspirateur, autre invention admise sous son toit, car elle avait fait ses preuves depuis 1906.

Il achetait son café en grains, composait lui-même un mélange d'arabica et de robusta qu'il réduisait en poudre dans un vieux moulin en bois, à manivelle et tiroir, calé entre ses genoux. Dans sa panoplie de cuisine figurait, près d'une cafetière à filtre du type dit débelloise, héritage d'une tante stéphanoise, une batterie de casseroles en inox portant les stigmates d'un long service au feu.

Il usait encore du premier modèle de presse-purée conçu par Moulinex dans les années cinquante, d'un grille-pain façon Art déco, d'une râpe à gruyère de fer blanc, d'un épluchoir à légumes dit économe faisant au besoin office de tournevis.

Une fois par mois, il nettoyait les vitres de son appartement et encaustiquait ses meubles.

N'ayant jamais mis les pieds dans un supermarché, il s'approvisionnait, pour le courant, chez les commerçants du quartier, mais n'hésitait pas à traverser Paris pour choisir, chez un charcutier ou un fromager, un produit d'exception.

Ne possédant ni chien ni chat, ni poisson rouge ni perruche, il se sentait toujours libre de ses mouvements.

Chaque semaine, il s'offrait une rose : « Une seule, mais une belle », disait-il au fleuriste. Ce dernier le tenait pour un amoureux transi allant visiter sa belle avec la régularité d'un TGV du temps où les trains étaient à l'heure.

Benoît Escalet fuyait les rencontres de voisinage et de quartier. Aimable, mais bref et distant, il voulait tout ignorer de la vie des résidents de l'immeuble où il occupait, au cinquième étage, un appartement de quatre pièces. On l'avait cependant vu à plusieurs reprises porter aide et assistance à un voisin dans les ennuis, mais, jamais il n'avait ensuite entretenu avec le secouru d'autres relations que celles d'ascenseur.

Le juriste prenait ses vacances d'été en Bretagne, loin des stations fréquentées, dans un bourg celtique isolé, sur une pointe battue par les vents, dépourvue de ces plages qui attirent les familles nombreuses et les marchandes de crêpes yougoslaves déguisées en bigouden. C'était un lieu ignoré des publicitaires, inconnu des agents de voyage, que le bobo itinérant évitait car il ne s'y passait jamais rien. La rusticité propre du seul hôtel, à un quart d'heure de marche du village, eût intéressé M. Conrad Hilton. Le bâtisseur de caravansérails *made in US* y eût vu la première réalisation hôtelière depuis les cavernicoles. Une vingtaine de chambres abritaient d'une année à l'autre des couples d'habités et des solitaires dans le genre Escalet, qui ne communiquaient pas aisément l'adresse de cette oasis de tranquillité. On y rencontrait les derniers représentants d'une caste aux revenus modestes, aux goûts simples mais à la tête bien faite. Grands lecteurs, fumeurs de pipe, cruciverbistes pratiquants, joueurs de billard et d'échecs, les hommes, quand ils n'arpentaient pas en solitaires, sans tenir compte de la météo, le chemin des douaniers qui sinuait le long de la côte entre les rochers, bavardaient au bar en vidant des pichets de cidre. Les femmes, que la pluie chassait souvent de la terrasse, papotaient au salon en tricotant ferme de la layette pour leurs petits-enfants ou arrière-petits-enfants, qu'elles se gardaient bien d'inviter en ce lieu réservé aux rêveurs. Comme Benoît, ces gens discrets et peu loquaces, venus des villes polluées, avaient en horreur les bals populaires, retraites aux flambeaux, reconstitutions historiques, animations folkloriques, festivals de binious et de bombardes, fêtes patronales et autres rassemblements générateurs de tintamarre où se pressent, moutonniers, les amateurs de loisirs collectifs.

Ayant pris le temps de la réflexion, après avoir constaté que l'automne épandait la douce lumière dorée qui, avec l'aide des gaz d'échappement, roussit les feuilles des marronniers parisiens, Benoît Escalet, faisant un effort de sociabilité, décida d'appeler Polly Grant. Il surprit la décoratrice en plein travail. L'entretien fut bref mais déterminant :

– Aimez-vous la cuisine italienne ? demanda-t-il.

– J'adore les spaghettis à la carbonara.

– Si cela vous convient, nous pouvons dîner vendredi à la *Bocca della Verita*, rue du Sabot, vingt heure trente, proposa-t-il, expéditif.

– À pareille enseigne, on ne peut qu'être sincère. Je serai là, répondit gaiement Polly.

Elle arriva, essoufflée, à l'heure exacte, ce qui lui valut un bon point de la part de Benoît pour qui le retard était inscrit dans les gènes féminins.

– ... pas eu le temps de passer me changer, encore moins de me faire coiffer. Je sors d'un chantier hasardeux. M'acceptez-vous en bleu de travail ? dit-elle pour excuser son ensemble pantalon.

– Votre tenue me plaît plus que la toilette que vous portiez l'autre soir chez mon ami Merlot.

– Sur les chantiers, le pantalon s'impose. Et puis, je ne suis pas faite pour les falbalas, confessa Polly.

Comme elle l'avait souhaité, le spécialiste du contentieux des assurances lui prodigua les conseils espérés, et quand Benoît remit la conversation sur la domotique, elle fit une proposition inattendue :

– Si, après le dîner, vous n'êtes pas pressé de rentrer chez vous, et si personne ne vous attend, venez prendre un verre chez moi. Mon appartement est entièrement domotisé. Vous verrez ce qu'est un home communicant dernier cri.

– Personne ne m'attend, dit-il en acceptant l'invitation.

Polly Grant occupait le septième et dernier étage d'un immeuble moderne, avenue Bosquet. En sortant de l'ascenseur, alors qu'il s'attendait à voir la jeune femme extraire une clé de son sac à main, elle l'immobilisa devant la porte, l'index sur la bouche.

– Demandez à me voir, lui souffla-t-elle à l'oreille comme si une étrange discrétion s'imposait.

– Comment cela ?

– Dites par exemple, en détachant les syllabes : « Je suis Benoît et je voudrais voir Polly Grant ».

Sans trop comprendre, le juriste s'exécuta et grande fut sa surprise quand la porte lui répondit d'une voix mâle, aimable mais un tantinet sépulcrale :

– Bonsoir, Benoît. Polly Grant n'est pas chez elle. Souhaitez-vous laisser un message ?

– Dites-lui que je reviendrai demain, ajouta Escalet, au comble de l'étonnement.

– C'est enregistré. Merci, Benoît, répondit la porte.

– Une porte qui parle ! C’est ahurissant ! Nous sommes en pleine science-fiction !

– Sans qu’il y paraisse, le système électronique se trouve dans le panneau de bois filtrant, expliqua la domoticienne.

– Je suis comme l’homme des cavernes devant une serrure. Comment faites-vous pour entrer chez vous ?

– C’est Polly ! lança la décoratrice d’un ton de prima donna, et la porte s’ouvrit.

– Même pas de code ! constata Benoît, stupéfait.

– La porte reconnaît ma voix, même quand je suis enrhumée ! Et le meilleur imitateur ne pourrait la tromper. Sécurité maximale ! clama-t-elle en invitant Benoît à franchir le seuil.

Dans l’entrée, ne voyant pas de patère où suspendre son chapeau, il le posa sur un petit meuble surmonté d’un miroir qui lui renvoya le visage d’un homme ahuri. Polly le prit par l’épaule et, s’approchant, s’adressa à leur double reflet.

– Polly est accompagnée d’un monsieur, dit-elle.

Leurs têtes disparurent et le miroir devint écran, sur lequel apparut le visage avenant d’un *butler* glabre, aux cheveux calamistrés, ce qui éveilla chez le visiteur un sentiment de déjà-vu.

– Bonsoir, madame ; bonsoir, monsieur, dit le majordome virtuel au col cassé, en inclinant la tête.

– Bonsoir, Jeeves. Ai-je eu des visites pendant mon absence ? demanda la maîtresse de maison.

– Ce jour, à dix-sept heures trente-huit, M^e Merlot. Aucun message. À vingt-trois heures seize, Benoît. A dit « Je reviendrai demain », détailla l’apparition.

Escalet nota mentalement que Julien avait rendu une visite impromptue à sa cliente.

– Éclairage général, s’il vous plaît, ordonna Polly.

L’intensité de la lumière crût aussitôt et l’hôtesse invita Escalet à la suivre au salon.

– J’ai cru voir, au mouvement des lèvres de votre maître d’hôtel fantôme, qu’il s’exprime en anglais alors que nous avons entendu du français, fit remarquer Benoît.

– Il comprend le langage courant, mais il est programmé en anglais. Un logiciel traduit simultanément dans la langue dont on use pour l’interroger. Je reconnais qu’il y a encore un progrès à faire pour que les sourds-muets puissent lire sur ses lèvres dans leur propre langue...

– En tout cas, quelle apparition époustouflante !

– J’ai choisi Jeeves, le héros de Wodehouse, parce que j’aime cet humoriste. J’aurais aussi bien pu mettre à sa place Sean Connery, Patrick Poivre d’Arvor ou le président de la République... ou même un défunt ou une défunte, Cary Grant ou Marilyn Monroe.

– Incroyable !

– Je pourrais aussi me faire servir par un être cher, parent ou amant. La banque de portraits disponibles grandit chaque jour, car chacun peut y ajouter, avec une simple photo d’identité, la

personne de son choix. La centrale d'intelligence artificielle accepte tous les programmes. Elle peut même prendre des initiatives et donne vie et voix adaptées à l'image de celui ou celle que vous avez élu.

– C'est magique ! Magique ! Mais je trouve malsaine cette possibilité de transformer, sans leur consentement, des célébrités en domestique obséquieux, et plus encore d'imposer aux morts une résurrection virtuelle utilitaire, dit Escalet en découvrant l'ambiance zen d'un vaste salon blanc.

– Vous n'êtes pas au bout de vos surprises, annonça Polly en lui prenant le bras pour le guider vers un fauteuil.

Quand il s'y assit, le siège frémit et prit mollement la forme idéale pour le confort de son corps.

– Votre siège a un côté peloteur qui peut plaire à certains, dit-il.

– Mes visiteurs ne s'en plaignent pas, répliqua la décoratrice avec un sourire lesté de sous-entendus.

– Prendrez-vous un alcool ? demanda-t-elle en s'asseyant à son tour.

– Deux doigts d'armagnac, si vous avez.

Elle saisit un boîtier à touches, posé sur un guéridon, et un écran encastré dans le mur s'éclaira. Le visage du *butler* victorien reparut. Elle passa aussitôt commande.

– Armagnac et chartreuse verte, s'il vous plaît. Il ne faut pas oublier le « S'il vous plaît », car ce n'est pas qu'une formule de politesse, dont l'absence n'offusquerait pas mon majordome cathodique. Ces mots-codes, reçus par le *control system* ultrasophistiqué, confirment l'ordre donné et assurent son exécution, expliqua-t-elle.

Escalet vit, à quelque distance, un meuble d'appui, qu'il avait pris pour un secrétaire directoire, libérer un abattant sur lequel apparurent deux verres ballons qui, répondant à une injonction de Polly, cheminèrent sur une plaque de caoutchouc, puis se figèrent sous des bouteilles suspendues goulot renversé. Ces flacons sortaient d'un manège richement pourvu en alcools variés. Ceux contenant armagnac et chartreuse s'immobilisèrent. Les liqueurs, blonde et verte, coulèrent dans les verres que Polly s'en fut quérir.

– Il faut tout de même se déplacer. Votre bar manque de barman, dit Benoît, décidé à trouver des faiblesses à la domotique.

– Nous serons bientôt dispensés de cet effort. Les Japonais viennent de mettre au point un robot de nouvelle génération pourvu de neurones artificiels qui lui permettent des réflexes humains. Il se déplace en évitant les obstacles et reconnaît les visages comme les voix des familiers. Il est même capable de jouer au ping-pong avec un partenaire en chair et en os, et de sortir le chien, précisa Polly.

– Et si un homoncule électronique de cet acabit se met en tête de vous violer ou de vous battre ?

– C'est impossible, car un dispositif de sécurité le rend inerte dès qu'il entre en contact avec un être vivant.

– Quels progrès depuis le joueur d'échecs du baron Von Kempelen ! s'extasia Benoît.

– On sait que cet automate battit Catherine II aux échecs, mais ne put vaincre Napoléon Ier à Schönbrunn, se souvint Polly.

– Dans les deux cas, ce fut une supercherie. L’automate costumé en Turc dissimulait un fameux joueur polonais, révolutionnaire obligé de fuir la Russie, précisa Escalet.

– Comme la vérité est parfois décevante ! Les robots de notre temps ne trichent pas, et les ordinateurs sont capables de mettre échec et mat le champion Garry Kasparov.

– Vos robots ne peuvent en effet tromper personne. Ils ont vraiment des têtes de robots, boîtes d’aluminium à antennes et clignotants. Ils sont de la race des engins ménagers, frères des mixeurs et des centrifugeuses, dit Benoît.

– Le domestique domotisé a encore, il est vrai, l’allure d’un assemblage industriel disgracieux. Bientôt, grâce à des matières comparables, en souplesse et au toucher, à la peau humaine, il prendra l’apparence physique d’une personne d’un sexe ou de l’autre. Nous serons servis par de beaux mâles et par des pin-up qui changeront de toilette à notre gré. Les vieux libertins pourront avoir chez eux une soubrette portant des dessous affriolants et capable de leur adresser des œillades ! déclara Polly en riant.

– Ces robots et ces robotes iront-ils jusqu’à la fornication ? risqua Benoît.

– En grand secret, les Coréens étudient la question. Vous imaginez la révolution des mœurs, s’ils aboutissent ?

– S’ils réussissent à faire copuler les humains avec des robots, voire des robots entre eux, tous les engins d’assistance sexuelle qu’on trouve dans les catalogues de vente par correspondance, et dont usent les épouses frustrées et les messieurs craintifs, deviendront obsolètes. Une industrie en pleine expansion périlclitera. Il y aura de nouveaux chômeurs, le nombre des mariages diminuera, le taux de natalité baissera, détailla Benoît, mis en verve coquine par l’armagnac.

– Il serait donc civique de continuer à pratiquer les méthodes qui ont fait leurs preuves depuis Adam et Ève, déclara Polly, mutine.

Tandis qu’ils sirotaient leurs digestifs, elle énuméra des douzaines d’autres fonctions où la domotique pourrait suppléer maîtresse de maison, femme de ménage, valet de chambre et portier.

– Pour des célibataires comme vous et moi, c’est la tranquillité domestique et l’efficacité ménagère assurées, affirma-t-elle.

– J’en resterai cependant à l’activité manuelle. Je ne voudrais pas d’un majordome, même virtuel. Mais je me suis beaucoup amusé chez vous. Votre intérieur est à la fois musée Grévin, palais des merveilles, cabinet de curiosités, labyrinthe fabuleux de la foire du Trône, reconnut-il.

Vers une heure du matin, ils allaient se quitter les meilleurs amis du monde quand, dans l’entrée, Benoît voulut reprendre son chapeau. Il désigna le plateau du meuble sur lequel il avait posé son couvre-chef en entrant.

– Je l’avais laissé là, dit-il.

– Oh, mon Dieu ! Vous l’aviez posé sur cette machine !

– C’est une machine ?

– Une machine à repasser et plier le linge de maison, que je suis en train de tester. On pose tout en

vrac sur ce plateau basculant : serviettes, mouchoirs, écharpes, torchons. Elle trie, repasse à bonne température, suivant le textile, et plie à la dimension adéquate.

– Où est mon feutre ?

– Il a dû basculer dans le circuit, comme tout ce qu’on place là-dessus. Mais il n’est pas perdu, nous allons le trouver dans un de ces tiroirs.

Polly dut en ouvrir trois, emplis de linge strictement empilé, avant d’extraire du quatrième ce que le chapelier le plus expert n’eût jamais admis être un concentré de chapeau.

Le feutre, compressé, plié au format d’une serviette de table, avait l’aspect rebutant d’un rectangle de compost industriel, épais d’un centimètre.

– Soyez satisfaite : le test est réussi ! jeta Escalet d’un air courroucé.

– Je suis désolée, profondément désolée, Benoît, dit-elle.

Sous le coup de l’émotion, elle avait usé du prénom.

Horrifié, Escalet déplia non sans mal ce qui avait été un couvre-chef britannique de haut lignage. Sous l’action de la chaleur et la pression du repassage, le renfort de cuir fin de l’intérieur de la coiffe avait fondu, entre deux couches de feutre, comme gruyère à raclette vaudoise. Subsistaient, consolantes et bien centrées sur l’une des faces de l’objet, les armes de Bates, le chapelier de Jermyn Street.

– Je suis désolée, vraiment désolée, ne cessait de répéter Polly d’une voix rauque, le regard mouillé.

– Je pourrai toujours l’utiliser au bureau comme tapis pour ma souris d’ordinateur, soupira Benoît, mimant une vive contrariété.

Elle voulut s’emparer de la dépouille fossilisée, mais il la conserva.

– Je suis assurée. Je vais faire une déclaration d’accident domestique pour remplacer votre chapeau, dit-elle, péremptoire.

– N’en faites rien, je vous prie. Ce feutre est irremplaçable.

– Vous êtes fâché, je le vois. Alors que nous nous entendions si bien..., soupira-t-elle.

– Je ne suis pas fâché, Polly, permettez-moi cette familiarité. Le vieil ours que je suis a passé une très bonne soirée en votre compagnie. Je conserverai cette compression de feutre, qui vaut bien celles en ferraille de César, en souvenir de la première domoticienne que j’aie approchée, dit-il, galant, avec le sourire de qui pardonne.

Sans quitter son air ennuyé, Polly donna l’ordre à Jeeves d’appeler l’ascenseur. Escalet baisa, en un geste moins cérémonieux que câlin, la main qu’elle lui tendait.

– J’ose espérer que nous nous reverrons bientôt, minauda-t-elle d’une voix de contralto émue.

– La prochaine fois, je viendrai avec un casque. On verra si votre repasseuse-plieruse est capable d’en faire un cendrier, conclut-il.

Même si la minauderie n’était pas en harmonie avec la stature de Polly Grant, il avait découvert une

femme qui, à ses yeux, eût été digne d'être un homme.

Le lendemain matin, il appela Julien Merlot au téléphone.

– Alors, coquin, tu as rendu visite à Polly Grant hier après-midi ?

– Qui t'a dit ça ?

– Un maître d'hôtel cathodique, par le truchement d'une porte bavarde et d'un étrange miroir, dit Escalet.

– Quoi ? De quoi parles-tu ?

– Des merveilles de la domotique. J'ai passé une soirée très instructive chez Mme Polly Grant. Je suis maintenant à tu et à toi avec sa porte, et au mieux avec Jeeves, son majordome virtuel : un type distingué qui allume les lampes quand on entre, les éteint quand on sort, tient l'agenda, fait couler le bain, appelle l'ascenseur, sert le digestif. Je sais tout du fauteuil peloteur, du bar électronique, des volets qui s'ouvrent au soleil et se ferment à la lune.

– Que t'a-t-elle fait boire ? Tu n'es pas dessoûlé !

– Je suis chez moi, et parfaitement lucide. Hier, j'ai découvert l'intelligence artificielle, plus perspicace et plus réaliste que celle de nos élites et, de surcroît, apolitique. Je peux discourir sur les interfaces tactiles, les microprocesseurs, les dérivations mathématiques de l'automation, les capteurs malins, les caméras voyeuses, la mémoire magnétique, les tapis tissés de circuits intégrés auprès desquels la carpe volante d'Aladin fait figure de descente de lit réformée...

– Tu vas la revoir ?

– Je ne voudrais pas aller sur tes brisées. J'imagine que ta visite de l'après-midi n'était pas celle de l'avocat, mais du dragueur qui tente sa chance à domicile, dit Benoît.

– Si, justement, c'était celle de l'avocat. Il me fallait une signature immédiate de Polly. Le Russe a subitement renoncé aux stupides poursuites qu'il nous intentait. Ordre tombé du Kremlin ; ce qui prouve que notre diplomatie est active. En guise de geste commercial, le fabricant remplacera la nacelle. L'affaire est réglée, mais il ne fallait pas faire traîner l'acceptation de l'arrangement, de crainte que Moscou ne change d'avis, expliqua Julien.

– Et tu n'as pas eu la signature de ta cliente ?

– Je l'attends ce matin au cabinet pour conclure le dossier avec mon confrère britannique. Entre nous, ce brave *solicitor* ne conservera pas un très bon souvenir de son séjour à Paris. Sa femme, à qui il avait eu l'imprudence de confier sa carte American Express, a asséché son compte en banque chez Chanel et dans une boutique de lingerie pour starlettes.

– J'imagine la fille d'Albion apparaissant en paquet-cadeau érotique, string et mini-nuisette. D'après le peu que j'ai vu, Polly Grant est plutôt du genre culottes de coton Petit-Bateau.

– Laisse-moi te dire que tu peux sans scrupule poursuivre tes investigations dans ce domaine, comme en domotique. Polly n'est pas mon type. Trop grande, trop plantureuse. La bûcheronne aux seins comme des melons me coupe mes moyens. Et puis, actuellement, j'ai un autre fer au feu dont je

te parlerai à l'occasion. Alors, si Polly peut éveiller en toi un appétit plus suave que tes belles vénales, vis ta vie : j'en serai heureux, conclut Julien.

Ce que Julien Merlot nommait la « méthode Escalet » tenait en trois attitudes symbolisées par trois singes japonais. Sculptés au XVII^e siècle dans un bois précieux par Hidari Jingoro, ils ornent le temple Toshogu, dans le centre religieux de Nikkô, créé au VIII^e siècle sur l'île de Honshû. Un des singes s'obstrue la bouche à deux mains, un autre les yeux, le troisième les oreilles.

Une réduction en ivoire de ce trio, détenteur de la sagesse asiatique, trônait en bonne place chez Benoît. Julien n'eût pas été étonné d'apprendre que son ami brûlait des bâtonnets d'encens devant les chimpanzés auxquels il faisait parfois référence.

Ne rien dire, ne rien entendre, ne rien voir : telle était la stratégie de Benoît quand il se trouvait en situation embarrassante. Or, la soirée passée chez Polly Grant avait ouvert, chez ce célibataire, un contentieux intime qu'un philosophe de drugstore eût qualifié d'érotico-mondain.

Cette manière de se réfugier derrière des singes bouddhistes ne relevait pas d'une lâche dérobade ou d'un mépris de la femme. Benoît Escalet entendait simplement protéger sa liberté de réflexion en attendant la suite des événements.

Deux jours après la compression de son feutre préféré, il avait reçu de la domoticienne une lettre touchante. Elle se confondait une fois encore en excuses pour la mésaventure du chapeau, et regrettait d'être contrainte de quitter Paris pour Saint-Pétersbourg avant d'avoir pu réparer – « d'une façon ou d'une autre », écrivait-elle – les méfaits d'une machine sans conscience.

« Je serai absente trois semaines, le temps de décorer la datcha d'un nouveau millionnaire du pétrole, à qui je devrai aussi apprendre à se servir d'un couvert à poisson et à ne plus boire les rince-doigts, comme je le lui ai vu faire dans un restaurant de Genève ». Elle signait : « Celle qui souhaite devenir votre amie ».

Escalet connaissait la nature humaine et, comme Socrate le lui avait ordonné en classe de philosophie, il avait appris à connaître la sienne. Il se dit qu'en trois semaines, sa mémoire aurait classé l'épisode Polly Grant parmi les affaires sans suite et que la mémoire de la domoticienne, femme pratique, l'aurait gommé de son agenda.

Huit jours plus tard, une carte postale de l'absente représentant *la Danse*, le fameux tableau d'Henri Matisse, en bleu, vermillon et vert, propriété du musée de l'Ermitage, lui prouva que la dame avait de la suite dans les idées.

« Dès mon retour à Paris, je vous invite à un complément d'initiation à la domotique, car il vous reste encore à découvrir des applications insoupçonnées de cette technologie de pointe. »

Il reconnut aussitôt, devant les trois singes, et, le lundi suivant, devant Julien Merlot, que le fait que Polly « s'accrochât » ne lui déplaisait pas autant qu'il l'eût cru.

– Pour une fois, laisse-toi aller ! recommanda Julien.

– Aller où ?

– À l'aventure. Une femme est toujours une aventure. Et, comme je te connais, tu n'auras aucun scrupule à l'interrompre si elle vire au sentimental encombrant.

– Tu me prends pour un butor ! Je ne suis pas seul en cause.

– Ne te soucie pas de ça. Polly Grant a la réputation d’être aussi dure en affaires que dans la vie privée. La partie sera égale : Alceste contre lady Macbeth ! Je marquerai les points.

– Tu anticipes, car je ne suis pas encore décidé à répondre à une nouvelle invitation. Certes, la domotique m’amuse, car elle annonce un monde futur qui m’ôtera tout regret de quitter celui-ci. Mais je ne tiens pas à sacrifier un autre chapeau, conclut Benoît.

Le retour de Polly Grant approchant, Benoît Escalet dut se préparer à donner une réponse à la domoticienne au cas très probable où elle renouvellerait son invitation. La sonnerie du téléphone domiciliaire du juriste ayant été rendue muette, elle l’appellerait au bureau. Il fut un moment tenté de donner consigne à la standardiste de répondre qu’il était absent, puis il se ravisa. Polly, obstinée comme la chèvre de M. Seguin, ferait intervenir Merlot, ce qui fournirait à ce dernier l’occasion d’une nouvelle critique de la conduite asociale de l’ami. Conscient que cette femme au buste de Junon risquait de troubler sa tranquillité en l’entraînant là où il ne voulait pas aller, il se résigna néanmoins. « Un gentleman ne doit-il pas faire ce qu’il croit que l’autre attend de lui ? » se dit-il.

Dans la perspective d’un appel de Polly, le juriste s’apprêtait en fin d’après-midi à quitter son bureau, quand Jules Forget le fit appeler par sa secrétaire.

Le chef du contentieux, bombé comme une barrique, jovial et empressé, l’invita à s’asseoir.

– Cher Escalet, notre directeur général m’a demandé de vous transmettre les félicitations de notre président pour la façon dont vous avez traité le cas embarrassant de la dame au vison pelé. Elle s’était naturellement plainte auprès de son neveu, le président d’Entente, un de nos plus gros assurés, comme vous savez, de votre refus circonstancié d’indemniser ce sinistre... ambigu.

– On pouvait s’y attendre !

– Les deux présidents ont eu un entretien à ce sujet lors d’une rencontre au golf de Saint-Cloud. Notre président, s’étant fait communiquer le dossier d’expertise et votre rapport, a donné une réponse catégorique à son ami. Le cas de cette dame n’ouvre pas droit à indemnisation : un point c’est tout ! Notre président a apprécié la manière juridiquement argumentée, courtoise mais ferme, dont vous avez informé l’assurée de l’inanité de sa demande de dommages. Il a donc chargé notre directeur général de vous transmettre, par la voie hiérarchique, l’expression de sa satisfaction. Voilà qui est fait, mon cher collaborateur.

L’hilarité soudaine de Benoît stupéfia M. Forget.

– Ce rire me paraît déplacé. La plus haute autorité de notre compagnie vous donne un satisfecit flatteur, et vous riez comme s’il s’agissait d’une plaisanterie ! C’est faire bon marché des appréciations de vos supérieurs. Décidément, vous n’aurez jamais des réactions normales, dit Forget.

Soufflant comme un cachalot indigné, il quitta son fauteuil et se dressa derrière sa table. La position debout confirmait sa désapprobation. Il boutonna non sans mal son veston et, ne sachant qu’ajouter, fixa Escalet du regard plein du courroux attristé d’un maître d’école face au bon élève qui vient de le décevoir.

Pris de pitié, Benoît Escalet redevint sérieux.

– Je vous connais depuis assez longtemps, monsieur, pour savoir que vous êtes un homme bon, un chef loyal et compréhensif. Mais, de nos jours, la bonté ne survit qu’au prix d’une certaine dose de naïveté. Asseyez-vous pour entendre l’explication de la gaîté qui vous offense.

Jules Forget obtempéra et, déboutonnant son veston, regagna son siège.

– Bon. Je vous écoute, dit-il, sévère.

– Je ne suis pas dupe, monsieur, de l’approbation de notre président, encore moins des raisons qui l’ont conduit à prendre le risque de déplaire au puissant parent de notre assurée fraudeuse.

– Pourquoi cela ? Expliquez-vous, dit Forget, adouci par les qualités que lui attribuait son collaborateur.

– Parce que je suis certain qu’en poussant sa baballe avec sa canne sur le tendre gazon du golf de Saint-Cloud, notre président a dit en ces termes, ou en des termes similaires, son regret au neveu d’une tante indélicate : « Cher ami, j’ai été informé de votre requête. Je suis aussitôt intervenu pour bloquer une procédure que nos avocats se préparaient à entreprendre. » Car celle-ci a bien été interrompue, n’est-ce pas ?

– C’est exact : à la demande de notre directeur général, exécutant... disons... le souhait, plutôt que l’ordre, de notre président, convint Forget.

– J’imagine que notre président compatissant a ajouté : « Je n’ai pu faire plus, car le contentieux de ma compagnie est un repaire de gauchistes. Si je m’étais avisé de faire indemniser Madame votre Tante, en dépit des experts, de nos avocats et du juriste de service – votre serviteur, dit Escalet en s’inclinant –, nul doute qu’il y eût eu protestation justifiée des délégués du personnel, un écho perfide dans *Le Canard enchaîné*, peut-être un article sur quatre colonnes dans *Le Monde*...

– Vous pensez que notre président pourrait avoir dit cela ? s’étonna Forget.

– Je pense même qu’il a ajouté, pour prouver au président d’Entente une réelle considération : « Voyez-vous, cher ami, il se fût certainement trouvé un journaliste fouineur, dit d’investigation, pour faire connaître votre lien de parenté avec l’assurée indûment indemnisée, et les relations amicales que nous entretenons. On eût pu parler de favoritisme, de mépris de la déontologie des assurances. On eût peut-être révélé comment Madame votre Tante a perdu vingt fois le smic, en une soirée, à Deauville. Nous aurions pu voir, dans *Voici* ou *Paris Match*, des images non autorisées de nous-mêmes sur les greens de Saint-Cloud, et de nos villas aux Bahamas – paradis fiscal, ne l’oublions pas. De quoi inciter actionnaires et syndicats à mobiliser l’opinion pour faire sauter nos bonus. » C’est ainsi, monsieur, que les choses – à peu de détails près – ont dû se passer, conclut Benoît.

« Escalet aurait-il un don de double vue, ou serait-il, par un obscur réseau, mieux informé que moi ? » se demanda Forget avant de minimiser ce qui ne pouvait être qu’un roman.

– Vous avez beaucoup d’imagination, Escalet. De cela, c’est moi qui vous félicite, dit Jules Forget.

– Je crois avoir imaginé juste, monsieur. Le service contentieux, présenté comme justicier idéologique, a fourni à notre président l’argument péremptoire lui permettant de justifier son refus d’une intervention plus engagée. Bien que notre président se soit servi de notre département comme

d'un épouvantail, nous devons reconnaître qu'il a fait preuve d'un vrai souci des intérêts de notre compagnie, liés étroitement aux siens.

– N'allez pas répéter ce scénario fantaisiste, simple interprétation audacieuse et personnelle de faits que nous ignorons, Escalet.

– Il était à vous seul destiné, monsieur. Pour vous montrer que, chargés de responsabilités, nous sommes, à l'occasion, fournisseurs d'alibis en attendant de servir de fusibles, dit Escalet.

– Très bien, n'en parlons plus. Mais croyez-vous que mon service soit un repaire de vindicatifs, prêts à livrer aux journalistes le contenu des dossiers sensibles que nous traitons chaque jour ? demanda Forget, inquiet.

– Non, monsieur, je ne le crois pas. Mais il est bon de le laisser croire à ceux qui seraient tentés de faire mauvais usage de leurs pouvoirs, acheva Benoît, rassurant.

Les deux hommes se serrèrent la main et Benoît Escalet quitta la place en pensant qu'il allait, chez lui, se composer une soupe paysanne avec les légumes frais achetés le matin même chez le marchand de primeurs de son quartier. Il y ajouterait une part de brie, dont il était temps d'interrompre l'évasion crémeuse, et finirait avec une pomme golden. Le tout serait arrosé d'un ou deux verres de bordeaux millésimé.

Il n'avait pas fait dix pas sur le trottoir, en sifflotant un air de *la Belle Hélène*, vue la veille aux Bouffes-Parisiens, que la compagnie Eternity, le chef de bureau, les félicitations équivoques du président étaient sortis de son esprit comme s'ils n'avaient jamais existé.

Ne pas tenir compte des situations sur lesquelles on n'a aucune prise était une des règles de vie de Benoît Escalet. Partant de ce principe, il ne se souciait guère des conflits variés qui ensanglantaient la planète, ni de la rivalité gazière entre Russie et Ukraine, ni des incendies de forêts en Australie, encore moins des secousses sismiques en Californie ou de la crise des vocations dans l'Église romaine. Humble citoyen sans pouvoir de décision, à quoi eût servi qu'il s'insurgeât contre les caprices destructeurs de la nature et la folie meurtrière des hommes, maintes fois constatée depuis le meurtre d'Abel par Caïn ? De la même manière, maudire les spéculateurs de Wall Street, les tueurs de baleines japonais, les terroristes et les trafiquants de drogue eût été vain et préjudiciable à sa tranquillité d'esprit. Haïr les moustiques ne vous protège pas des piqûres, détester les corbeaux n'empêche pas ces volatiles de croasser, pester contre le mauvais temps ne tarit pas la pluie.

Au contraire de la plupart de ses contemporains, Benoît Escalet avait conscience de n'être, parmi cinq à six milliards d'humanoïdes, qu'un locataire très provisoire – bail de cent ans au mieux – d'une petite boule faite de terre et d'eau qui tournoie, depuis on ne sait quand ni pour combien de temps, dans l'incommensurable espace où évoluent d'autres boules dont personne ne sait si elles sont habitées. L'exiguïté de la planète, méconnue au temps du char à banc et des galères, était aujourd'hui par tous évaluable. Un avion en vol supersonique faisait le tour de notre prétentieuse résidence en moins de temps qu'il n'en faut pour aller, par l'autoroute, de Paris à Nice un jour de départ en vacances. Évidemment, il y avait les humains, inégalement traités par le climat et les gouvernements. Pour Escalet, le seul geste à accomplir pour soulager les souffrances de millions d'inconnus mal lotis, disséminés sur tous les continents, était donc d'offrir périodiquement quelques euros à des associations humanitaires. Il lui plaisait de croire que ces organismes faisaient bon usage des dons, et

qu'euros et dollars ne servaient pas à assurer aux sardanapales africains ou orientaux un train de vie somptuaire.

Grand commentateur des événements, Julien Merlot désapprouvait cette indifférence qu'il tenait pour égoïsme primaire. Lors d'une de leurs rencontres du lundi, il le lui dit clairement :

– Au temps de la mondialisation, un citoyen doit s'intéresser à tout ce qui se passe sur la planète, clamer son opinion, voire la manifester publiquement, pour défendre une cause et inciter les pouvoirs à réagir en faveur du bien commun.

Benoît eut un sourire ironique.

– Dans ce domaine, la France donne un vivant exemple de l'altruisme ambulatoire. Elle est devenue une grévocratie. Il ne se passe pas de jour sans que des cortèges, pour ceci ou contre cela, embouteillent rues et boulevards parisiens. Même la province, à qui Valéry Larbaud attribuait tant de charmes, s'est mise à défiler.

– Eh bien, c'est une bonne chose ! Une preuve de solidarité nationale active ! dit Merlot.

– Cette activité semble relever d'un professionnalisme reconnu par les autorités, puisque les journaux donnent les itinéraires et les horaires de ces processions auxquelles pancartes, calicots et slogans confèrent un aspect quasi religieux. Ce sont des célébrations périodiques de la déesse Démocratie. Quand on y brandit des roses, elles me rappellent, avec cantiques et officiants, les pieux cortèges de la Fête-Dieu ; quand on y joue de la guimbarde, les pardons bretons. Seulement, après bénédiction républicaine, la dispersion ne va pas sans bris de vitrines et incendies de voitures. Les casseurs, qui manient la barre à mine comme les curés le goupillon, constituent l'arrière-garde habituelle de ces footings collectifs, développa Escalet.

– Cela n'ôte rien à la valeur civique des causes. L'Europe même fait preuve dans certains cas de réflexes communautaires, dit Merlot.

– Que veux-tu, je suis incapable de vibrer à l'unisson des masses. Je ne puis ressentir que mes propres sentiments. L'humanitarisme m'est aussi étranger que le sanscrit, la musique dodécaphonique ou le Pop Art américain.

– À te soustraire ainsi à toutes les contingences qui influencent la condition humaine, à te dérober devant les responsabilités comme un cheval qui refuse l'obstacle, tu finiras par te sentir solitaire, rejeté, isolé.

– Isolé je le suis, et je me plais dans un isolement que je puis rompre quand je veux. Quant aux responsabilités, j'assume parfaitement les professionnelles, qui justifient un salaire indispensable. Elles m'ont même valu les félicitations du président d'Eternity, comme je te l'ai rapporté, ironisa Benoît.

– Il en existe d'autres qu'avec une certaine couardise – excuse le mot – tu persistes à vouloir ignorer, reprit Julien.

– Je les laisse à ceux qui les recherchent, en politique ou en affaires, et qui les chevauchent en escomptant qu'elles les conduiront à la gloire et à la fortune. Ceux-là ne me trouveront jamais sur leur chemin. Comme le chien, je regarde passer la caravane, mais je n'aboie pas, compléta Benoît.

– Souviens-toi du vieux jésuite qui nous enseigna la philo. « Un chrétien doit toujours lutter contre le Mal avec un M majuscule, quelles que soient sa forme et sa force », disait-il. À la place de chrétien, je mets citoyen, pour qui la lutte contre le Mal est une question de dignité humaine.

– Alors je suis indigne, ce qui ajoute à la monstruosité de ton ami, qui ne cajole pas les enfants et ne caresse pas les chiens.

– Tu devrais te soigner. À mon avis, ton cas est pathologique et relève de la médecine.

– Bah !

– Un psychiatre dirait que tu souffres, sans le savoir, d'une maladie du cerveau. C'est-à-dire que ton refus du contact inopiné avec les autres vient peut-être de ce que tu as peur de leur jugement. C'est une maladie que d'éminents spécialistes américains ont diagnostiquée comme une forme d'anxiété sociale. Les laboratoires produisent des pilules pour combattre cette affection, précisa Merlot.

– En somme, je serais une sorte d'handicapé mental ?

– Permets-moi de te le dire crûment et pour ton bien : je le crois.

– Ta franchise me touche, mais tu ne dois pas confondre l'anxiété sociale, invention de certains psychiatres américains, prébendiers des laboratoires pharmaceutiques, avec le désir que puisse avoir un homme sain de corps et d'esprit de se tenir le plus possible à l'écart d'une société qui ne lui convient pas et qu'il subit, comme les saisons de l'année. L'anxiété sociale est une angoisse couvrant un large éventail de peurs irréflechies, dont la crainte de ce que les autres pensent ou peuvent dire. Vouloir ignorer les autres, autant que faire se peut, n'est pas les craindre. C'est ne pas accepter qu'ils se mêlent de ma vie. Ce que pensent les gens de moi m'indiffère. Seul compte ce que je pense d'eux et de moi-même.

– C'est de l'outrecuidance ! Retire-toi dans les bois, comme cet Américain farfelu qui, au XIX^e siècle, vivait dans une cabane loin de la ville...

– Tu veux parler d'Henry David Thoreau qui, en 1845, décida de vivre seul sur une berge de l'étang de Walden, près de Concord, dans le Massachusetts ?

– Oui. Tu devrais l'imiter. Lui, au moins, eut le courage de se retirer du monde et de se nourrir des légumes qu'il faisait pousser et des poissons qu'il pêchait, ajouta Julien avec humeur.

– Je n'envisage pas cette extrémité car, au contraire de Thoreau, j'entends bien profiter, suivant mes choix, du peu que m'offrent, dans le domaine du nécessaire, sciences et industries. Mais je rejette l'abondant superflu qu'elles produisent pour inciter les gogos à la dépense et distribuer des dividendes aux actionnaires. Quand je suis tenté de répondre aux sollicitations charmeuses de la société de consommation, Thoreau me ramène, sans nuances hypocrites, à la raison. Je n'ai pas besoin, comme Ulysse naviguant vers Ithaque, de me faire attacher au mât de mon bateau pour ne pas succomber à l'appel des Sirènes. J'ouvre le Walden de Thoreau et je lis : « La plus grande part du luxe et beaucoup du soi-disant confort [...] sont des obstacles à l'élévation de l'humanité. »

– Eh bien, voilà ! Consacre-toi à l'élévation de l'humanité ! Cela donnera un sens à ta vie. Pour t'entraîner, tu pourrais commencer par l'élévation morale de Polly Grant. Elle ose discuter mes honoraires, alors que j'ai obtenu la cessation des poursuites intentées par son client russe ! ironisa Julien.

– Elle est auvergnate, donc économe. Pour te rendre service, et bien que je répugne à me mêler de tes affaires, je tenterai de percer les raisons de cette contestation comptable, car je dois la revoir bientôt.

– Tiens, tiens ! Qu'est-ce qui t'attire chez elle ? Son buste de matrone, sa générosité callipyge, sa denture d'anthropophage ou ses biceps de docker ?

– Dis donc ! Ton appréciation n'a pas évolué en sa faveur. Il n'y a pas si longtemps, tu me vantais les charmes variés de cette femme qui m'a initié à la domotique. C'est depuis qu'elle renâcle à payer ta note qu'elle est devenue une redoutable goule ?

– Cela mis à part, que lui trouves-tu ?

– Ce qui m'attire chez Polly, c'est la domotique. La plus parfaite et coûteuse illustration du superflu contemporain. Je suis curieux de voir fonctionner les instruments les plus perfectionnés de la dégénérescence et de l'atrophie humaines. Les hommes sont en passe de devenir des nabots obèses au service des machines intelligentes qu'ils ont conçues à leur image, tels des petits dieux fornicant avec la déesse Informatique. Tous les engins nés de cette procréation technologique sont destinés à dispenser l'homme et la femme des gestes quotidiens, au foyer comme au travail.

– Tu exagères !

– Pas du tout ! Les machines et les robots effectuent toutes les besognes ménagères et professionnelles, font livrer à domicile tout ce dont on a besoin, du baril de lessive au billet de train en passant par la pizza et les médicaments. Ils distillent informations et distractions, suppriment tout effort physique et rendent inutile tout déplacement. Les enfants de l'ordinateur n'auront bientôt plus besoin ni de penser ni d'apprendre. Leur mentor universel sera le clavier qui sait tout. La vie se déroulera sur écran, aseptique, docile, indépendante des contingences du temps et de l'espace. Confondant le virtuel et le réel, loin de s'élever, l'humanité sombrera dans la paresse, l'incuriosité et le désintérêt du palpable. Il faudra une rage de dents ou une crise d'appendicite pour rappeler à ces maîtres, devenus esclaves, qu'ils sont faits de chair et de sang. Seule l'étreinte amoureuse, désir inchangé depuis Adam et Ève, leur prouvera que le principe vital demeure incontrôlable par l'informatique, développa Benoît.

– J'imagine que c'est peut-être ce « désir inchangé depuis Adam et Ève » qui te conduit à revoir Polly Grant ?

– Il se pourrait, en effet, qu'après initiation complémentaire au virtuel, nous en revenions au palpable ! conclut Escalet, malicieux.

Polly Grant avait au téléphone le ton d'un chef de chantier. « J'aurais grand plaisir si vous veniez dîner chez moi demain », dit-elle, péremptoire.

Méfiant, Escalet se réserva la possibilité d'un refus courtois.

– Chère madame, je fuis les dîners en ville. Je suis dans l'incapacité de discuter, avec des gens que je ne connais pas, de choses que j'ignore.

– Bon, l'ours a grondé. Maintenant, qu'il sache que j'ai prévu une dînette tête à tête. J'ai rapporté du béluga de Moscou et vous aurez le choix entre Dom Pérignon et vodka.

– Alors j'accepte avec plaisir. Champagne plutôt que vodka, dit-il.

– Venez vers vingt heures, faites-vous connaître à ma porte. Elle vous ouvrira. J'ai rendu la plieuse à chapeaux au fabricant. Elle manquait par trop de discernement ! ajouta-t-elle, espiègle.

À l'heure dite, Benoît, blazer et pantalon gris, se présenta devant l'huis bavard.

– Sésame, ouvre-moi, je suis Ali Baba ! lança-t-il par manière de plaisanterie.

– Je n'ai pas reconnu votre nom, veuillez répéter, fit la porte.

– C'est Benoît, corrigea Escalet, et la porte se montra plus accueillante.

– Bienvenue, Benoît. Vous êtes attendu, dit-elle.

Le juriste vit dans cette réponse la preuve que Polly avait introduit le nom de son invité dans la mémoire électronique sélective.

Escalet ne pouvait qu'accepter cette familiarité du panneau d'acajou blindé, qui pivota sur ses gonds.

Sans doute prévenue de l'arrivée du visiteur, Polly apparut dans une longue robe d'hôtesse vert Véronèse, ornée au col et aux poignets de frises grecques brodées au fil d'or. Le velours tombait librement de son buste imposant, comme rideau suspendu à une tringle. Benoît imagina un ventre plat et des abdominaux fermes.

– Je crains de ne pas être assez habillé, dit-il, confus.

– Vous l'êtes presque trop. C'est ma tenue d'intérieur. J'ai pensé qu'elle ne vous offusquerait pas. J'aime être à l'aise chez moi.

Il s'inclina, tendit son chapeau, dans lequel il jeta ses gants.

– Mettez-le, s'il vous plaît, à l'abri des convoitises domoticiennes.

Elle ouvrit une penderie, y enferma le couvre-chef.

– Voulez-vous conserver la clé ? ironisa-t-elle.

Benoît apprécia l'humour et suivit son hôtesse au salon blanc qu'il connaissait déjà.

Sur le guéridon, une bouteille de Dom Pérignon se poussait du col, hors d'un seau à glace embué.

– Je ne possède pas encore de robot capable de déboucher une bouteille : alors, cher Benoît, c'est à vous que revient cette besogne.

Pour Escalet, rien n'était aussi canaille en servant le champagne que provoquer une détonation suivie d'un geyser de vin pétillant, réputé festif. Il maintint fermement le bouchon dépouillé de son muselet, pour contrôler un soupir discret du breuvage, et verser celui-ci dans les verres avant qu'il ne jaillît en mousse. Il se tira de l'épreuve comme un sommelier breveté et emplit les flûtes aux deux tiers.

– C'est parfois bon d'avoir un homme à la maison. Une femme seule se trouve souvent confrontée à des tâches au-dessus de ses forces et de son habileté, soupira miss Grant.

– Pour déboucher une bouteille, j'imagine qu'un robot fera bientôt l'affaire, lâcha-t-il.

– Les robots ne comprendront jamais rien aux rites et aux gestes symboliques. Seule une main humaine amicale est digne d'ouvrir pour deux un Dom Pérignon millésimé, dit-elle, mutine.

Au-dessus de leurs flûtes levées, ils échangèrent un regard chaleureux et complice.

Dès qu'il furent assis, Polly dit combien elle avait été satisfaite des conseils de Me Merlot.

– Votre ami a su manœuvrer les Affaires étrangères en sorte que le Kremlin ordonne à la victime du youpala de faire cesser les poursuites. Je l'ai remercié, ce matin, en réglant ses honoraires. Il est cher mais efficace.

– C'est un juriste habile, reconnut Benoît.

– Et plus honnête que son confrère anglais qui comptait, en frais, trois jours à Paris avec hôtel, restaurants, taxis... et épouse ! Alors que tout a été réglé en une demi-journée... Quand j'ai affaire à Londres, je prends un Eurostar tôt le matin, et je rentre le soir à Paris, dit-elle.

– Julien devait être gêné par la production de cette facture abusive.

– J'ai refusé de régler ces frais quand j'ai su, par le fabricant britannique du youpala, qu'il avait déjà acquitté cette même note que le *barrister* osait me faire présenter une seconde fois par l'intermédiaire de son confrère français. Si Me Merlot n'avait pas été votre ami, j'aurais écrit au bâtonnier pour dénoncer cette pratique, compléta-t-elle.

Quand vint le moment de passer à table, Polly dit son regret de ne pas disposer de salle à manger où recevoir son invité.

– Ce serait une pièce dont je n'ai pas l'usage, car une célibataire donne peu de dîners chez elle. Un bon restaurant fait l'affaire.

Comme Escalet se demandait s'ils allaient prendre le repas annoncé sur le minuscule guéridon du salon, la maîtresse des lieux saisit la commande multitouches dont elle semblait ne jamais se séparer. Visant l'écran encastré dans la cloison, elle fit apparaître Jeeves.

– Faites servir, s'il vous plaît, ordonna-t-elle en détachant les syllabes.

Un bruit discret de roulement fit se retourner Benoît. Les yeux écarquillés, il vit la bibliothèque qui

occupait une partie de la cloison glisser contre celle-ci, dégageant ainsi une ouverture d'où sortit une table roulante sur laquelle le couvert – argenterie, cristaux et porcelaine – était dressé. Une coupe rafraîchissoir pleine de caviar, une pile de blinis et un pot de crème étaient disposés sur une nappe décorée de motifs vieille Russie. Une rose rouge dans un soliflore et un chandelier porteur de trois bougies aux flammes vacillantes complétaient le décor.

– D'où cela vient-il ?

– De la cuisine, dit-elle, tandis que la bibliothèque reprenait sa place.

– C'est extraordinaire !

– Naturellement, c'est moi qui, de l'autre côté de la cloison, ai tout préparé, mais vous voyez qu'on peut se passer de service.

Un observateur aurait vu Polly Grant et Benoît Escalet comme un couple amoureux fêtant un événement galant. Pour parfaire l'ambiance intimiste, la maîtresse de maison ordonna au majordome virtuel de réduire l'intensité de l'éclairage.

Après qu'ils eurent dégusté béluga et blinis arrosés de champagne, Polly s'excusa de devoir s'éclipser un instant.

– Si les Japonais avaient commercialisé leurs robots et robotes nouvelle génération, à peau souple et yeux bridés, je n'aurais pas besoin de vous abandonner pour aller chercher le dessert, dit-elle en s'éloignant dans un frou-frou.

En l'absence de son hôtesse, Benoît se sentit, le vin aidant, envahi d'un bien-être inattendu. Lui que Merlot disait toujours, et de tout, insatisfait, goûtait ce soir-là un moment de douce euphorie comme il en avait rarement connu. De cette femme émanait un charme sans apprêt, reflet d'une bonne santé physique et mentale. Il découvrait dans le comportement et la conversation de Polly Grant un être clair, loyal, d'une franchise déterminée, qualités que l'on aime à trouver chez un bon camarade. Il était cependant curieux de voir jusqu'à quel point la domoticienne, pour conduire avec lucidité une vie professionnelle intense, qu'il imaginait pleine d'aléas, de rivalités et de jalousies, avait renoncé aux grâces mignardes de la féminité. « Elle doit bien être femme quelque part », se dit-il après avoir admis que l'absence de sex-appeal de cette blonde opulente – chez qui tout était grand : la stature, les yeux de jade, la bouche, les mains – constituait une forme inédite de séduction. « Peut-être qu'une telle personnalité peut réserver des surprises », songea-t-il encore en vidant son verre.

Cette pensée se révéla prémonitoire. Les lumières soudain s'éteignirent et il vit Polly avancer à pas lents, dans l'ombre, portant sur un plateau un gâteau hérissé de bougies allumées, dont la clarté tremblante donnait au visage de la femme l'aspect d'un spectre attentif et souriant.

– *Happy birthday*, Benoît ! *Happy birthday* ! lança-t-elle jusqu'à ce que l'invité, stupéfait, vînt à sa rencontre, incrédule et troublé.

– Mais est-ce mon anniversaire ? Oui, je crois... Nous sommes le 4 novembre. Je l'avais oublié. Comment avez-vous su ?

– Me Merlot me l'a dit et j'ai pensé que nous pourrions le fêter ensemble. Vous n'êtes pas fâché par cette indiscretion ?

– Je suis touché, ravi, ému, c’est tellement inattendu... et neuf, bredouilla Benoît.

– Soufflez vos bougies avant qu’elles ne gâtent le Paris-Brest... de Picard, dit-elle.

– Bon sang, Polly, il y en a trente-trois ! C’est bien ça. J’ai trente-trois ans aujourd’hui. L’âge du Christ à sa mort.

– Toujours des références négatives ! Mais vous êtes, vous, bien vivant. Soufflez vos bougies, répéta-t-elle.

Il prit une forte inspiration, d’un souffle circulaire éteignit les petites flammes, puis, saisissant le plateau, le déposa sur la table. Après quelques secondes silencieuses d’un face-à-face incertain, il saisit Polly aux épaules, l’attira contre sa poitrine et lui plaqua sur les joues deux gros baisers. Elle les reçut sans émotion. Se ravisant alors, comme s’il trouvait son geste insuffisant, il lui effleura les lèvres. À ce baiser léger elle répondit avec ardeur et Benoît perçut, sous le velours tendu, la palpitation des seins, libres de soutien-gorge.

Ils s’assirent pour partager la pâtisserie qu’elle s’excusa de n’avoir pu confectionner elle-même.

– Savez-vous que c’est la première fois qu’on me souhaite mon anniversaire ? dit Benoît entre deux bouchées.

– Même quand vous étiez enfant ?

– Je ne me souviens pas d’avoir jamais été enfant, Polly. Je n’ai jamais eu ni train électrique ni gâteau illuminé.

– C’est horrible, ce que vous dites-là !

Elle lui prit la main, l’obligea à se lever et le conduisit jusqu’au canapé où ils prirent place côte à côte.

– Moi, mes parents n’ont jamais laissé passer, sans fête ni cadeau, un seul de mes anniversaires. Aujourd’hui encore, toutes affaires cessantes, je ne manque jamais de les rejoindre pour le célébrer avec eux, tout comme je célèbre les leurs. Fille unique, si j’ai pu faire études et carrière, c’est à mon père, modeste employé des Postes, et à ma mère, parfaite épouse, que je le dois. Grâce à mes revenus, j’ai pu leur offrir une villa au Cannet et leur assurer une vieillesse confortable. Mais vous, expliquez-moi comment vos parents pouvaient oublier la date de naissance de leur fils !

Benoît Escalet n’était pas homme à livrer des confidences, encore moins à se plaindre du sort inique qui avait été le sien. Depuis l’âge adulte, il le jugeait somme toute bénéfique. Par l’inconcevable rejet parental il avait appris la méfiance et été vacciné à jamais contre tout sentimentalisme, d’où qu’il vînt.

C’est ce qu’il s’efforça de faire comprendre à Polly en lui racontant son enfance, la séparation vaudevillesque de ses parents, le remariage de sa mère avec un homme qui s’était refusé à l’accueillir sous son toit pour l’éloigner à jamais d’une femme devenue indifférente à son rejeton. Il rapporta comment il avait été ballotté de nourrices en pensionnats, sans autre attache et affection que celles de la famille de Julien Merlot, l’ami incomparable.

– Je conçois votre scepticisme devant la vie et le soin que vous mettez à tenir vos contemporains à distance, dit-elle.

– En fait, cette solitude imposée m’a rendu libre et sans ambition.

– Votre ami Julien vous voit comme un nouvel Alceste, osa-t-elle.

– Ce personnage le plus antipathique de Molière est un insupportable atrabilaire. C’est un rôle ingrat, mais je l’assume, expliqua-t-il.

– Sans vous approuver, je vous comprends d’autant mieux que la destinée d’une femme qui, comme moi, s’est bâti une vie indépendante, comporte une forte dose de solitude. Pas de foyer, pas de famille, pas d’enfant, et, en guise d’amour, des aventures le plus souvent décevantes. Avec, en bout de route, la décrépitude de la vieillesse. Car, même dans le confort ou le luxe, la vieillesse reste l’antichambre du néant. C’est cela, à mon avis, la vraie solitude, avoua-t-elle.

Benoît lui prit la main.

– En somme, nous nous ressemblons un peu, non ?

– D’où cette sympathie spontanée qui m’a incitée à oser célébrer votre anniversaire et à vous faire un petit cadeau, dit-elle en se levant.

Polly disparut un court instant et revint pour tendre à Benoît une boîte de couleur ocre, longue, étroite et plate. Il lut le nom d’un dieu grec mobilisé au service du luxe par un créateur du faubourg Saint-Honoré qui habilla les chevaux avant de vêtir les bipèdes.

« Aïe, aïe, c’est une cravate ! » pensa-t-il aussitôt. Or, il estimait qu’on pourrait faire un ruban équatorial en attachant les unes aux autres les cravates offertes par des femmes à des hommes qui, jamais, ne les nouèrent sous leur col !

Ne considérant que l’intention, il ouvrit la boîte et constata qu’il avait subodoré juste.

– Polly, c’est une magnifique surprise. Exactement les tons que j’aime. Ces carreaux tissés, bleu sur fond roux, me plaisent infiniment. Grand merci, dit-il en forçant une joie hypocrite.

Il se mit à embrasser son hôtesse avec plus de conviction que la première fois, et le contact des lèvres de Polly, épaisses mais fraîches et souples, le combla plus que son cadeau. Leur relation ayant soudain pris un tour plus intime, elle se fit câline.

– Vous n’avez pas vu que cette cravate n’est pas comme les autres. Regardez l’envers de l’enveloppe.

Benoît retourna la cravate de soie et découvrit, dans la doublure, une petite poche fermée par un bouton pression.

– Elle semble contenir quelque chose, s’étonna-t-il.

– Regardez, ouvrez ! dit Polly avec un rien d’impatience.

Il s’exécuta et fit apparaître un préservatif dédié, lui aussi, au dieu du commerce et des voleurs.

Un rire léger répondit à sa stupéfaction.

– Ça alors ! C’est une trouvaille. Avec une telle cravate, on peut dire comme le scout : « Toujours prêt ! » s’exclama-t-il.

– Ce n’est qu’un dépannage, concéda Polly.

– Savez-vous qu’un libertin verrait, dans le bonus coquin de ce cadeau, comme une invitation à en user sur-le-champ ? dit Escalet, émoussillé.

Polly prit la cravate, la jeta sur l’accoudoir du canapé et fixa Benoît d’un regard à la fois enamouré et grave.

– Soyez... soyons libertins. Nous savons l’un et l’autre qu’un moment de plaisir partagé n’engage à rien. Il y a un certain temps que je n’ai pas eu envie, comme ce soir, de m’abandonner à une étreinte virile et tendre, dit-elle en se lovant contre son compagnon.

Tout en sachant qu’au fond du plaisir gît parfois le remords, Benoît Escalet fit ce qu’il convenait de faire pour prouver à Polly Grant qu’elle lui plaisait et que l’audace impudique de la femme allait à la rencontre de son propre désir. Baisers et caresses se firent plus insistants, plus ciblés, jusqu’au moment où, quittant le canapé à demi dévêtue, le décolleté rosi par un érythème pudique, symptôme d’exaspération sensuelle plutôt que réminiscence virginale, Polly l’entraîna vers la chambre à coucher.

La vaste pièce, enclose dans des voilages blancs, était dépourvue de meubles. Ayant appris que la domotique, véritable boîte de Pandore, pouvait en faire apparaître à la demande, il ne s’étonna pas de l’absence de lit, bien qu’une couche lui parût aussi indispensable, pour l’exercice convenu, qu’un pont pour traverser la Seine.

Appuyée sur le bras de Benoît, Polly désigna au mur une grande tapisserie inspirée de Rembrandt et représentant Bethsabée au bain, convoitée par le roi David.

Il trouva le décor de circonstance et la domotique, une fois de plus, l’étonna. Polly ayant pressé sa commande multifonctions, il vit la tapisserie s’incliner vers eux avec la cloison où elle était fixée, ce qui fit s’abattre, avec une lenteur calculée, un lit *kingsize* prêt à l’usage.

Quand le meuble reposa sur le parquet, la domoticienne, saisissant un clavier d’ordinateur posé sur l’un des chevets déployés lors de l’atterrissage, invita Benoît à s’asseoir sur la courtepoinette, tandis que la chambre devenait salle obscure.

– Nous allons d’abord choisir un lieu où nous rendre en amoureux. Que diriez-vous de New York ?

– Ben, ma foi, je me trouve fort bien à Paris.

Mais, déjà, Polly avait tapoté sur les touches et une large baie remplaçant, du plancher au plafond, les cloisons voilées de la pièce, s’était ouverte sur Manhattan.

Escalet, ébahi, ne trouva rien à dire. Cette vision en trois dimensions de gratte-ciel aux mille lumières, de tranchées rectilignes où clignotaient, telles des lucioles, les automobiles, le mit au bord du vertige.

Il remarqua le plafond devenu ciel étoilé.

– Je puis y ajouter le passage d’un jet, dit Polly.

Et les clignotants d’un avion traversèrent la pièce, tandis qu’on percevait le souffle lointain des réacteurs.

– Cela tient du sortilège ! s'exclama Benoît, subjugué.

– Nous sommes dans un appartement au soixantième étage de l'Empire State Building. Le bruit sourd que vous entendez est celui de la circulation urbaine avec, de temps à autre, la sirène d'une voiture de police.

Voyant Benoît froncer à la fois le nez et les sourcils, elle ajouta :

» C'est l'âcre odeur de la cité, dispensée par des diffuseurs de parfum dissimulés dans les plinthes.

– L'oxyde de carbone virtuel est-il aussi nocif que le vrai ? demanda-t-il, entourant de son bras les épaules de l'amie.

– Si cela vous gêne, je coupe les odeurs, et si l'ambiance urbaine ne vous inspire pas, nous pouvons nous installer dans un village de montagne, près de Chamonix, par exemple.

Elle pianota une nouvelle combinaison de touches et ils se trouvèrent transportés sur la terrasse d'un chalet savoyard. Le Mont-Blanc surgit dans un environnement neigeux, tandis qu'un souffle d'air frais envahissait la pièce.

– J'ai froid, dit Benoît. Ne peut-on filer au soleil ?

– Ma préférence va aux Bahamas : un bungalow sur une plage de sable rose, vous allez voir.

Comme dans les contes de Perrault, le décor bahamien apparut, et la chambre fut inondée d'une clarté dorée. Les vagues frangées d'écume, roulant sur une mer turquoise, vinrent mourir au pied du lit dans un chuchotis langoureux. Benoît sentit leur haleine iodée et tira sa pochette pour s'essuyer le visage, ce qui fit rire Polly. Les pennes des palmiers se mirent à onduler sous l'alizé porteur d'un cocktail de parfums grisants. Un voilier doubla une pointe de l'île et une famille de dauphins, jouant à saute-mouton, vint saluer les intrus.

– Malgré le décalage horaire, il devrait plutôt faire nuit, observa Benoît.

– Certes, convint Polly en jouant sur son clavier.

Sans transition crépusculaire s'établit la tiède nuit tropicale. Comme une mongolfière jaune, la lune émergea de cumulus attardés, les vagues susurrèrent en mineur et la voix moelleuse de Harry Belafonte confirma *This is my Island in the Sun*.

– Faites un vœu : j'envoie les étoiles filantes, dit gaiement Polly.

– C'est fait, répliqua Benoît.

– Que désirez-vous ?

– Vous, dit-il en la renversant sur le lit.

Aussitôt Polly effaça le décor et invita Benoît à se mettre à l'aise en lui désignant la salle de bains ; puis elle quitta la pièce afin d'aller se préparer pour la nuit, ce qui, pour une femme, prend toujours un certain temps.

Devant le lavabo, Benoît, décidé à profiter d'une bonne fortune aussi franchement offerte, eut encore à s'entendre avec la domotique. Ici les robinets étaient prévenants : il suffisait de passer une

main sous le bec pour qu'ils se mettent à couler, débit et chaleur obéissant à une commande vocale. « Froid, chaud, tiède, jet fort, jet doux, jet moyen, prononcez les mots convenables », ordonna une voix incolore. Un panneau-miroir s'ouvrit, découvrant une brosse à dents sertie dans un étui stérile, et des doses de dentifrice. Décidé à ne plus s'étonner de rien dans cette maison dite « communicante », Benoît fit son choix et ne fut pas offusqué, la domotique ayant semble-t-il grand souci de l'hygiène, d'entendre le bidet l'inviter d'autorité à compléter sa toilette. Les ablutions achevées, un portemanteau pivotant lui tendit un peignoir à ramages dans lequel il se drapa, tel César dans la toge impériale.

Avant de se glisser entre des draps bleu ciel au chiffre de Polly Grant, il évalua le terrain de jeux. C'était, à n'en pas douter, un lit de compétition, bien dans le style de la femme athlétique à laquelle il allait se mesurer. Cela le réjouit et quand Polly, avant de le rejoindre, laissa choir son déshabillé sur le parquet, comme font les actrices dans les films interdits aux moins de trois ans, il apprécia cette apparition sculpturale. Merlot avait eu raison de dire que sa cliente était une réplique de l'imposante vénus de Cyrène avec, en plus, une tête et des bras. La jeune Libyenne, modèle opulent d'un élève de Praxitèle à la fin du III^e siècle avant Jésus-Christ, était de marbre. Polly se révéla chair embrasée.

Au matin, elle réveilla l'amant d'un baiser sur les yeux.

– Je vais activer la préparation du petit déjeuner. Thé ou café ?

– Thé avec lait, si vous avez.

– J'ai. Mais ne peux-tu me dire « tu », comme cette nuit ?

Benoît se serra contre la chair tiède de Polly et caressa la pointe érectile d'un sein.

– La nuit, c'est la nuit ; le jour, c'est le jour. Le plaisir amoureux ne se conçoit pas sans tutoiement, mais le retour aux banalités de la vie quotidienne rappelle le voussoiement.

– Toujours cette volonté de distance, hein ? fit-elle, boudeuse.

– C'est une marque de respect pour celle dont on a partagé les transports et à qui tout gentleman doit laisser, hors de la chambre, la possibilité de se ressaisir si elle décide d'oublier un moment d'abandon, dit Escalet.

– Mais je ne tiens pas à me reprendre, encore moins à oublier. Vous m'avez rendu heureuse. Votre délicatesse a décuplé la délectation physique. J'ai redécouvert dans vos bras le bonheur d'être femme, désirable et désirée.

Il lui saisit la main et la força à s'asseoir sur le lit.

– Oublions le petit déjeuner, je me sens en état de récurrence. Pas toi ? murmura-t-il.

Elle ne manifesta nulle réticence et ce fut avec entrain qu'elle s'offrit à l'étreinte tandis que la fée domotique, sensible à la chiche lumière de novembre, levait les volets roulants sur un jour gris.

Les sens assouvis, ils émergèrent d'un nouveau somme à la mi-journée.

– À cette heure-là, le petit déjeuner devient brunch. Que dirais-tu d'œufs brouillés, de jambon, de toasts mollets avec confitures et sorbet au kiwi ? Le tout accompagné de thé, après un verre de champagne comme chez Brennan's, à La Nouvelle-Orléans, proposa-t-elle.

Saisissant son clavier, elle fit apparaître une allée de chênes centenaires conduisant à un embarcadère de bois, sur la rive d'un fleuve paresseux.

– Nous sommes sur la galerie d'une très ancienne plantation de coton ; les magnolias sont en fleur et tu vas voir, remontant le Mississippi, un bateau à roue, qui vogue vers Saint Louis.

Une fois de plus, Benoît Escalet dit son émerveillement et quand, au claquement des pales du paquebot fluvial, succéda, chanté par Paul Robeson, l'air le plus fameux de l'opérette *Show Boat*, il sentit le lit amorcer un balancement de rocking-chair.

– On s'attend à voir Uncle Ben poursuivi par les encapuchonnés du Ku Klux Klan, dit-il, entrant dans le jeu.

– Je te laisse dans le Sud profond pendant que j'ordonne le repas. Quand tu en auras assez, clique sur *Escape*. Tout s'éteindra.

La plasticité de l'image virtuelle devint telle qu'il crut entendre, près de son oreille, siffler les moustiques. Il se saisit de la commande abandonnée sur le lit et, d'un clic, renvoya le Vieux Sud à son destin.

Pour tromper l'attente, Escalet, toujours adossé aux oreillers, considéra les touches du jouet magique. Pourquoi ne pas en presser au hasard, pour découvrir où le transporterait la puissance informatique ? Il savait comment Polly avait chaque fois effleuré trois touches pour les propulser tous deux de New York à Chamonix, des Bahamas à La Nouvelle-Orléans. Certes, elle devait connaître les combinaisons de lettres correspondant aux décors souhaités, mais ne serait-il pas plus amusant de pianoter au petit bonheur ?

Les yeux fermés pour ne pas être influencé par les lettres de l'alphabet et afin de laisser à la sorcière domotique toute liberté de choix, il enfonça trois touches et attendit.

Le suspens fut bref. Toujours aussi béat, il vit s'inscrire en face de lui, dans la pénombre, entre les murs lépreux d'une chambre inconnue, une fenêtre aux volets clos. Avec un grincement sinistre, les volets s'écartèrent lentement et la fenêtre s'ouvrit sur la nuit, pour livrer passage à un énorme corbeau dont l'affreux croassement le fit sursauter. L'oiseau noir, voltigeant jusqu'à le frôler, alla se percher sur un buste de femme, posé sur le chambranle d'une porte. Instinctivement, Benoît remonta les draps sous son menton et, quoique se sachant dans un univers virtuel en trois dimensions, il frissonna, comme apeuré. Le corbeau, toujours croassant, le fixait encore avec insolence quand il reconnut dans son cri le fatal « *Nevermore* », le « Jamais plus » d'un fameux poème appris en cours d'anglais au collège.

« *Nevermore* ! Jamais plus ! Bien sûr, je suis tombé chez Edgar Poe, à Baltimore ! » se dit aussitôt Benoît.

Et, comme pour conjurer le sort, s'adressant au volatile d'ébène posté en solitaire, il récita les quelques vers dont il se souvenait, dans la traduction de Paul Roche :

– *Retourne à ta tempête, au rivage plutonien de la nuit !
Ne laisse aucune plume, aucun noir témoin
du mensonge que ton âme a vomi !
Ne trouble plus ma solitude ! Quitte le buste
au-dessus de ma porte !*

Le Corbeau répéta :

– *Nevermore !*

– Ouf ! ajouta Benoît en pressant la touche qui effaçait les visions.

Ne voulant pas rester sur cette sinistre évocation, il enfonça à tâtons trois autres touches.

Aussitôt l'alléluia du *Messie* de Haendel, joué par les orgues, résonna dans la pièce, tandis qu'il se trouvait installé dans une église aux murs couverts d'immenses fresques. Il reconnut le somptueux décor de la chapelle Sixtine et les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, œuvres des peintres florentins et ombriens, de Botticelli au Pérugin. Au plafond de la chambre se développa, avec une lenteur pathétique, coloré et d'une étonnante netteté, le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

Face au tumulte de la Création, de la révélation du péché originel, de l'apparition des prophètes barbus, de la béatitude des saints et des élus, Escalet eut le sentiment que la panique s'emparait des pécheurs terrorisés. Des anges, en plein vol au milieu des nuages, s'apprêtèrent à le saisir pour le présenter au tribunal suprême, présidé par un Christ en colère. Comme pour accréditer cette fatale comparution succédèrent soudain à l'orgue les trompettes vengeresses de l'Apocalypse et le *Dies Irae*.

Malgré ce qu'il savait maintenant du sortilège informatique, Benoît Escalet fut saisi par la crainte irrépressible de quitter la vie terrestre pour le monde des grands mystères. Ce fut plus qu'il n'en pouvait supporter et, pour se débarrasser de cette intrusion dans un art cauchemardesque, il voulut presser la touche d'effacement. Tremblant d'émotion, son index maladroit enfonça deux touches à la fois. L'effet de cette malencontreuse manœuvre fut immédiat : il sentit le lit se relever lentement et comprit que sa couche avait entrepris, avec une perverse obstination électromécanique, de regagner son logement dans la cloison. Il se vit prisonnier, condamné à une mort horrible par étouffement. Effrayé, il se jeta en travers du lit, tenta de s'extraire du piège, mais ne parvint pas à l'évacuer. Il n'eut que le temps de sortir une jambe qui, après un choc douloureux sur le tibia, bloqua, entre sommier et cloison, le mouvement du lit, qui continua à s'enfoncer dans sa cavité.

Une angoisse morbide exacerba sa lucidité. Il se vit tel l'alpiniste pris sous une avalanche : sans neige, il se trouvait englouti sous draps et couverture comprimés.

« Seule l'arrivée de Polly pourra me tirer de cette situation humiliante et m'épargner la mort par asphyxie », pensa-t-il. Résolu à survivre, il réussit à ramener une main jusqu'à son nez pour dégager ses narines et respirer le peu d'air que laissait passer l'entrebâillement maintenu par son mollet.

Le débit du temps parut se ralentir jusqu'à inspirer au reclus une résignation fataliste, quand un cri de Polly lui apprit enfin qu'elle venait de prendre conscience de la disparition de son amant

d'occasion. À la vue d'une jambe poilue émergeant du lit aux trois-quarts redressé, la domoticienne eut une exclamation drôlette, que Benoît trouva déplacée, puis elle se mit à jurer comme un charretier auvergnat.

– Fouchtri de fouchtra ! Où êtes-vous passé, Benoît ?

Un borborygme étouffé, tel un appel d'outre-tombe, lui répondit.

– Suis... dans... lit. J'étouffe ! Ouvrez !

– Ça alors ! Ne perdons pas notre sang-froid, dit-elle en lui caressant la plante du pied, ce dont il avait horreur.

Un grognement ursinien sanctionna ce geste.

– Je vais vous sortir de là, assura-t-elle, plus amusée que confuse.

L'ours captif n'était pas d'humeur à patienter.

– Dépêchez-vous... que diable !

– Où est le clavier ? demanda-t-elle.

– Avec moi... pardi !

– Bon. Pressez simultanément les deux dernières touches de droite de la première rangée.

– Peux... pas... bouger ... Vois rien.

– La seule solution est donc de déconnecter la centrale domotique. Dieu sait les dégâts que cela causera à l'installation.

– M'en fous ! grommela Benoît, excédé.

– Bon, j'y vais. Mais attention, le lit peut retomber brutalement, prévint Polly.

La prévision se révéla exacte. Rendu à son destin de meuble honnête n'ayant pas pour habitude de jouer les ponts-levis, le lit relâcha brusquement son étreinte et retrouva, dans un heurt violent, la position horizontale. Le contact avec le parquet fut si rude que Benoît, éjecté de son sarcophage, se retrouva, nu comme un ver, assis aux pieds de Polly.

Prise d'un irrépressible fou rire, elle dut s'appuyer au mur pour reprendre souffle, tandis que le rescapé, courroucé, massait son tibia endolori.

– Ah ! Ça vous fait rire ! s'insurgea-t-il.

– Le pilote a oublié de sortir le train d'atterrissage, lança la jeune femme avant de céder à une nouvelle crise d'hilarité, les yeux pleins de larmes.

Ayant retrouvé, avec la position de l'*homo erectus*, un peu de sa dignité, Benoît, que le rire de Polly offensait, enfila son peignoir et laissa éclater sa rancœur contre la domotique.

– C'est une puissance infernale, aveugle et même criminelle. Après *le Corbeau* de Poe et *le Jugement dernier* de la Sixtine, j'aurais dû me méfier de cette foutue intelligence artificielle ! Sûr qu'elle a été programmée, comme vous dites dans votre jargon, par un informaticien sadique ! À cause

d'elle j'ai déjà perdu un chapeau, et j'ai failli y laisser une jambe. La prochaine fois, ce sera peut-être la vie ! grogna-t-il.

– Allez, Benoît, ne soyez pas amer. Le système de sécurité a joué. Le mouvement du lit s'est interrompu, dès que votre jambe a bloqué le relèvement du sommier.

– C'est encore heureux, sinon elle était tranchée comme une patte de poulet !

– Si vous n'aviez pas fait joujou avec le clavier, cela ne serait pas arrivé. Oublions cela : le brunch nous attend et j'ai une pommade miracle pour votre tibia, dit Polly en l'embrassant tendrement.

Conscient du ridicule de l'épisode, Escalet se résolut à sourire.

– « Ris donc, Paillasse, ris donc de ton malheur... », chantonna-t-il.

– Bravo ! L'ours a recouvert sa belle humeur.

– Et il a une faim de loup.

– Comme j'ai débranché la centrale, plus rien ne fonctionne dans la maison : Jeeves s'est esbigné, toutes les commandes vocales sont muettes, et celles par clavier restent sans effet.

– Tant mieux !

– Pas de quoi nous réjouir. Nous devons piquer nos œufs à la fourchette pour les brouiller et les cuire nous-mêmes. Le brouilleur-cuiseur d'œufs informatisé refuse tout service. Nous devons faire nous-mêmes notre thé, griller nos toasts, étaler les confitures à la cuiller, le tartineur-doseur est lui aussi en panne. Et je laverai assiettes et couverts à la main, comme au XIX^e siècle. Le lave-vaisselle s'est mis en sécurité et ne s'ouvre plus.

– Tout à la main : ce sera comme chez moi !

Polly, se souvenant de sa jeunesse auvergnate, fit la moue.

– J'ai longtemps accompli moi-même ces tâches fastidieuses, soupira-t-elle.

– Ces gestes augustes de la ménagère..., rectifia Benoît, prenant sa revanche.

– Cependant, si vous patientez, je peux, avec le manuel, tout remettre en marche. Ce sera long et compliqué, mais je devrais pouvoir rétablir les circuits, dit Polly.

– N'en faites rien. Vous ferez ça quand j'aurai quitté les lieux. En attendant, je vais vous montrer comment un homme d'intelligence moyenne peut se passer de la domotique... et d'une femme. Où est la cuisine ?

Avec les gestes sûrs du vieux célibataire qui manie chaque jour des ustensiles ménagers dénués de toute trahison, Benoît Escalet prépara et servit le repas.

Elle trouva les œufs brouillés meilleurs que ceux produits par la machine, et Benoît, avec les attentions d'un amant apaisé, beurra les toasts avant d'y étaler la dose exacte de marmelade d'orange.

– Mon Dieu, comme il est bon d'être ainsi servi par un homme gracieux ! Il se pourrait que le bonheur soit fait de moments aussi candides qu'un petit déjeuner à deux, après une nuit d'amour sans conséquences.

– Sans conséquences ! se hâta de confirmer Benoît.

Aux sucreries, il annonça qu'il allait être obligé de rentrer chez lui au plus vite.

– Nous sommes samedi et il est déjà cinq heures de l'après-midi. Je dois m'occuper de la lessive de la semaine, que je n'ai pas pu faire hier soir, comme d'habitude, puis du repassage et de la poussière, et aussi passer l'aspirateur. Mon emploi du temps ordinaire va être bouleversé, car, ce matin, bien sûr, je ne suis pas allé au marché où je choisis fruits et légumes, révéla-t-il devant une Polly Grant faussement apitoyée.

– En somme, depuis hier soir, vous avez perdu votre temps ! insinua-t-elle.

– J'ai passé avec vous des heures délicieuses, du genre de celles qui comptent dans la vie d'un homme, reconnut Benoît.

– Ces heures, nous les avons vécues ensemble. Pour moi, elles resteront inoubliables. Dommage qu'une telle relation ne puisse être qu'éphémère.

Elle observa un court silence, prit entre ses mains puissantes la dextre de Benoît et le fixa d'un regard mélancolique.

» Demain soir, je pars pour Dubaï, via Los Angeles, où plusieurs chantiers m'attendent.

– Dubaï via Los Angeles ! Ce n'est pas le chemin le plus direct.

– Autant vous le dire maintenant : à Los Angeles, je vais me marier.

– Vous marier ! C'est inattendu. En somme, vous avez enterré cette nuit votre vie de fille, lança Benoît en retirant sa main de celles de Polly.

– Ma vie de fille, il y a longtemps qu'elle est au cimetière des souvenirs. Ne soyez pas désagréable !

– Mais enfin, un mariage est un mariage ! grommela Benoît.

– Ce n'est pas un vrai mariage. Pas un mariage d'amour, en tout cas. Même pas une noce pour faire semblant. C'est un contrat, une association d'intérêts avec un architecte américain, célèbre sur la côte ouest des États-Unis. Il va construire à Dubaï deux hôtels de luxe et des résidences princières dont j'assumerai la décoration. Deux ans de travail au moins, et de gros profits assurés. Or, il est préférable, si l'on veut être admis dans la bonne société des pays du Moyen-Orient, qu'une femme et un homme travaillant étroitement ensemble – surtout s'ils sont étrangers – forment un couple légal. Nous avons donc décidé de nous marier à Los Angeles avant de nous installer à Dubaï. J'ajoute que mon fiancé est un esthète gay, quadragénaire, élégant et raffiné.

– Curieuse union. Il ne s'intéresse donc pas aux femmes ?

– Ses désirs vont aux éphèbes qui, d'ailleurs, lui coûtent cher. Dans ce domaine, le mariage sera aussi, pour lui, un alibi et, pour moi, la certitude de travailler en exclusivité avec l'un des architectes les plus doués de cette génération.

– Eh bien, je vous souhaite pleine réussite dans vos travaux... et bonheur dans votre union de papier, lâcha Benoît.

– Je vous écrirai. Et, quand je passerai par Paris, peut-être pourrions-nous nous revoir ?

– Pourquoi pas, répondit Escalet, évasif.

Ils se séparèrent sur un baiser.

– Heureusement que la porte bavarde s’ouvre encore, dit-il en prenant congé.

Sur le boulevard, il héla un taxi et fut confus de ne pas être rasé quand la gardienne de son immeuble, une femme triste au regard de chien battu, dont on disait qu’elle avait connu tous les malheurs, le rejoignit devant l’ascenseur.

– Une dame est venue pour vous voir. Comme vous n’étiez pas chez vous, elle a laissé ce billet. Faut que vous l’appeliez à ce numéro. Elle a dit : « C’est important et urgent. » Ce sont ses mots, monsieur Escalet.

Dans l’ascenseur, Benoît reconnut le numéro privé des Merlot. Le fait qu’Héloïse qui, toujours, lui reprochait d’être injoignable par téléphone, se fût déplacée, lui fit craindre qu’un accident ne fût arrivé à Julien. À peine passée sa porte, il appela la femme de son ami.

– Alors, on découche ? J’étais impatiente de t’entendre.

– Que se passe-t-il ? Comment va Julien ?

– À l’heure qu’il est, je pense qu’il va très bien. Il est censé chasser en Sologne. C’est moi qui vais mal. Il faut absolument que je te voie, aujourd’hui même. Ce soir, ma mère conduit les enfants à la Géode ; elle ne les ramènera pas avant onze heures. Peux-tu m’inviter à dîner dans un endroit tranquille ?

Rassuré sur le sort de son ami, Escalet tenta de différer l’entretien.

– C’est-à-dire... j’ai pas mal de choses à faire chez moi. Cette conversation ne peut-elle pas attendre ?

– Non. Écoute, pour une fois que je fais appel à toi, ne te défile pas. J’ai besoin d’un conseil. Je veux te voir dès ce soir.

– Bien. Huit heures à la brasserie du Lutétia : ça te va ?

– C’est bon. À tout à l’heure, fit sèchement Héloïse.

Après s’être rasé, Benoît prit un bain, mit en marche le lave-linge, épousseta les meubles et fit vrombir l’aspirateur.

L’activité ménagère n’empêche pas de penser et toutes ses réflexions se trouvèrent focalisées par l’appel d’Héloïse. Que pouvait bien avoir à lui demander cette femme qu’il avait connue, comme Merlot, à la faculté. Quand elle avait abandonné le droit pour les langues orientales, elle était déjà amoureuse de Julien. Elle se trouvait enceinte de jumeaux quand Merlot l’avait épousée. Depuis, Timothée et Thomas, dits Tim et Tom, avaient un petit frère nommé Paulin. Héloïse formait, avec l’avocat, ce que Benoît Escalet considérait comme un couple heureux, bien qu’il sût l’idée assez floue que Julien se faisait de la fidélité conjugale.

Résolu à ne pas donner de conseil, ni même d'avis, ce qui est toujours source d'ennuis, Benoît se présenta avec un peu d'avance à la brasserie, choisit une table à l'écart et commanda un bourbon. Après les étreintes nocturnes puis diurnes avec Polly Grant, il n'aspirait qu'à dormir seul dans un lit stable.

Héloïse arriva, pimpante. Mais il lui vit les traits tirés d'une insomniaque et le regard incandescent.

– Un porto ! commanda-t-elle au garçon, noir et blanc comme un pingouin.

– Fais ton menu, ensuite tu me déclineras les raisons de cette convocation, dit Benoît, fraternel.

– Crudités, sole meunière, ordonna-t-elle.

– Alors, petite, qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je suis sûre que Julien me trompe, Benoît.

– Voyons, comment peux-tu affirmer ça ?

– Il m'a dit qu'il était invité à une chasse en Sologne par un de ses clients, riche à millions. Il est parti vendredi après-midi. Or, je suis allée à l'étude ce matin. J'ai depuis longtemps exigé qu'il y garde ses fusils, ainsi que sa gibecière qui pue, enfermés dans un placard. Je ne veux pas d'armes à la maison à cause des enfants. Or, fusils, gibecière et bottes sont là. Tu vois un chasseur chasser en complet veston et sans fusil ? De quelle chasse s'agit-il, d'après toi ?

Escalet fit signe à Héloïse de baisser le ton.

– Souvent, les gens riches qui invitent à chasser sur leurs terres proposent fusil et équipement à leurs invités.

– Ah oui ? Je n'y crois pas. Je crois savoir, en revanche, qui est la Diane de ce week-end supposé cynégétique.

Le silence lourd d'incrédulité de Benoît l'obligea à poursuivre.

» Je suis sûre qu'il est avec ce mastodonte de Polly Grant et...

– ça, sûrement pas ! l'interrompit vivement Benoît.

– Comment : « Sûrement pas » ? Qu'en sais-tu ? Toi, tu ne remarques rien. Mais moi, j'ai bien vu, le soir du dîner à la maison avec toi et les Anglais, comment il visait le décolleté vertigineux de cette créature. Et comment, quand nous sommes passés au salon, il a caressé d'un regard libidineux sa croupe de jument. Si je suis allée à l'étude, c'était d'abord pour trouver l'adresse de cette dame. Pas de chance : elle se fait domicilier à New York. Je suis sûr qu'il est avec elle, en week-end quelque part.

– Sûrement pas, te dis-je. J'en mettrais ma main au feu.

– D'où te vient cette certitude ? D'une complicité, peut-être ?

– Eh bien, euh, oui, voilà : Polly Grant n'est pas du tout son type de femme.

– Ah bah ! Quel est son type ?

– Le tien, ma petite Héloïse. La femme taille 38, fine, racée, aux formes pleines mais pudiquement

contenues. Tu n'as donc rien à craindre de Polly Grant qui doit faire au moins du 100 de soutien-gorge !

– Je ne t'aurais pas cru si calé en matière de lingerie féminine ! s'exclama Mme Merlot.

– Dans les déclarations de sinistres adressés à une compagnie d'assurances, on trouve de tout. Y compris des dessous féminins, dit Benoît en servant le vin.

Au dessert, un moment rassérénée, l'épouse revint à la charge.

– Si j'ai la preuve que Julien me trompe, comme je le pense, je demande illico le divorce. En attendant, que me conseilles-tu de lui dire quand il rentrera ?

– Je n'ai aucun conseil à te donner.

– Pas étonnant ! Dans ces cas-là, les hommes sont solidaires. Tous machos !

– Allons, allons ! Julien travaille comme un bœuf. Il n'a certainement pas le temps de courir le jupon. Avec cette invitation en Sologne, tu vois bien que sa clientèle se développe du côté des grandes affaires civiles. Son cabinet est en passe de devenir l'un des plus cotés du Palais. Il se prépare à embaucher un collaborateur supplémentaire. Vois-tu, Héloïse, tu ne l'apprécies pas à sa juste valeur. Tu as un bon mari, et vos enfants ont un bon père. Alors, oublie des soupçons injustifiés. Je suis certain que, demain soir, il te rapportera un faisan et des sarcelles, développa Benoît, dont la seule certitude était que Julien n'avait pas passé la nuit précédente dans le lit à bascule de la domoticienne.

– Très bien. Toi, au moins, tu as une véritable amitié pour Julien.

– Je l'ai pour vous deux. Vous êtes ma seule famille.

Par-dessus la table, Héloïse tendit à Benoît une main qu'il pressa affectueusement.

– C'est peut-être toi que j'aurais dû épouser, dit-elle, enfin détendue.

– Je t'aime bien, mais tu n'es pas mon type.

– Et quel est ton type ? Je pourrais peut-être te trouver une femme qui te plaise parmi mes amies ou relations ?

– Grand merci. Le célibat convient à l'ours que je suis. Et je pense, comme Guitry, que les femmes sont faites pour être mariées, et les hommes pour être célibataires ! Tous les soucis viennent du mariage, source de jalousies le plus souvent infondées, comme dans ton cas.

– Je me suis toujours demandé ce qui, à part ton enfance et ton adolescence malheureuses, que je connais par Julien, t'a rendu si dépourvu d'ambition et empli d'une telle indifférence envers le genre humain, les femmes en particulier, risqua Héloïse.

La façon de vivre de cet ami de jeunesse suscitait encore en elle des interrogations. Elle avait même imaginé un temps qu'il était homosexuel, avant de le croire impuissant, jusqu'au jour où Julien l'avait rassurée : Benoît avait des maîtresses, par hygiène.

Après un instant de réflexion et une gorgée de bordeaux, Benoît se résolut à répondre :

– Vois-tu, chère Héloïse, je me suis longtemps demandé où courent les hommes et les femmes que je croise dans la rue. Je sais maintenant qu'ils courent, comme nous tous, vers le bout de la vie. Notre

destination est commune, même si, pour l'atteindre, nos chemins divergent. Hommes et femmes nous y arriverons, les uns vêtus par des tailleurs réputés, les unes par Yves Saint Laurent, les autres en bleu de travail, en complet veston, en uniforme, en habits sacerdotaux ou attifés en clochard. La mort n'est pas aussi regardante que l'huissier de l'Élysée. Elle dira : « Vous, monsieur, qui n'avez pas de cravate, entrez tout de même. Vous qui êtes en habit, laissez vos décorations au vestiaire : on les épinglera sur un coussin posé sur votre cercueil, quand les orgues joueront le *Requiem* de Mozart. » Se tournant vers la file d'attente, elle dira : « Vous qui sortez de l'usine, ne prenez pas la peine de vous laver les mains : ici n'est exigée que la propreté de l'âme. Vous, madame, inutile de remonter d'un cran votre Wonderbra ou de refaire votre maquillage : les corps, beaux ou laids, harmonieux ou difformes, une fois ma porte franchie, s'en vont en fumée au crématoire, ou en poussière sous la terre. Jetez tous au panier vos cartes de visite : les ombres n'ont d'identité que celle gravée sur une pierre tombale. Il n'y a pas de préséances : on est reçu dans l'ordre des arrivées. »

– Elle est gaie, ta philosophie ! s'exclama Héloïse.

– Ce n'est ni gai ni triste : c'est la destinée humaine que la plupart d'entre nous, par lâcheté, frousse, naïveté ou ignorance, oublie de prendre en considération. « Notre sœur la mort », comme l'appelle gentiment Péguy, nous accueillera tous en bout de course. Alors, dis-moi, pourquoi vouloir obtenir, pendant le trajet impart, de vains honneurs, pourquoi vouloir posséder plus que le nécessaire ? Pourquoi vouloir nouer des attaches que la mort tranchera ? Tous les humains contribuent un jour ou l'autre à augmenter l'épaisseur du magma terrestre sur lequel nous piétinons. Il y en a une telle couche, depuis la mort du premier homme, qu'on se demande pourquoi la planète ne grossit pas. Tu sais maintenant pourquoi je suis sans ambition, sans attaches autres que l'amitié que je vous porte. Et aussi comment j'évite de me compliquer l'existence en possédant des objets qui finissent par vous posséder, des biens superflus, des affections factices. Je compte arriver au terme sans bagages ni souvenirs encombrants, et ne laisser qu'une pincée de poussière anonyme, conclut Benoît.

Un moment plus tard, quand, ayant offert son bras à Héloïse, il raccompagna l'épouse apaisée jusqu'à un taxi, elle osa une dernière question :

– Et... tu es heureux comme cela ?

– Ni heureux ni malheureux ; je suis, tout simplement.

Il regarda s'éloigner la voiture avant de traverser le boulevard pour rentrer chez lui.

« Pourquoi, diable, hommes et femmes n'acceptent-ils pas de vivre simplement, comme la fleur des champs ? » se demanda-t-il.

Benoît Escalet était d'humeur sereine quand il rejoignit Julien Merlot dans le bar où ils avaient coutume de se rencontrer, le lundi soir.

Depuis sa conversation avec Héloïse et pendant toute la journée du dimanche, passée à écouter de la musique en vaquant à des occupations ménagères, il s'était demandé s'il serait opportun de rapporter à Julien les soupçons de sa femme.

Le lundi matin, il avait cru le dilemme dominical résolu quand Héloïse l'avait appelé au bureau pour lui dire qu'il avait eu raison de la sermonner : son mari était rentré le dimanche, en fin d'après-midi, avec deux faisans, un lièvre et trois perdrix.

« Quand je lui ai demandé avec quel fusil il avait tiré ce gibier, il m'a répondu sans une hésitation : "avec un Hammerless prêté par mon hôte, comme prévu". Grâce à toi, Benoît, j'ai évité le ridicule et j'ai bien compris que Julien avait chassé pendant des heures, en le voyant se mettre au lit sans attendre le film du dimanche soir », avait-elle conclu.

« Nul besoin de faire état de ma conversation avec Héloïse, puisque les produits de la chasse attestent de la fidélité conjugale de son mari », se dit Benoît en allant au rendez-vous hebdomadaire. C'était compter sans l'habitude qu'avait l'avocat de ne rien cacher de sa vie à son ami.

Les whiskies servis, Julien se pencha vers Benoît.

– Je crains qu'Héloïse ne me croie infidèle.

– Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Hier, avant de rentrer à la maison, je suis passé au cabinet pour voir si la télécopie n'avait pas craché de papier intéressant. J'ai trouvé sur mon bureau une note de ma secrétaire. Elle m'informait que samedi matin, ma femme était venue à l'étude demander l'adresse de Polly Grant, et qu'elle avait ouvert le placard où je range mes fusils. Héloïse ne croyait donc pas que je chassais en Sologne.

– Et tu ne chassais pas ?

– J'étais à Deauville avec une fille comme ça ! avoua Julien en levant le pouce.

– Quand on va à la chasse, on rapporte en général du gibier, fit observer Benoît avec malice.

– J'avais tout prévu. Le gibier était dans le coffre de ma voiture depuis vendredi. Avant de partir, je suis passé chez un volailler pour acheter...

– ... deux faisans, un lièvre et trois perdrix, compléta Escalet en s'esclaffant.

– Comment sais-tu ça ? fit Julien, stupéfait.

– C'est Héloïse qui me l'a appris ce matin au téléphone. Et, crois-moi, ton tableau de chasse l'a rassurée. Pour elle, tu chassais bel et bien en Sologne. Mais il faut donc que je te dise quelque chose que j'aurais préféré taire...

– Quoi donc ? Tu m'intrigues.

– Héloïse a demandé à me voir d'urgence, samedi soir. Je l'ai emmenée dîner au Lutétia. Elle m'a

fait part de ses soupçons. Elle m'a raconté sa visite à ton cabinet, la présence, fort suspecte, de tes fusils. Comme elle te croyait dans le lit de Polly Grant, elle a tenté d'obtenir son adresse.

– Ma secrétaire est futée : elle a flairé le coup et donné l'adresse de Polly à New York.

– Je sais. J'ai d'ailleurs pu loyalement répondre à ta femme, sans donner de détails, qu'il était impossible que tu sois dans le lit de Polly... car nous nous y serions rencontrés, puisque moi, j'y étais !

– Non ! Raconte. Est-ce une affaire ?

– Sa souplesse de reins n'a d'égale que celle de ses principes. J'ai trouvé en cette gaillarde, à la fois riieuse et grave, un relent d'instinct primitif qui m'a plu. Au contraire de ces mijaurées qui provoquent en ayant l'air de se défendre, elle a éveillé mes sens avec un aplomb impudique en m'offrant une cravate assortie d'un préservatif de dépannage.

– Pas possible ! Quel culot ! Ce n'est pas d'une honnête femme, observa Julien.

– C'est d'une femme honnête.

– Toi, si plan-plan, tu t'es enflammé ?

– Il y a en tout homme un cochon qui sommeille ; le mien avait des insomnies.

– Raconte.

– Polly est d'un tempérament tonique et j'ai passé de bons moments, après avoir voyagé virtuellement de New York aux Bahamas, vues en trois dimensions, bruitages, odeurs et tout. On y était.

– J'ai lu quelque chose sur la féerie de la domotique. Mais toi, tu l'as donc expérimentée.

– Et comment ! Une machine a mâché mon chapeau comme du chewing-gum et un lit escamotable a tenté de me sectionner la jambe ! avoua Benoît.

Merlot, hilare, étant avide de détails, Escalet conta par le menu ses mésaventures.

– Bon, mais j'imagine que vous n'avez pas passé tout votre temps à pianoter sur un clavier.

– Je n'ai pas pour habitude de commenter des ébats du domaine privé, mais j'ai discerné dans la fougue sensuelle, parfois hagarde, de Polly, une forme de désespérance secrète. Elle s'est jetée dans l'étreinte comme qui se jette du dernier étage de la tour Eiffel.

– Oh ! Oh ! Je vois venir Alceste donnant un tour philosophique à la bagatelle.

– Je me suis tu, mais j'ai deviné que cette femme avait sans doute conscience, en cet instant d'animalité, d'avoir renoncé à la saine et banale réalité de la vie, pour une carrière brillante et lucrative reposant sur l'artifice. Comme Faust, elle a vendu son âme au démon informatique, avatar moderne de Méphisto. Les avancées folles et téméraires des sciences, de la robotique à la manipulation génétique et au clonage, dépouillent les êtres de leur humanité en attendant de les précipiter au néant. Je crois qu'elle a aussi perçu cela. Mais en parler nous eût conduits trop loin.

– Tu es tout de même content d'avoir suivi mon conseil quand je t'ai suggéré de te laisser aller à l'aventure ?

– L’aventure fut à la fois savoureuse et instructive ; et le bleu que j’ai au tibia est un cachet d’authenticité. Toujours pleine de franchise, Polly m’a dit qu’elle allait se marier à Los Angeles avec un célèbre architecte gay, ajouta Escalet.

– Je sais. J’ai relu le contrat de mariage pour vérifier sa conformité entre droit français et droit anglo-saxon. Crois-moi, Polly Grant conduit magnifiquement sa carrière de designer et d’ingénieur en domotique. Une sacrée bonne femme, non ?

– Il y a de l’homme chez cette femme, concéda Benoît.

Escalet prit le temps de commander une seconde tournée de whisky avant de solliciter les confidences de son ami.

– Ainsi, tu étais à Deauville : avec une starlette, comme d’habitude, j’imagine ?

– Pas du tout. J’étais avec une femme de qualité. Et, cette fois, je te l’avoue, mon vieux, je suis pincé.

– Mauvais, ça.

– Bon, aussi, pour mon évolution intellectuelle.

– C’est-à-dire ?

– Tu conviendras aisément qu’Héloïse est une épouse parfaite – du moins je le crois – et une mère admirable. Bien que férue de langues orientales, elle a refusé toutes les offres de bons jobs pour se consacrer à son foyer.

– Ce fut un choix des plus sage.

– Mais tu conviendras aussi qu’elle est nulle en sciences et vire peu à peu à la bourgeoise sans ouverture sur le monde d’aujourd’hui.

– Je la comprends : le monde d’aujourd’hui n’a rien d’attrayant.

– Je ne partage pas ton point de vue. J’ai donc rencontré une femme chercheuse à l’AFRA, l’Agence française de recherche avancée. C’est une grosse tête scientifique et qui, de plus, est d’une beauté rêche, dénuée d’artifices. Elle ne se maquille pas, lave sous la douche ses cheveux courts, vit en jean et achète ses socques à Prisunic.

– Un négatif de Marilyn, en somme, persifla Benoît.

– Ces dehors austères cachent une créature ardente, insatiable au lit, technicienne imaginative, créatrice jamais en défaut. Bref, de quoi ravalier le Kama-sutra au rang de manuel pour le troisième âge.

– Ta mine illustre les bienfaits d’un tel traitement. Tu as l’air de revenir du marathon de New York.

– Ce n’est qu’un aspect de l’affaire. Comme je te l’ai dit, je suis intellectuellement pincé.

– Façon courante, dans le VI^e arrondissement, d’habiller les contorsions sexuelles. Cette dame est mariée ?

– Céliane est divorcée. Son mari l’a plaquée pour aller vivre dans un ashram en Birmanie, la

laissant avec deux enfants qui ont à peu près l'âge de mes jumeaux.

– Pour cet homme, c'était peut-être une question de survie, ironisa Benoît.

– Je t'en prie ! Céliane est une femme réaliste et courageuse. Ses travaux en bullologie expérimentale pourraient la conduire au Nobel.

– La bullologie ?

– L'étude et l'analyse des interactions hydrodynamiques et électrostatiques des bulles.

– C'est fou ce qu'en un week-end tu es devenu savant ! Pour moi, hormis les bulles du pape, celles du champagne et de savon, je ne vois pas l'importance scientifique de ces gouttes d'air emprisonnées dans une pellicule d'eau.

– Détrompe-toi, Benoît, c'est très important. Des bulles, il y en a partout dans la nature. Même dans ton bain, quand tu fais couler l'eau. Il y en a dans les étangs, dans les sauces, dans le Campari-soda, dans l'eau qui bout, sur les lèvres des bébés qui tètent, dans les flaques quand il pleut. Il en naît dans les crêpes au cours de la cuisson ; la terre gorgée d'eau en rejette ; sur les lacs volcaniques, elles sont énormes, et imperceptibles dans la mousse à raser. Bref, la bulle est partout, parfois même dans nos artères, ce qui nous expédie dans un monde sans bulles. Mais, dans les multiples études sur les bulles dites de dénaturation, Céliane occupe une place à part. Sa spécialité, c'est la piscibullologie, la science des bulles émises par les poissons.

– Eh bien, je sais maintenant, où passent mes impôts !

– Nous devons tous souscrire au développement des sciences. Bien que spécialiste de réputation internationale, Céliane est assez mal payée. Dans les congrès et les revues scientifiques, ses conférences et articles sont unanimement appréciés.

– Que cherche-t-elle, ta sirène ?

– Elle dirige une équipe de chercheurs qui, depuis dix ans, travaillent sur les bulles qu'émet la tilapie des lacs de Galilée, une espèce rare de poisson qui conserve ses œufs dans la bouche jusqu'à éclosion.

– Et ça sert à quoi ?

– À rien : c'est de la recherche fondamentale.

– Le savoir pour le savoir... Ça coûte cher et ça ne rapporte rien ! maugréa Escalet.

– Il faut être patient. Laisser les chercheurs chercher.

– Faudrait aussi qu'ils trouvent, comme le souhaitait le général de Gaulle !

– Un jour, peut-être, pourra-t-on traiter certaines maladies par la bullothérapie.

– Et tu comptes entretenir une liaison régulière avec cette Einstein en jean ?

– Céliane n'est pas très partageuse, et je crois qu'elle espère plus que des week-ends à Deauville. Moi, je me sens en harmonie avec elle. La preuve en est que nous sommes parfois restés près d'une heure sans parler, assis face à la mer, nous tenant par la main. Dans le silence seulement troublé par le ressac et le cri des mouettes, j'eus alors l'étrange sensation que nos pensées s'unissaient, confessa

Julien.

Il leva vers le plafond du bar un regard empreint de béatitude céleste, qui impressionna Benoît.

– Tristan et Yseult sur les planches... Comment vas-tu gérer la suite ?

– C'est mon problème. Je vais devoir organiser ma vie autrement. Beaucoup de choses à concilier : mon activité d'avocat qui se développe, mais je vais recruter un collaborateur de plus ; Héloïse et les enfants ; Céliane, dont je sens bien que la présence rafraîchissante va devenir indispensable à mon équilibre psychique, développa Julien d'un air préoccupé.

– Tu t'es embarqué dans une de ces aventures où les hommes ont tendance à se fourvoyer en causant bien des dégâts collatéraux. Ça commence toujours par le simple désir de changer de lit. Ils y trouvent une femme à découvrir à tous les sens du terme. C'est le week-end libertin qui ne tire pas à conséquences. Si, soudain, les sentiments s'en mêlent, si les esprits se plaisent autant que les corps s'entendent, il arrive que les partenaires d'une nuit ressentent le besoin impérieux de transformer l'intermède physique en ce qu'ils vont bientôt nommer « grand amour ». Dès lors, les complications sont proches. Car l'amant, s'il n'est pas mufle – et tu n'es pas un mufle –, endosse la responsabilité morale de celle qui, au départ, ne l'avait peut-être accueilli que pour meubler sa solitude.

– Il y a du vrai dans ce que tu dis. C'est bien ainsi que les choses se sont passées, concéda Merlot.

– Mon vieux Julien : toute femme aspire à devenir le complément de l'homme pour qui elle éprouve de l'amour, voire simplement de l'intérêt. Elle souhaite rassembler en elle les apparences de ce qu'il vénère. Dis-toi que la femme amoureuse est un caméléon. Elle peut changer en fonction de ce qu'un homme attend d'elle. Jusque-là, tes galipettes étaient sans conséquences, mais si Héloïse découvre une infidélité structurée, elle ira au divorce. Elle me l'a dit alors qu'elle te croyait dans le lit de Polly Grant.

– Pourquoi ne peut-on trouver un bonheur équilibré entre une épouse et une maîtresse ? entre la mère des enfants et l'inspiratrice ? dit Merlot.

– Les mormons avaient cru résoudre le problème, mais les puritains de Washington ont interrompu l'expérience.

– Je n'irai pas jusqu'à la polygamie institutionnelle ! s'insurgea Julien.

– Même si l'on admet que le mariage est une telle épreuve qu'il faille parfois être trois pour le supporter, rares sont les épouses qui acceptent un tripartisme serein. Je ne crois pas qu'Héloïse soit prête à participer à un tel jeu de dupe.

– Toi, évidemment, tu ne fais pas de sentiment ! Il te faut des femmes comme Polly. On dîne, on couche, on envoie des fleurs, et *adiós* ! C'est comme avec tes belles vénales de la rue Boissière.

– En tout cas, je ne fais de mal à personne et je reste libre de cœur et d'esprit.

– Tu veux dire l'esprit et le cœur vides !

– C'est mieux que le trop-plein. Car, contrairement à ce que répandent les moralistes marieurs, l'homme est meilleur sans la femme.

Ils se quittèrent sur cette déclaration de principe.

Merlot, pensif, regagna son foyer ; Escalet, qui n'avait pas l'organe de Plácido Domingo, prit, en chantonnant un air du *Barbier de Séville*, la direction de son domicile. Il fit halte chez le petit épicier de la rue du Cherche-Midi pour acheter des fraises cultivées en Andalousie, sous des serres de plastique, par des Marocains faméliques. Comme beaucoup de Français féroce­ment attachés aux droits de l'homme, il faisait gourmandise, sans scrupule, des produits de l'esclavage moderne.

Au cours de la semaine, il eut à régler des dossiers urgents, produits d'une tempête hivernale qui avait dévasté des forêts, endommagé des habitations, privé d'électricité et de téléphone des dizaines de milliers d'abonnés. L'Éternelle, maintenant devenue très officiellement Eternity, payait très cher des publicitaires chargés de produire des messages télévisés d'une niaiserie affligeante, afin de vanter la célérité avec laquelle la compagnie, en cas de sinistre ou de catastrophe naturelle, indemnisait ses assurés. Le service contentieux devait donc prouver la réalité de cette assertion sous peine de voir le groupe poursuivi pour publicité mensongère.

Si Benoît s'accommoda sans rechigner d'un surcroît de travail, résigné à un effort civique de solidarité avec les victimes des intempéries, il observa que plusieurs collègues ne cachaient pas leur accablement, sans toutefois se plaindre ouvertement de la pénibilité du travail.

Même en période calme, arriver comme Benoît au travail d'humeur sereine, après avoir marché dans Paris sous le soleil ou la pluie, était une attitude de plus en plus rare. Dans la plupart des pays industrialisés, nombreux étaient les salariés qui se rendaient au bureau ou à l'usine dans l'état d'esprit du bagnard condamné aux travaux forcés. Les sociologues imputaient cette attitude aux sollicitations intéressées des marchands de loisirs et aux propos tout aussi intéressés des démagogues. La thèse selon laquelle chaque travailleur est exploité, tel un serf médiéval, par les agents du capitalisme international, avait remplacé celle, un peu vieillote, de la lutte des classes. Chez les juristes d'Eternity, trop avisés pour souscrire à une conception si primaire de la société post-industrielle, le manque d'entrain pour se rendre à son poste de travail se traduisait en récriminations absolutoires.

Escalet s'amusait en voyant ses collègues apparaître en maugréant. L'un avait dû ranger sa voiture à plus de cinq cents mètres du bureau ; un autre, éprouvé par la promiscuité malodorante du métro, s'affalait sur son siège comme s'il allait défaillir ; un troisième, adepte du scooter, pestait contre l'automobiliste frôle­ur qui avait failli le renverser. Tous désagrémements qu'il fallait supporter pour venir accomplir, au bureau, sa tâche quotidienne.

« Pas étonnant que seuls quarante pour cent de salariés, peut-être des flagorneurs, aient le courage de se dire heureux au travail, alors que onze pour cent, plus sincères sans doute, avouent y être malheureux », pensait Escalet après lecture d'une statistique sociologique.

Une autre série de phénomènes prouvant que certains s'ennuyaient ferme – souffraient de *bore out*, suivant l'expression anglaise – attirait parfois l'attention de Benoît, peu enclin, pour sa part, à demander à son ordinateur des services autres que professionnels. Plusieurs de ses compagnons usaient d'Internet à des fins privées. Quelques-uns, parfois trahis par d'étranges onomatopées ou musiquettes, chargeaient des jeux, d'autres consultaient les cours de la Bourse, le résultat des courses à Vincennes ou les pronostics météorologiques du week-end, qui se révéleraient faux.

Mais ce qui agaçait le plus Escalet était la désinvolture avec laquelle, dans les administrations et les entreprises, certains fonctionnaires et employés, parfois même à Eternity, traitaient les administrés ou

clients qui assuraient leur salaire. Pour ne jamais être dérangés, ces gens peu consciencieux branchaient en permanence leur ligne téléphonique sur la boîte vocale de la compagnie. Une voix synthétique invitait alors le correspondant à laisser un message auquel il serait répondu « dans les meilleurs délais ». Quand il décryptait une demande qui eût exigé une réponse immédiate, le lendemain ou trois jours plus tard, celui qui n'avait pas voulu être dérangé rappelait enfin le demandeur, se souciant peu, en revanche, d'importuner celui-ci à un moment où il eût souhaité ne pas l'être ! Mais là où Benoît Escalet voyait une impolitesse et un manque de considération pour l'assuré dans l'attente d'un service par avance payé, d'autres invoquaient sans rire « la pénibilité du travail », augmentée par les interruptions dues aux appels extérieurs.

Benoît avait retenu une étude récente de la très sérieuse revue suisse *Bilan* qui révélait des choses surprenantes : « Un employé américain consacre plus de deux heures de son temps de travail à des fins privées. Cela coûte 750 milliards de dollars par an à l'économie américaine », écrivait le journaliste. Même la Suisse, si consciencieuse, n'était pas à l'abri de telles pratiques, ainsi que le reconnaissait l'enquêteur de *Bilan*. « Si l'on part du principe qu'une personne active sur dix, sur un total de 2,7 millions dans le secteur des services, traîne une heure par jour, pour un salaire moyen annuel de 70 000 francs [suisses], la facture s'élève à 2,3 milliards de francs [suisses]. Une somme que paient les entreprises pour des prestations jamais fournies. »

« Ainsi, grâce à l'informatique généralisée, les exploités sont maintenant en voie d'exploiter leurs exploités », se dit Escalet, qui voyait là un rééquilibrage – contestable, mais efficace – des profits.

La grande majorité des employés du service contentieux étaient des hommes d'une haute conscience professionnelle. Il arrivait cependant qu'après avoir étudié, avec une concentration crispante, un litige dont pouvait dépendre une indemnisation de dommages, certains ressentissent le besoin d'une pause. Les fumeurs s'exilaient vers la terrasse, les rêveurs s'adossaient à leur fauteuil en ayant l'air de réfléchir, d'autres feuilletaient une revue de chasse ou de pêche, mais la plupart, pour se détendre, allaient bavarder de tout et de rien avec un voisin, donnant à supposer au chef de service qu'il s'agissait de prendre un avis pour une affaire délicate.

Sans fortune ni revenus fonciers, dépourvu d'épouse riche et de tante à héritage, Benoît assumait l'inéluctable nécessité de subvenir par le travail à ses besoins. Quand Adam avait été chassé du paradis, Dieu ne lui avait-il pas dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ? Il gagnait donc de quoi vivre confortablement, étant donné ses goûts peu dispendieux, sans se poser de questions oiseuses sur la noblesse du travail ou sa fonction punitive. Il avait choisi « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles », conduits dans la discrétion.

Par indifférence pour ses contemporains, il se gardait de participer à la convivialité fallacieuse instaurée dans l'entreprise pour souder une société qui n'avait en commun que la routine des horaires et les exigences d'une honnête production.

En cette époque permissive où tout est devenu acceptable, où il est de bon ton de ne rien cacher de sa vie et de tout connaître de celle des autres, Escalet apparaissait effacé et secret, comme venu d'une planète impossible à situer. Sa réserve avait longtemps engendré des interrogations. Au fil des années, le dédain presque méprisant qu'il affichait pour tout rassemblement grégaire, et son refus de tout contact autre que de service, avaient conduit ses collègues à ignorer sa présence, ce qui le satisfaisait. Les curieux eussent été cependant bien étonnés d'apprendre que cet ours, qu'ils côtoyaient chaque jour, dissimulait un goût pour une vie équilibrée, entre action et contemplation. Jouir du bien-être du

siècle, sans être contraint d'y sacrifier liberté et pensée, restait son but. Mais expliquer aux autres qu'on souhaite trouver un îlot spirituel hors du temps et de la pression des contingences, pour se cantonner dans un univers protégé mais confortable, eût été ridicule. Vivre entouré d'objets aimés, le plus souvent sans valeur marchande, sur lesquels poser les yeux en écoutant de la musique afin de vider l'esprit de toute préoccupation matérielle, suffisait au bonheur d'Escalet. C'est bien par ce biais qu'il restait incompréhensible à ceux qui l'approchaient. Il ne souhaitait d'ailleurs pas être compris, sauf de son ami Julien Merlot qui rechignait à admettre qu'on pût concilier activité lucrative et contemplation égocentrique. Pour l'avocat, ce détachement socratique n'était qu'un masque destiné à cacher l'incapacité de Benoît à satisfaire le désir, inavoué et refoulé, d'être en contact avec le monde.

Chez Eternity, le service des relations humaines annonçait, par bulletin mensuel tiré sur papier glacé, naissances, décès, mariages, pacsages, promotions, départs en retraite, intégration d'un nouveau cadre. En revanche, les intrigues internes n'étaient évoquées entre ragoteurs qu'autour de la machine à café. Les curieux voulaient savoir qui couchait avec qui à l'étage de la direction ; pourquoi X présentait souvent, le lundi, des traces de griffures au visage ; comment il se faisait qu'Y, marié et père de trois enfants, fût souvent attendu par un freluquet au volant d'une Ferrari, et, bien sûr, si Escalet était franc-maçon, comme on le supposait, vu qu'il ne serrait jamais la main de personne.

La pause-café tournait souvent au meeting revendicatif. Le réglage capricieux de l'air conditionné, les pannes de la photocopieuse, le fait que des plantes vertes eussent été empotées à l'étage de la direction et pas à celui du contentieux, l'installation de caméras de surveillance dans le hall et les lavabos – atteinte caractérisée à la liberté individuelle – offraient un éventail de discussions et contestations sans cesse déployé.

Benoît Escalet eût pu lui aussi formuler de nombreuses critiques, mais il se gardait d'en rien faire. Pourquoi livrer ses opinions à des gens dont l'existence lui était indifférente ? Leurs problèmes et leurs exigences, qu'il voulait ignorer, n'étaient pas les siens, et l'époque dans laquelle le hasard d'une copulation conjugale l'avait fait naître ne lui plaisait guère. Il considérait ses contemporains comme une génération de cobayes englués dans une civilisation dont le déclin, sous une apparence de progrès, n'était qu'une douce glissade vers le périssable. Il avait choisi de se tenir en marge, même si pareille indépendance d'esprit et de comportement pouvait paraître condamnable aux yeux de certains.

Quelques jours avant Noël, un événement vint rompre la routine du service contentieux. Quand le directeur des relations humaines, que les gens informés disaient être un ancien prêtre, apparut, encadrant avec Jules Forget un être de sexe incertain, le cliquetis des ordinateurs se tut et les têtes émergèrent des stalles.

– Messieurs, voulez-vous approcher, s’il vous plaît, dit le DRH.

Tous, comme des écoliers disciplinés, quittèrent leur box et, intrigués, se rassemblèrent dans l’allée centrale.

– Messieurs, j’ai le plaisir de vous présenter votre nouvelle collègue, Mlle Sidonie Belaval. Elle va, après les fêtes, remplacer Francis Nicard qui nous quitte de son propre gré. Mlle Belaval est titulaire d’un doctorat de droit civil, d’un certificat de droit des assurances et d’une licence de chinois.

Un murmure mi-admiratif mi-moqueur parcourut l’assistance.

– Que chacun veuille bien se nommer afin que Mlle Belaval puisse faire la connaissance de ceux qui animent le service névralgique de notre compagnie, conclut onctueusement le DRH avant de laisser au chef de bureau le protocole des présentations.

Ainsi l’androgynisme était une femme ! D’une maigreur de mannequin anorexique, elle offrait un visage émacié dont le maquillage à la mode – auréoles rouges autour des yeux, lèvres violettes, teint livide – soulignait les linéaments souffreteux de ses traits. Une cascade de cheveux châtain, tombant lisses et raides comme une banne, couvrait à demi des épaules anguleuses. Avisant ses chaussures à la poulaine, longues, pointues, relevées du bout et montées sur des talons aiguilles de dix centimètres, Benoît Escalet se demanda comment une femme pouvait insérer des pieds normaux dans pareils étuis. « Mais, après tout, sous Louis XIII, les élégantes allaient ainsi chaussées. Sacrifier au chaussant médiéval sous le règne de la basket, n’est-ce pas manière de pérenniser le patrimoine culturel du pays ? » se dit-il.

Dans un blue-jean bien ajusté et délavé suivant une recette de la nouvelle élégance, la demoiselle tenait à bout de bras, d’une main une sorte de giberne, de l’autre le blouson qu’elle venait de quitter.

Sur un pull noir d’une platitude désolante tintinnabulait un long collier, assemblage ethnique de sequins, billes d’agate, cubes de jade, anneaux d’ambre, os de renne, bâtonnets de corail, dents de requin, au milieu desquels, appendice insolite, se balançait une clef USB ornée d’éclats de diamant.

– Pas possible, ils l’ont tirée du Père-Lachaise ! murmura le garçon de bureau, titi attardé.

L’étonnement des juristes tenait moins à l’aspect physique de la nouvelle recrue qu’au fait que ce fût une femme. Depuis sa création, le contentieux d’Eternity avait toujours été une colonie mâle. Il constituait jusque-là, dans la compagnie, le dernier bastion de résistance à la parité exigée par les féministes. Ailleurs dans l’entreprise, la gent féminine était largement représentée. À chaque étage, de la direction à la cantine, assistantes, secrétaires, hôtesse, comptables, statisticiennes, techniciennes de surface – ainsi qu’on devait nommer les femmes de ménage – avaient conquis des territoires longtemps interdits aux jupons.

Mlle Belaval était la première personne du sexe, autrefois dit faible, à intégrer le service le plus

machiste de la compagnie. L'absence de sex-appeal de cette pionnière qu'on eût vu, sans surprise, défiler pour un couturier habilleur de limandes, suscita, après qu'elle se fut retirée dans le bureau de Forget, des réflexions qui firent sourire Escalet.

– Pour la première, ils auraient pu choisir une pépée un peu mieux roulée, fit observer l'un.

– Je la trouve très *in*. C'est exactement le type de filles qui posent pour les magazines féminins, dit un autre plus dans le vent.

– Celui qui la draguera recevra une prime de risque, souffla un troisième.

Un quatrième, qui avait des Lettres, déclama avec emphase une strophe de Louis Bouilhet, l'ami de Flaubert :

*– Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé !
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate ;
Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,
L'amour entre tes os rêvant sur une patte.*

Le quatrain fit rire et l'on se dispersa.

– En tout cas, Sidonie est un joli prénom d'autrefois, murmura Benoît.

Ce soir-là, cheminant dans la ville parée de girandoles de fêtes foraines comme une cocotte de ses sautoirs, alors que les façades des grands magasins clignotaient de mille feux éblouissants, Escalet constata une fois de plus que Mercure, dieu du Commerce, était frère jumeau de Jésus. Chassés du Temple, les marchands avaient, au fil des siècles, construit partout leurs propres sanctuaires, aux tabernacles aguichants. Dans le temps de Noël, l'immense foire aux cadeaux et aux victuailles établissait sur la planète un œcuménisme mercantile où se retrouvaient les fêtards, fidèles de toutes religions, agnostiques et athées. De quoi conforter le juriste dans le peu de crédit qu'il accordait à la sincérité des croyances.

Traversant les jardins du Palais-Royal, Benoît Escalet, oubliant décor clinquant, foule béate et contingences festives, se remémora l'apparition, au service contentieux, de Mlle Belaval. Cette pensée le conduisit à se poser une nouvelle fois la question : « Pourquoi semble-t-il que les femmes, de nos jours, prennent un plaisir pervers à s'enlaidir ? »

Cette petite Sidonie, d'une sveltesse peut-être imputable à une malnutrition remontant à l'enfance ou à une servitude irréfléchie à la mode minceur, n'aurait pas été plus laide qu'une autre. En renonçant à ce maquillage cadavérique, en relevant ses cheveux en chignon, en soignant un peu plus sa mise, elle eût été agréable à regarder, peut-être à suivre. Le bel ovale de son visage, type vierge baroque espagnole, son nez aquilin, ses yeux clairs, largement fendus, méritaient meilleur traitement que celui qu'elle leur infligeait. Quant à sa toilette – pouvait-on user de ce mot pour désigner sa tenue d'étudiante prolongée ? –, elle eût gagné à être plus réfléchie.

« Depuis la mort d'Yves Saint Laurent, créateur inspiré, non d'une mode éphémère, mais d'un style indémodable, les couturiers ne savent plus habiller les femmes. Et le prêt-à-porter, soucieux de rendre portables, à moindre prix, les coûteux oripeaux des défilés carnavalesques, interprètent sans génie les

élucubrations des extravertis du ciseau », avait dit, un soir de collection, Héroïse Merlot, plus qualifiée que Benoît en matière de chiffons.

« Dans un tel vide de créations fringantes, l'ensemble jean-pull-blouson de Sidonie a au moins le mérite de la sobriété, même si la bourgeoise en 4 × 4 et la gardeuse d'oies du Périgord, pareillement attifées pour être dans le vent, deviennent interchangeable. De quoi satisfaire le souhait fallacieux d'égalité si cher aux Français ! » pensa Escalet.

Avant d'atteindre la Seine, il acquit la certitude qu'une intervention de la pétulante Polly Grant eût été en tous points salutaire pour la nouvelle recrue du service contentieux.

Chemin faisant, sur la rive gauche, lui qui, jamais, ne s'intéressait aux tenues vestimentaires des passantes, se prit à en observer, qu'il crut représentatives des tendances du moment. Une belle fille, qu'il estima fortunée parce qu'elle exhibait un sac à main frappé des initiales d'un marchand de malle promu grand maître du luxe aux Champs-Élysées, retint son regard. De taille moyenne, démarche dansante, visage plâtreux, cernes violets, elle semblait évadée d'un film des années trente. Large pantalon tombant en accordéon sur des souliers plats, veste ou plutôt sayon sans forme, manches trop courtes, chapeau melon cabossé, elle avait manifestement emprunté le costume minable de Charlot. Ce déguisement en noir et blanc était l'œuvre, fort coûteuse, d'un couturier parisien qui n'usait du corps féminin que pour l'affubler de fantasmes équivoques.

Toutes les femmes qu'il croisa ne sacrifiaient pas à la mode chaplinesque. Une autre, dont Escalet crut tout d'abord, la voyant jaillir d'un magasin, qu'elle venait d'en être expulsée pour avoir fait la manche, était travestie en mendicante. Elle aurait pu être la compagne de Boudu, le clochard irascible joué par Michel Simon dans le film de Renoir. Pantalon retroussé, redingote étriquée, grosses chaussettes de laine dans des godillots lacés, feutre informe sur cheveux platine, elle se dirigea vers l'homme qui l'attendait près d'une grosse cylindrée. Quand elle tendit la main à son compagnon, Benoît entrevit les ongles de la dame, décorés de miniatures peintes. De quoi rendre le baisemain aussi attractif qu'une salle de musée. Cette version chic du chemineau s'en allait dîner chez un chef étoilé.

Quoique folles, ces toilettes de Mardi gras étaient vraisemblablement portées par les épouses – ou belles entretenues – des seigneurs du Cac 40. Propres et parfumées, ces femmes attendaient sans doute les défilés de mode printemps-été pour se défaire de leurs nippes actuelles et se travestir, au gré des faisans faiseurs, en fées Carabosse ou en nymphes des bois.

Passant chaque jour devant une de ces institutions privées où l'on bachotte à des tarifs horaires exorbitants, Escalet s'était déjà fait une idée de la mode juvénile. Il voyait chaque jour sortir d'un porche des lycéennes de dix-huit ou vingt ans : les plus sages, douchées et pomponnées, cheveux noués, d'une coquetterie discrète, s'empressaient de rejoindre un garçon qui chevauchait un scooter, ou trottaient, seules, vers la Mini dernier modèle garée un peu plus loin ; d'autres, sans doute de même rang social, mais dolentes ou excentriques, révélaient un douloureux désintérêt des choses de la vie, une absence de foi en l'avenir, un refus de dignité : cigarette aux lèvres, peau grasse, fesses molles, cheveux épars aux couleurs de l'arc-en-ciel, elles montraient des mines effrontées, mais posaient sur les gens et les choses le regard las de qui use de drogues, douces ou fortes, pour oublier sa propre inexistence. Rires faux, invectives faciles, elles ne se séparaient les unes des autres qu'à regret, parce que nulle part attendues par un heureux destin.

Benoît Escalet ne s'apitoyait pas aisément, mais il trouvait pathétique ce qu'il devinait être un gâchis du plus bel âge de la vie. Ces insolentes insoumises, qu'il eût peut-être fallu mieux aimer, avaient-elles déjà connu les coucheries de hasard, les déroutes affectives, les abandons, peut-être l'IVG ? Coquilles vides, elles faisaient du débraillé, du jean crasseux, fendu au genou ou à la fesse, du nombril à l'air, de la parka fripée, de la basket crottée, une mode de rue. Les sociologues y voyaient l'uniforme de la révolte jeuniste contre une famille qu'elle se gardait bien de quitter, contre la société dont elle attendait prébende en cas de réussite, assistance en cas d'échec. « Face à de telles créatures, saint Antoine n'eût eu aucun mérite à repousser la tentation charnelle », pensait Escalet en évitant de frôler celles qui abdiquaient une féminité jugée avilissante.

Comme chaque fin d'année, Julien Merlot, bien qu'il connût d'avance la réponse, proposa à son ami de se joindre au dîner de Noël préparé par Héloïse pour quelques relations amicales, puis, huit jours plus tard, au réveillon de la Saint-Sylvestre, traditionnellement organisé chez la belle-mère de l'avocat.

Comme à son habitude, Benoît refusa courtoisement les deux invitations, bien décidé à passer seul les nuits des 24 et 31 décembre. Il avait sa façon à lui de célébrer Noël en prenant, à l'heure habituelle, un dîner raffiné dans un restaurant d'hôtel proche de son domicile. Un sapin décoré suffisait à créer l'ambiance ; l'apéritif était offert et le pianiste ne jouait pas de cantiques, mais ces mélodies romantiques du temps où Charlie Kuntz tenait, à Londres, le piano du Savoy.

Quant au réveillon du jour de l'An, il le passait toujours chez lui après avoir composé un menu qui, de l'entrée au dessert, venait des meilleurs fournisseurs. Il n'aurait plus jamais voulu se voir l'otage privilégié d'un établissement où, au douzième coup de minuit, les gens, debout, verre en main, acclament l'An neuf comme si tous leurs soucis de la veille allaient se dissoudre dans le champagne du nouveau millésime. Une seule fois Benoît Escalet avait eu l'imprudence de se trouver, à minuit, un 31 décembre, sous l'enseigne historique d'un établissement de Montparnasse. Bruyants et un peu gris, prenant pitié du solitaire – à leurs yeux, seul un veuf ou un cocu pouvait réveillonner ainsi sans compagnie –, ses voisins de table étaient venus lui présenter, avec une coupe de champagne, des vœux dont il n'avait que faire. Des inconnues au teint vermillon, coiffées de chapeaux de clown, entre deux stridences de mirlitons, avaient, de leurs lèvres humides, oblitéré ses joues de rouge. Regard vacillant, une effrontée en robe du soir, épaules nues, décolleté à la taille, s'était jetée à son cou telle une naufragée cramponnée au mât de misaine. L'intervention du mari avait été nécessaire pour libérer Benoît de cette passagère qui, ayant le vin triste, s'était mise à pleurer en criant : « Ce type ne veut pas me reconnaître ! »

Benoît conservait encore, non sans aigreur, le souvenir de grandes tapes dans le dos, distribuées par des hommes envieux de son célibat, comme s'il se fût agi de vieilles connaissances. Aspergé de confettis jusque dans le sabayon qu'il s'apprêtait à déguster quand avait retenti l'heure fatidique, enrubanné de serpentins, contraint de porter à son tour un toast à l'An neuf, il avait été entraîné dans une farandole désordonnée entre les tables. Au passage, devant la sortie de secours jamais aussi bien nommée, il avait rompu la chaîne et, renonçant au dessert, s'était esbigné pour régler sa note. Au vestiaire, se croyant tiré d'affaire, il avait déposé un billet de cinq euros – étrennes obligent – dans la sèbile de la préposée. La dame lui avait aussitôt plaqué sur la bouche un baiser de reconnaissance, vu qu'il était le premier dîneur à se montrer si généreux.

Se remémorer ces instants de nature à faire de tout homme de bonne éducation un meurtrier en puissance, irritait toujours Benoît.

Cette année-là, il se conforma avec plaisir à ses habitudes. Pour clore la soirée, il mit le disque de *la Flûte enchantée* dans le diffuseur, se cala dans son fauteuil, alluma un cigare, heureux d'être, en compagnie de Mozart, hors d'atteinte de ses congénères.

Les congés de fin d'année, prolongés par l'ajout de RTT thésaurisées à cet effet, renvoyèrent au lendemain de l'Épiphanie l'installation de Sidonie Belaval dans le service contentieux. Elle occupa la stalle libérée par le départ volontaire de Francis Nicard. Longtemps voisin de Benoît Escalet, cet homme s'était toujours montré d'une discrétion exemplaire. Jeune père de famille, il avait annoncé un beau matin qu'il avait choisi « de vivre autrement et de suivre son rêve ». Dans ce dessein, il avait acheté un voilier de seize mètres à bord duquel, avec femme et enfants, il naviguerait autour du monde, commandité par une marque de vêtements de sport.

« La nature et les éléments nous enseigneront l'authenticité de l'existence humaine et l'unicité de la création », avait-il ajouté. « Évitez toutefois le golfe d'Aden », lui avait conseillé Escalet qui savait combien coûtait à Eternity, en indemnités et dommages, les raids des pirates somaliens.

Sans doute mise en garde par Forget, Sidonie se contenta, au cours des premières semaines, de saluer chaque matin Benoît d'un signe de tête. Le juriste répondait de même, tout en observant à la dérobée l'application que la jeune fille mettait à l'étude des dossiers. Il lui accorda un bon point quand il vit qu'elle ne quittait jamais son box sans avoir fait table nette et mis en veille son ordinateur.

Comme elle ne buvait pas de café, ne fumait pas et, à l'heure de la sortie, s'esquivaient par l'escalier, les occasions de bavarder, avec ses collègues, de sujets autres que de service, étaient rares. Son physique n'éveillant pas la moindre pensée érotique, Benoît estima qu'elle ne courait aucun risque d'être coincée par un don Juan refoulé dans le réduit aux archives d'où plus d'une secrétaire, venues d'un autre service, étaient sorties le feu aux joues et l'air furibond, ou décoiffées et corsage béant.

Un collègue, qui se donnait des allures de Robert Redford et que ne rebutait pas l'aspect liane de Sidonie, tenta d'entrer en conversation avec elle devant la photocopieuse.

– Je compte skier samedi et dimanche à l'Alpe d'Huez. Et vous, comment occupez-vous vos week-ends d'hiver ? demanda-t-il, modulant les syllabes.

La demoiselle posa sur l'intervenant un regard empreint d'une lassitude ironique, comme si la question lui avait été maintes fois posée.

– Si quelqu'un veut savoir à quoi j'occupe mes fins de semaine, répondez que vous n'avez pas eu l'indiscrétion de me le demander... et n'oubliez pas le document que vous venez de photocopier ! dit-elle en lui tendant, avec un sourire narquois, le feuillet resté sur le plateau.

Dès lors, Sidonie Belaval fut classée revêche, pédante, féministe militante, sans doute disciple de Sapho.

– Sa mocheté la rend amère, dit l'éconduit.

– Faudrait la marier à Escalet, ça ferait un beau ménage d'atrabilaires.

Telle fut, autour de la machine à café, la suggestion hargneuse de la communauté masculine quand le rabroué eût raconté sa mésaventure.

Une semaine plus tard, tous avaient oublié la présence dans le service d'une femme si peu féminine. Traitée sur un pied d'égalité lors des échanges relatifs aux dossiers dont le règlement requérait parfois plusieurs références, Sidonie paraissait à l'aise. Depuis qu'en arrivant au bureau elle troquait ses poulaines à hauts talons contre des ballerines, ses déplacements feutrés, pour consultation de la jurisprudence ou visite aux lavabos, étaient devenus aussi discrets que ceux de la gent trotte-menu. Gracieuse mais d'humeur sérieuse, il lui arrivait de commenter, en deux phrases, avec Escalet, la couleur du ciel ou la violence d'une averse avant de replonger dans ses dossiers.

Un matin, Benoît la vit apparaître plus pâle que de coutume. Elle le salua à peine et s'engouffra dans son box pour donner une série de coups de téléphone dont il comprit qu'ils étaient sans rapport avec le service.

De ce comportement inhabituel Escalet eut l'explication à l'heure du déjeuner. Sidonie vint à lui et, d'une voix timide, osa une requête inattendue :

– Monsieur Escalet, pourriez-vous, je vous prie, me prêter vingt euros jusqu'à demain ? On m'a tiré mon sac dans le couloir du métro. Je n'ai plus rien, ni argent, ni carte de crédit, ni papiers, ni mobile. Je n'ai pas de quoi payer mon sandwich et ma tasse de thé, ni même un ticket de métro pour rentrer chez moi, ce soir.

« Zut, zut et zut ! elle aurait pu s'adresser à un autre. La peste soit des femelles qui tentent les tireurs de sacs au lieu de fourrer leurs affaires dans leurs poches ! » bougonna intérieurement Benoît.

Le service comptait une demi-douzaine d'hommes, plus un chef de service et, par malchance, c'est auprès de lui que Mlle Belaval venait conter ses malheurs et lancer un emprunt.

Son premier réflexe fut de répondre qu'il n'avait pas de monnaie, et de réenfouir le nez dans ses papiers. Sa réponse se faisant attendre, la jeune femme ne savait quelle contenance adopter. En général, une demande comme celle qui venait d'être formulée produisait une réponse immédiate, quelle qu'elle fût.

Malgré sa misanthropie avérée, Benoît Escalet savait qu'un gentleman, au risque de passer pour un goujat, ne peut refuser son aide à une femme dans la détresse, même si cela doit troubler un moment sa quiétude. Ayant pris le temps de la réflexion, il tira un billet de sa poche, puis, trouvant le geste insuffisant par rapport au désarroi affiché de Sidonie, se ravisa, attendri :

– Prenez déjà ce billet et maintenant, si vous ne craignez pas de déjeuner en face d'un ours – vous devez connaître ma réputation –, acceptez que je vous invite. J'ai depuis toujours une table réservée à la Brasserie des Sapeurs ; c'est à deux cents mètres d'ici.

– Oh, mais je ne veux pas vous importuner, monsieur. Un sandwich me suffit.

– Allons, allons, ne faites pas de manières. Mais, au fait, les clefs de votre appartement étaient-elles dans votre sac ?

– Hélas !

– Votre voleur a donc vos clefs et, par vos papiers, votre adresse. Vous serez cambriolée dans les quarante-huit heures ! asséna Benoît.

– J’ai appelé ma mère, qui a un double de mes clefs. Je lui ai demandé de se rendre chez moi et de convoquer d’urgence un serrurier pour changer serrure et verrou. C’est bien ce que préconisent nos contrats d’assurance-vol ?

– Bon réflexe que n’ont pas toujours nos assurés ! Allons déjeuner, il est temps.

Le ton étant aussi catégorique que chaleureux, Sidonie emboîta le pas du juriste.

Voir Benoît Escalet, taciturne classé misogynne, s’éloigner sur le boulevard, en compagnie de Mlle Belaval, fit jaser ceux qui avaient pris l’ascenseur avec le couple.

– Ma parole, il drague la même Crevette ! dit l’un.

– J’ai toujours pensé qu’Escalet était un vicieux, du genre amateur d’hermaphrodites, émit l’autre.

– Cette Sidonie étique a peut-être des talents particuliers. Aldous Huxley répartit les femmes en deux catégories : les armoires normandes et les fouets à battre les œufs. La petite Belaval doit appartenir à la seconde, fit le lettré.

En installant Escalet et son invitée à la table dite « du fond », comme il le faisait chaque jour ouvrable depuis des années, le garçon, voulant être aimable, se montra indiscret.

– Mademoiselle votre fille, sans doute ?

– Je ne sais pas encore, Louis, répondit Benoît.

Cette boutade dérida enfin Sidonie.

– Je fais donc si vieux que ça ? Et vous, si jeune... ? dit-il.

– Monsieur ! J’ai vingt-huit ans !

– Moi, bientôt trente-quatre. Je vous aurais donc eue à l’âge de six ans. J’aurais ainsi battu le record établi par ce garçonnet anglais, fort précoce, devenu père à douze ans, commenta Benoît.

– J’ai vu ce galopin à la télévision : il n’y a plus d’enfants en Angleterre !

– Il est vrai que vous faites assez adolescente, reprit Benoît.

– Je sais ; et ce n’est pas une bonne chose pour les relations professionnelles. J’ai beau me maquiller à outrance, je n’ai jamais pu sortir de mon look d’étudiante. Quand je ne suis pas maquillée, on prend ma mère pour ma grand-mère, ce qui la rend furieuse.

– Permettez à un vieux célibataire, peu compétent en la matière, de vous dire que vos beaux yeux, cerclés de rouge, donnent à penser que vous avez pleuré pendant un mois ou que vous vous adonnez à la boisson. Faites-vous un regard de biche, pas de pocharde. Quant à votre teint pâle, vous pourriez le relever d’un peu de poudre de riz ou de ce qu’on appelle, je crois, fond de teint. Vous perdriez ainsi cet air famélique. Pour ce qui est de vos ongles, la couleur violette va peut-être bien aux évêques, mais paraît assez effrayante au bout des doigts d’une jeune femme.

– C’est tout, Monsieur l’Esthéticien ? lança Sidonie en s’esclaffant.

– Je vous ai parlé franchement parce que – et ce n’est pas une déclaration – je vous trouve plutôt jolie. Votre sveltesse... un peu trop svelte, peut-être – mais une cure de cassoulet et de kougelhopf y remédierait sans doute – doit être fort enviée des trop dodues, dit Benoît.

Oubliant le vol de son sac à main, Sidonie eut un rire franc.

– Vous êtes trop gentil, monsieur. Sachez que ma mère, bonne cuisinière et fort belle femme, a tout tenté pour me faire prendre des kilos et des formes. J’ai englouti – car j’ai bon appétit – des tartines beurrées couvertes de confiture, du confit d’oie avec des pommes sarladaises, du foie gras, des *tortillas* gorgées d’huile d’olive, du saucisson en croûte, des tagliatelles à la crème, des pâtisseries de toute sorte, du chocolat fourré et même des tourtes au lard, hypercaloriques. J’ai été gavée comme une oie. Je n’ai pas pris un gramme, mais j’ai risqué de me détériorer le foie. Voilà, vous savez tout. Croyez-moi : il n’est guère agréable d’être prise pour une anorexique. En me quittant, mon fiancé, séduit par une fille qui, elle, devait porter un soutien-gorge, m’a conseillé de voir un psychiatre. Or les médecins sont formels : mon cas est génétique.

– Vous m’avez dit que votre mère est belle femme. C’est peut-être des gènes de votre père que vient cette minceur de sylphe ?

– Je n’ai jamais vu mon père. Il a disparu de la vie de ma mère avant ma naissance. J’ignore s’il était gras ou maigre, confessa Sidonie.

Quand ils eurent passé commande, après que Benoît eut insisté pour qu’elle choisisse la choucroute garnie maison, plat roboratif qui, espérait-il, ferait prendre quelques grammes à son invitée, la jeune femme évoqua spontanément son plan de carrière.

– Je dois vous dire que je ne suis pas au service contentieux pour très longtemps. C’est encore confidentiel, mais je vais être envoyée à Shanghai où Eternity vient de racheter une compagnie d’assurances sur la vie. Comme je parle, lis et écris le chinois, j’ai été recrutée pour ce poste.

– Je vous regretterai, mademoiselle... Vous êtes si peu encombrante ! dit-il, comme s’il s’agissait d’un compliment.

Quand ils retournèrent au bureau, le chef ayant fait part à ses collaborateurs du vol dont Sidonie Belaval avait été victime, tous considérèrent avec respect la conduite de Benoît Escalet. L’asocial, dépourvu de tout sens relationnel, d’une indifférence altière, ennemi du copinage, avait eu le comportement que toute femme dans la peine est en droit d’attendre d’un homme.

– Je vous le dis, il y a du Samaritain dans notre ours, déclara Jules Forget.

L'ascenseur est un lieu de brèves rencontres où se manifestent aussi bien les amabilités de voisinage que les tentatives de séduction, les dédains incivils, parfois les règlements de comptes verbaux. C'est pourquoi Benoît Escalet préférait utiliser l'escalier, tant pour descendre que pour monter à son appartement du cinquième. « Moins je vois mes voisins, plus j'apprécie leur existence », avait-il dit à la gardienne.

Il arrive que le régent de nos destinées décide, pour punir notre insociabilité, de mêler notre sort à celui du prochain que l'on tient à l'écart. C'est ce qui advint un matin quand Escalet, quittant son appartement, entendit des gens converser dans l'escalier. Pour éviter une rencontre de voisinage, les « Bonne journée, madame », les « Comment allez-vous ? » et les « Il fait frisquet aujourd'hui », il appela l'ascenseur. La cabine descendit du sixième et il y trouva la petite fille africaine, hébergée avec sa grand-mère dans une chambre de service. L'engin ne montait pas jusqu'au septième, étage autrefois dévolu aux domestiques. Aussi, chaque jour, la fillette, toujours pressée et porteuse d'un lourd cartable, dévalait une volée d'escalier pour prendre l'ascenseur, et ce, malgré la protestation de certains résidents qui contestaient « aux gens des chambres de bonnes » d'user de cette commodité.

– Bonjour, monsieur, dit la fillette en se serrant contre la cloison de bois vernissé.

– Bonjour, mademoiselle. Vous êtes bien chargée, dit Benoît, désignant le cartable gonflé de l'écolière.

– C'est lourd, mais mon école n'est pas loin, monsieur.

Elle fut étonnée de s'entendre appeler mademoiselle et d'être voussoyée par ce voisin distingué à l'air sévère. Toutes les grandes personnes, ses maîtresses d'école, les commerçants, et même les inconnus lui disaient « tu ». Elle sentit confusément que le « vous » lui conférait une certaine importance, la haussait à un rang social supérieur au sien : celui des gens avec qui aucune familiarité n'est permise.

Elle gratifia Benoît d'un sourire ivoirin.

Benoît trouvait détestable l'habitude des adultes de tutoyer les enfants qui ne leur appartiennent pas. Il apprécia la politesse de la fillette. Elle l'avait spontanément voussoyé alors que la plupart des gamins du même âge, qu'il ne pouvait fuir, ne se gênaient pas pour le tutoyer comme s'il eût été un copain d'école.

Considérant la fillette du coin de l'œil, comme qui observe un intrus dont on ne sait quoi attendre, il détailla sa tenue vestimentaire : manteau de ratine bleu marine, écharpe bleu azur, bottillons lustrés. On avait dû apprendre à cette fillette qu'on ne dévisage pas les grandes personnes, car elle suivait, intimidée, le défilement de l'escalier à travers les portes vitrées de la cabine. Abrisées par de longs cils, ses pupilles, telles des billes d'onyx, roulaient dans de grands yeux en amande. Sa peau veloutée, d'un brun soutenu, et son nez aquilin conféraient grâce et distinction à son visage juvénile. Deux courtes tresses, raides et serrées, agrémentées de nœuds de ruban bleu, émergeaient de sa coiffure, de chaque côté de la tête, pareilles aux anses d'une amphore.

« Aujourd'hui rudement mignonne, mais ne deviendra-t-elle pas, en prenant de l'âge, une majestueuse dondon comme doit être sa grand-mère ? » se disait Escalet quand, brusquement, la

cabine s'arrêta entre le troisième et le deuxième étage. Le plafonnier s'éteignit et, dans la soudaine pénombre, la petite aussitôt s'inquiéta.

– Pourquoi il s'arrête comme ça, monsieur ?

– Quelqu'un a dû tenter d'ouvrir une porte, et la sécurité a joué. À moins que nous n'ayons affaire à une coupure de courant sauvage organisée par des grévistes d'EDF, dit Benoît.

– Si ça dure, je vais être en retard à l'école.

– Il va certainement se trouver quelqu'un pour nous aider, répliqua Benoît, rassurant.

Être enfermé dans un ascenseur avec une petite fille ne lui plaisait guère. Il était incapable d'imaginer les réactions de l'enfant, qu'il supposait effrayée bien qu'elle ne montrât, jusque-là, aucune crainte exagérée. Et puis, que lui dire pour la faire patienter ?

Les gens qui, un instant plus tôt, bavardaient dans l'escalier, avaient disparu, et les appels de Benoît restèrent sans écho. À cette heure, la gardienne faisait des ménages dans le voisinage ; les locataires actifs étaient au travail ; les occupants âgés devaient être sourds. Les prisonniers ne pouvaient donc compter que sur le rétablissement de l'électricité.

– Appuyez sur le bouton marqué *Alarme*. Il déclenche une sonnerie, ordonna Benoît, conscient qu'il fallait agir.

La petite fille posa son cartable et s'exécuta. Un son aigrelet retentit pendant quelques secondes, avant de virer au susurrement exténué, puis de se taire.

– Nous avons recueilli, je le crains, le dernier soupir de ce système, constata Escalet.

L'enfant commença à donner des signes d'inquiétude.

– Qu'est-ce qu'on va faire si personne ne sait qu'on est dans l'ascenseur ? murmura-t-elle d'une voix enrouée par l'émotion.

– Quelqu'un finira bien par se présenter, répondit posément Benoît.

L'oreille aux aguets, ils espérèrent vainement et en silence, pendant une dizaine de minutes, une apparition salvatrice.

– Si personne ne vient, je serai punie à l'école, reprit la fillette au bord des larmes.

– Vous direz que l'ascenseur était en panne.

– La maîtresse me croira pas, monsieur.

– Je vous ferai une attestation, mademoiselle. C'est là qu'un de ces maudits téléphones mobiles serait utile, grommela Escalet.

– J'en ai un ! s'écria la fillette en tirant l'appareil de son cartable.

– Bonne affaire ! Regardez, il doit y avoir le numéro de téléphone de la compagnie, là, sur la plaque, au-dessus des boutons de commandes. Lisez !

– Compagnie des ascenseurs Brun-Palomier M... A... R.... 26. 00., lut l'enfant. C'est pas un numéro de téléphone, ça, monsieur.

– C’était un numéro de téléphone... Marcadet 26-00. Ce numéro date de la construction de l’ascenseur. Il ne signifie plus rien aujourd’hui.

Parois de chêne blond, porte à deux battants à vitres biseautées, grille de sécurité coulissante et grinçante, miroir où les dames jetaient un dernier coup d’œil à leur maquillage, cet ascenseur pour immeuble cosu avait été moderne dans les années trente. Il était devenu aussi légalement condamnable qu’un dangereux vieillard.

– Ça fait cinq ans que le syndic doit faire mettre ce vieil engin aux normes légales. Si ce n’est pas fait avant le 1^{er} janvier 2011, la copropriété devra payer une forte amende, maugréa Benoît.

La fillette, qui n’avait pas ce souci, se mordait les lèvres.

– Qu’est-ce qu’on va faire ? gémit-elle.

– Il faut appeler votre grand-mère, elle nous fera délivrer.

– Ma grand-mère travaille comme femme de chambre dans un hôtel, loin d’ici. Elle ne revient chez nous que le soir.

– Alors, appelez les pompiers. Ils nous sortiront de là ! C’est le 18.

– Faites-le, je saurais pas quoi dire.

Un peu agacé, Escalet prit le mobile du bout des doigts comme s’il se fût agi d’un insecte venimeux. Il composa le numéro et, si la réponse fut instantanée, elle se révéla décevante : les pompiers ne se dérangeaient pas pour une simple panne d’ascenseur.

– Pour qu’ils viennent, il faut le feu ou des blessés ! grogna Benoît.

– Vous auriez pu dire qu’il y avait le feu, monsieur !

– Vous êtes futée, mais les pompiers ont horreur qu’on invente des incendies. Non. Nous allons appeler la police. Après tout, c’est le métier des policiers d’aider les gens en difficulté.

– Oh non ! Monsieur ! Pas la police ! Pas la police ! s’écria l’enfant.

– Vous avez peur de la police, à votre âge ?

– C’est que ma grand-mère, elle est clandestine. Elle a pas les papiers.

– Ah ! Mais elle travaille, votre grand-mère ? Elle touche un salaire !

– Oui, mais elle est pas déclarée. C’est pour ça qu’on n’a pas la Sécu. Et on paie grand-mère avec des billets d’euros : en liquide, comme on dit.

– Mais elle verse un loyer, pour votre chambre du septième ?

– Non, monsieur : on paie rien. La chambre appartient à Mme Montballon, du deuxième. Ma grand-mère fait son ménage et elle nous loge gratos, monsieur.

– Gratos n’est pas le mot. Ce système de troc est non seulement illégal, mais moralement condamnable ! fulmina Benoît.

– Y faut pas que la police apprenne tout ça. On serait expulsées, dit toujours grand-mère.

– Il y a plus d’une demi-heure que nous sommes coincés. Rendez-moi votre mobile, je vais appeler un ami. Il trouvera le moyen de nous sortir de là.

Benoît Escalet composa le numéro du cabinet de Merlot et, par chance, l’obtint tout de suite.

– Julien, je suis coincé dans l’ascenseur de mon immeuble avec une petite fille et....

– Coquin ! J’aurais pas cru ça de toi ! La pédophilie, ça va chercher dans les cinq à dix ans, suivant les cas. Et, à mon avis, l’usage d’un ascenseur immobilisé constitue une circonstance aggravante. Il te faudra un bon avocat ! ricana Merlot.

– Sois sérieux pour une fois, bon sang ! Les pompiers ne se dérangent pas sans incendie et, pour des raisons particulières, nous ne voulons pas de la police...

– Je te comprends ! s’esclaffa Julien.

– Je ne plaisante pas. Tire-nous de là. Cette petite sera en retard à l’école, et moi au bureau. Je ne serai pas puni mais, elle, certainement. Je t’en prie, hâte-toi.

– Bon, je vais t’envoyer notre gardien d’immeuble : c’est un ancien de chez Otis-Pifre. Il va vous délivrer... et il est discret ! ne put s’empêcher d’ajouter Julien, toujours hilare.

Escalet sourit à sa compagne de captivité.

– Quelqu’un va venir nous libérer, mademoiselle. Au fait, quel est votre nom ? Quel âge avez-vous ?

– Je m’appelle Dina Lalabella. J’ai neuf ans et demi, je suis en CM2.

– Je m’appelle Benoît Escalet, je travaille dans les assurances.

Les présentations étant faites, Benoît risqua d’autres questions. Il apprit ainsi que Dina et sa grand-mère, Tana Lalabella, que la fillette appelait Mâ Bamba, avaient fui la Somalie quand les chefs de guerre et les rivalités entre clans avaient mis le pays à feu et à sang.

– Mes parents ont été tués par de méchants soldats, avec mon grand-père. Mâ Bamba avait travaillé chez des Français qui faisaient de la banane. Alors, on est venues en France, où on nous avait dit qu’il y aurait du travail et des écoles. Mais on n’a pas voulu donner des papiers à ma grand-mère. Alors, elle se cache. Moi, on m’a prise à l’école tout de suite, sans rien demander. Je suis première en français. En calcul, c’est moins bien, mais ma maîtresse dit que je pourrai passer en sixième, l’année prochaine, au collège, s’il y a de la place et si on demande pas de papiers.

Escalet avait entendu parler, par Héloïse Merlot, dont les deux aînés fréquentaient une école privée, des déficiences de l’enseignement public. Dina lui offrait l’occasion d’un test.

– Apprenez-vous la table de multiplication ? demanda-t-il.

– Bien sûr, monsieur.

– Combien font six fois sept ?

– Quarante-deux.

– Et neuf fois neuf ?

– Quatre-vingt-un. C’est facile ! reconnu la fillette.

– Et apprenez-vous aussi des poésies ?

– Oh oui ! J’aime bien. Pour le moment, nous récitons *Jeanne était au pain sec*, de Victor Hugo. C’est même ma leçon d’aujourd’hui.

– Récitez, pour voir.

La fillette prit une inspiration et, les yeux au plafond, s’exécuta :

– *Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J’allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l’ombre un pot de confiture...*

– Très bien, très bien. Je vois que vous savez votre leçon, interrompit Benoît.

– On apprend aussi des poésies de M. Prévert et de M. Cocteau. Là, c’est plus difficile à retenir. Mais vous, quand vous étiez petit, vous appreniez aussi des poésies par cœur ?

– Naturellement, les *Fables* de La Fontaine, surtout.

– Et vous les savez encore ?

– Certes. Tenez, par exemple, *la Laitière et le Pot au lait*.

La fillette fut attentive jusqu’au dernier vers et le dénouement l’amusa beaucoup.

– C’est rigolo. Perrette a cassé ses œufs en se voyant déjà riche, et son mari l’a battue ! s’exclama-t-elle.

– Vous voyez qu’il ne faut pas se croire riche avant d’avoir l’argent dans son porte-monnaie, commenta-t-il.

– C’est bien ce que dit Mâ Bamba : faut pas saler le poisson avant de l’avoir pêché, conclut Dina.

Escalet ne s’était jamais intéressé au sort de ceux et celles qui, fuyant les conflits ethniques ou claniques, plaies de quelques pays d’Afrique, débarquaient inopinément en France comme s’ils avaient été invités à partager le confort et la sécurité d’un modèle national déjà fort coûteux pour les contribuables. À tous ces gens hâves et démunis qui, parfois, dormaient dans la rue, il eût volontiers conseillé de retourner chez eux. Leur présence lui paraissait, comme à d’autres, aussi incongrue et corrosive, pour une société policée, que l’eût été une résurgence de la peste à Marseille.

Un homme politique, dont le sens social ne faisait aucun doute, avait osé dire un jour : « On ne peut accueillir en France toute la misère du monde. » La nation devait donc se protéger de ces envahisseurs pacifiques, contraints à l’exil par la guerre ou la faim, si pitoyables qu’ils pussent être. Pour les citoyens nantis, comme Benoît Escalet, d’un toit confortable, d’un travail bien rémunéré, ayant la possibilité de jouir de loisirs, d’offres culturelles dans tous les fiefs des arts, le sort de ces émigrés restait, le plus souvent par dédain ou volonté d’ignorance, du domaine de l’abstraction, même si les

médias rappelaient périodiquement leur existence au cœur des villes.

Or la prisonnière de l'ascenseur incarnait soudain une humanité aux abois qui, pour être dérangeante, ne pouvait manquer d'émouvoir.

L'orpheline et sa grand-mère vivaient dans l'angoisse permanente d'être reconduites parmi les assassins des leurs. L'aïeule comme la fillette s'appliquaient, avec discrétion et loyauté, l'une au travail, l'autre à l'école, à une intégration salvatrice dans une société étrangère à l'univers pastoral, ensoleillé et coloré où elles étaient nées.

Apitoyé mais maladroit, Benoît crut bon de s'enquérir de l'état d'esprit de l'enfant.

– Vous devez être bien malheureuses, dit-il.

– Oh non, monsieur. Nous sommes heureuses. On a une chambre avec un vasistas au plafond, l'eau et les toilettes sur le palier. On mange bien, parce que Mâ Bamba rapporte de l'hôtel des bonnes choses : du jambon, du pain, du beurre, parfois des croissants et des confitures que lui donne la directrice. Et elle gagne quatre cent cinquante euros par mois, ce qui, chez nous, est la paie d'un an pour une ouvrière des champs. Le dimanche, Mâ Bamba fait du couscous et des tartes. Elle augmente ses économies pour pouvoir acheter des papiers bien en règle à quelqu'un de la Préfecture, développa la fillette.

Escalet découvrait, pantois, un mode d'existence dont il ignorait tout. Dina lui plaisait infiniment, bien qu'elle eût une fâcheuse propension à amputer ses phrases des négations grammaticales. « Déficience sans doute due au manque d'attention des enseignants », estima Benoît. Il se demandait comment aider la grand-mère sans papiers quand la fillette, se dandinant d'un pied sur l'autre, émit à voix basse, un peu honteuse, des mots qui l'alarmèrent :

– Monsieur, j'ai besoin de faire pipi.

– Ah non ! Ce n'est ni le lieu ni le moment. Patientez !

La fillette se blottit dans un coin de la cabine en se mordant les lèvres. Sourcils froncés, Benoît la considéra sans aménité. « Voilà bien les enfants ! Incapables de taire les besoins naturels et de les dominer », se dit-il. Devant la mine désolée de Dina, il se fit plus compréhensif, bien que parler d'une chose si triviale le gênât considérablement.

– Il y a vraiment urgence ? Ne pouvez-vous attendre qu'on nous délivre ?

– J'ai peur que non, monsieur. J'ai l'habitude d'aller en arrivant à l'école, avant d'entrer en classe.

Escalet jeta un regard circulaire dans la cabine et ne vit nul lieu propre à servir d'exutoire à la nécessité du moment. Le linoléum qui couvrait le plancher n'offrait pas la surface absorbante qui eût été nécessaire, mais il pourrait supporter une petite inondation.

L'enfant, qui avait suivi le regard de son compagnon et imaginé sa pensée, s'insurgea.

– Oh non, monsieur ! Pas là ! Pas sur le plancher !

– Alors, retenez-vous. L'envoyé de mon ami finira bien par arriver. Si encore nous avons un récipient..., grommela-t-il.

C'est alors qu'il vit avec effroi que Dina, dont le visage trahissait une sorte de souffrance intime,

fixait avec insistance son feutre.

– Mon chapeau, hein ? C'est à ça que vous pensez ? Quel culot !

– Il est pas neuf, risqua la fillette, confirmant ses visées.

– Ah ça, il n'est pas neuf ! Le neuf a été réduit en galette par une machine à repasser. Mais c'est tout de même un chapeau qui n'a pas vocation à devenir pot de chambre pour une...

Il se tut en voyant des larmes perler dans les yeux de Dina, à bout de contrôle.

Il ôta son couvre-chef et le tendit à l'enfant, puis se tourna, le nez à la cloison, pour ne pas la gêner.

Quand elle le remercia, souriante, enfin détendue, il vit son chapeau posé sur la coiffe dans le fond de la cabine.

– Je le viderai en bas, et Mâ Bamba le lavera. On vous le rendra bien propre, monsieur.

– Ne vous donnez pas cette peine : je vous en fais cadeau. Il pourra vous servir en cas d'urgence et s'habituer peut-être à sa nouvelle fonction, jeta Escalet avec un rire amer.

Rassérénée, la fillette eut une moue de déception.

– Vous êtes fâché, je vois.

– Je suis seulement sans chapeau, mademoiselle. C'est le second que je perds en quelques semaines. Je trouve que c'est beaucoup : voilà la vérité.

– Sûr que Mâ Bamba va me gronder parce que j'ai pris l'ascenseur et que j'ai fait... ce que j'ai fait.

– Elle aura raison. La désobéissance est souvent punie. Mais, dites-moi, savez-vous déjà quelles études vous voulez faire ? demanda Benoît, plus pour meubler l'attente que par intérêt.

– Je voudrais être ingénieur en informatique pour bâtir des maisons où tout marche avec les ordinateurs : ça s'appelle domotique. Vous connaissez ?

– Vaguement, dit Benoît, se souvenant de ses récentes expériences.

– Je voudrais aussi fabriquer des robots. J'ai vu dans le journal que les Japonais ont fait une fille robot qui s'appelle Ucra et qui obéit quand on la commande en parlant. Avec une fille robot, Mâ Bamba se fatiguerait plus à faire des ménages, dit gravement Dina.

– C'est l'avenir, en effet. Mais les études d'ingénieur sont longues et coûteuses, observa Benoît.

– Je sais. Mais, si je travaille bien à l'école et, après, au collège, je pourrai peut-être avoir ce qu'on appelle une bourse. Seulement, avant que j'aille au lycée, il faut que ma grand-mère ait des papiers français. Et c'est difficile sans payer cher.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un barbu, qui se pencha sur la rampe de l'escalier pour être vu des captifs.

– C'est Me Merlot qui m'envoie ! cria-t-il.

– Enfin ! Nous sommes là depuis plus d'une heure, entre deux étages. Allez-vous nous sortir de là ?

– Je connais ce genre d'ascenseur. C'est pas de la camelote comme on fait maintenant. Les Brun-

Palomier, jamais en panne ! dit l'homme.

Nullement pressé, il alluma une cigarette et s'assit sur une marche.

– Qu'attendez-vous pour agir ? lança Benoît.

– Je réfléchis. À mon avis, c'est une question de contact qui se fait pas. Quand elles vieillissent, les portes et les grilles ont tendance à ne plus faire franchement contact, si bien que le ruban de commande du sélecteur ne donne plus d'ordre, du fait que l'opérateur de porte ne reçoit plus de courant. Dans ce cas, les patins de sécurité remplissent leur office et la cabine s'immobilise entre deux étages, développa le technicien.

– Je ne vous ai pas demandé de nous faire un cours. Pouvez-vous, oui ou non, nous tirer de là ? s'impacienta Benoît.

– On va essayer, pépère. Faut pas s'affoler. J'ai connu des gens qui ont passé une nuit dans un ascenseur, sans qu'on trouve la panne. Au matin, on les a sortis par la trappe de visite. C'était pas triste de voir les dames obligées de se trousseur et de montrer leur culotte, gloussa l'homme.

– C'est drôle ! Mais qu'attendez-vous ? lança Benoît, excédé.

– Bon. Vous allez ouvrir la grille et faire battre fortement deux ou trois fois les portes. Puis refermez la grille de sécurité brutalement. Faut qu'elle enclenche le contact, ordonna l'homme.

Benoît mit toute son ardeur à la manœuvre et le résultat fut immédiat. Dina poussa un cri de joie et l'ascenseur amorça une descente rassurante jusqu'au rez-de-chaussée où il s'immobilisa normalement.

L'envoyé de Merlot les rejoignit par l'escalier, l'air satisfait.

– Combien vous dois-je ? demanda Escalet.

– C'est à vous d'apprécier le déplacement et le temps passé. J'ai pris un taxi pour venir plus vite, pépère.

– Cinquante euros, ça vous va ?

– Vous êtes un ami de M^e Merlot, alors on fera avec, dit l'homme en empochant le billet sans plus de façons.

Une résidente qui, son caniche sur les talons, revenait du marché, assista à la fin de l'entretien.

– Que s'est-il passé ? Tu n'es pas à l'école ? ajouta-t-elle, s'adressant à Dina.

– Nous avons été retenus près d'une heure, Dina et moi, dans l'ascenseur par suite d'une panne, dit Benoît.

– C'est la petite du septième. Elle n'a pas à prendre l'ascenseur ! Elle doit descendre par l'escalier de service. Il est fait pour ça. Ce sont les gens des chambres du haut qui mettent l'ascenseur en panne. Ils le surchargent. J'ai déjà demandé au syndic de leur rappeler le règlement de l'immeuble. Quelle engeance on loge là-haut ! grinça la dame.

Confuse, Dina baissait les yeux, imaginant déjà la remontrance qui serait faite à sa grand-mère par cette puissance redoutable qu'on appelait copropriété.

Escalet intervint, sec et catégorique.

– Eh bien, moi, je reconnais à cette enfant le droit de prendre l’ascenseur. En revanche, je demanderai au syndic de l’interdire aux chiens. L’autre jour, votre caniche a levé la patte dans la cabine. Ça puait !

Comme si son honneur eût été en jeu, le caniche émit un aboiement hargneux.

– Un petit accident. J’étais en retard pour le sortir, il n’a pas pu tenir, mais la concierge a épongé, expliqua la dame.

Benoît jeta un regard sur le chapeau resté dans l’ascenseur, avant d’échanger avec Dina un clin d’œil complice. Ramassant son toutou vindicatif, la locataire du troisième s’élança sans plaisir et en maugréant dans l’ascension de l’escalier.

– Vous m’avez dit que vous me feriez un petit mot d’excuse pour ma maîtresse, monsieur, s’il vous plaît ? demanda Dina.

– Je vais faire mieux. Je vais vous accompagner à l’école.

– Mais vous serez en retard à votre travail.

– Je ne serai pas puni. Allons-y ! ordonna Benoît.

Ils arrivèrent à l’heure de la récréation et, quand la fillette eut désigné sa maîtresse, qui faisait les cent pas au milieu des écoliers bruyants, Escalet s’en approcha, tenant Dina par la main.

– Tiens, te voilà : d’où sors-tu ? On t’a portée absente. Vous êtes son père ? demanda la femme d’âge mûr, d’un ton agressif.

– Je suis un voisin et je viens attester que nous sommes restés coincés dans l’ascenseur, d’où le retard fort excusable de votre élève.

– Tiens, tu étais dans un ascenseur avec ce monsieur ! parut s’étonner l’institutrice en portant sur Benoît un regard soupçonneux.

– Oui, madame. On est bien restés une heure avant qu’on vienne nous en sortir.

– Tu le connais, ce monsieur ?

– Pas beaucoup. C’est le monsieur du cinquième. Il a été très gentil.

– Gentil, vraiment ? Et qu’avez-vous fait, pendant une heure, enfermés dans cet ascenseur soi-disant en panne ? poursuivit la dame, de plus en plus méfiante.

– On a parlé et j’ai même récité *Jeanne au pain sec*, et il m’a récité une fable marrante.

– Ce monsieur n’a pas eu... de gestes déplacés ? coupa la maîtresse en jetant à Escalet un regard de juge d’instruction.

– Pour qui me prenez-vous ! rugit Benoît.

L’enseignante ignora l’intervention et se pencha sur l’enfant.

– Si ce monsieur t’avait caressée là où il ne faut pas, tu devrais le dire, n’est-ce pas ? Tu te rappelles comment on vous a mises en garde, l’autre jour, avec l’assistante sociale, contre les hommes qui font des choses aux petites filles ou qui leur montrent ce qu’elles ne doivent pas voir.

– Ah oui, je me souviens. Mais ce monsieur est un gentil voisin, pas un pédo... machin. Il a téléphoné à un ami pour qu’on vienne remettre l’ascenseur en marche. Même qu’il va être en retard à son travail, parce qu’il a voulu m’accompagner pour qu’on soit sûr que je dis la vérité et que je sois pas punie.

La courtoisie de Benoît Escalet avait atteint ses limites.

Il fixa d’un regard fulgurant la maîtresse de Dina.

– Alors, pour vous, tout homme qui s’intéresse à un enfant est un pédophile en puissance ? Voir partout le mal est la marque d’un esprit bas et pervers, pour le moins vulgaire, Madame l’Institutrice !

– Professeur des écoles, se hâta de rectifier la dame.

Benoît tendit la main à sa protégée.

– Au revoir, Dina. Soyez sage et appliquée, conclut-il en s’éloignant, sans un regard à l’enseignante, tandis que retentissait la sonnerie de fin de récréation.

Benoît Escalet étant d'une ponctualité exemplaire, son arrivée à onze heures au bureau fut par tous remarquée. Il ne donna d'explication qu'au chef de service, lequel se dit ému par le séjour du juriste en compagnie d'une petite fille dans un ascenseur en panne.

– À votre place, moi qui souffre de claustrophobie, j'aurais fait une crise d'asthme, dit Jules Forget.

Alors que Benoît regagnait son box, Sidonie Belaval l'arrêta.

– Votre téléphone a sonné à plusieurs reprises avec insistance. Je me suis permis de répondre. J'ai noté le numéro de votre correspondant sur une fiche que vous trouverez sur votre bureau. Ce monsieur avait l'air pressé de s'entretenir avec vous, conclut la jeune fille.

Benoît reconnut le numéro du cabinet de Julien Merlot et rappela aussitôt.

– Tu voulais sans doute savoir si j'étais sorti indemne de mon incarcération et si j'ai été soupçonné de pédophilie ? La réponse est oui dans les deux cas. Je te suis reconnaissant pour l'envoi de ton concierge : un type mal embouché mais compétent.

– Ah oui, l'ascenseur, bien sûr ! Je suis content qu'il en soit ainsi, mais mes appels, depuis ce matin, ont un tout autre objet. Il faut absolument que je te voie avant le week-end. Ce soir, si possible.

– C'est urgent ? Ça ne peut attendre notre rendez-vous du lundi ?

– Je veux te voir avant le week-end, te dis-je ! C'est capital.

– Holà, holà ! Bon, je passe chez toi après le bureau. Vers dix-neuf heures trente : ça te va ?

– Non ! Pas à la maison ! Disons vingt heures trente chez l'Italien de la rue du Sabot. Je t'invite à dîner.

– Très bien. J'y serai.

Persuadé que Merlot allait lui demander de servir d'alibi, comme il l'avait déjà fait, pour couvrir ses escapades libertines, Benoît se mit au travail en évitant de se poser des questions. Cependant, le fait que Julien l'invitât à dîner, au lieu de régler, comme d'habitude, l'affaire par téléphone, et qu'il voulût le voir hors de son foyer, donnait à penser qu'il devait s'agir d'un week-end à risques. « Comme d'habitude, Merlot compte sur mon imagination d'ami dévoué pour protéger ses arrières conjugaux », soupira Benoît.

Ce soir-là, il ne quitta le bureau qu'après avoir réglé tous les dossiers du jour. Jules Forget apprécia que son subordonné prolongeât ainsi sa présence, après fermeture du service, pour compenser son arrivée tardive.

En traversant le hall vers la sortie, Benoît entendit deux de ses collègues se donner rendez-vous le lendemain matin à Orly : ils devaient embarquer à bord d'un charter pour l'Angleterre où l'équipe de France de football allait disputer un match capital. Ce pourrait être un alibi présentable pour Merlot, vaillant supporter des Bleus devant son téléviseur.

Avant de rejoindre l'ami au restaurant, Benoît se rendit chez le premier chapelier de Paris afin de

choisir un feutre destiné à remplacer celui qui, le matin même, avait été abandonné dans l'ascenseur.

L'œil rivé sur la pendule, car l'heure de la fermeture approchait, un vendeur dûment sollicité finit par extraire des réserves un feutre antilope à bords étroits.

– Très haute qualité de feutre, mais forme parfaitement démodée, monsieur, dit le patron, intrigué par les exigences de ce client tardif.

– Je suis moi-même démodé. Ce chapeau me convient donc, dit Benoît.

Merlot se présenta comme d'habitude avec une demi-heure de retard au restaurant où Benoît l'attendait en compagnie d'une fiasque de chianti.

La vue des traits contractés et du teint gris de Julien l'inquiéta.

– Ça va ? demanda-t-il, soucieux, en guise de préambule.

– Ça pourrait aller mieux. Mais c'est affaire de temps, répliqua Julien en se servant un verre de vin.

– Ton appel pressant m'a intrigué. Que se passe-t-il ?

– Il se passe, il se passe... qu'Héloïse veut divorcer !

– Non ! Elle a eu vent de ta liaison avec la chercheuse en bulles ?

– C'est moi qui, las des mensonges et des complications quotidiennes, l'ai informée hier de mon intention d'aller vivre, en partie, avec une femme que je considère comme complémentaire : Céliane, bien sûr, dont je t'ai déjà parlé.

– Et Héloïse n'accepte pas l'adjonction de ce complément ? Tu aurais dû t'en douter !

– Certes, mais sa réaction m'a soufflé. On croit connaître une femme et elle vous désarçonne en un clin d'œil. On la découvre tout autre qu'elle paraissait être depuis des années, dit Julien, anéanti par ce qu'il semblait considérer comme une trahison.

– Explique-toi, que diable !

– Je m'attendais à la grande scène de jalousie de l'épouse offensée. J'y étais préparé. J'avais tout prévu : la périodicité de mes absences du foyer conjugal, la conduite à tenir avec les enfants, les nôtres et ceux de Céliane. Tout pouvait s'organiser au mieux. Mais Héloïse a reçu le coup sans broncher. Sans un cri, sans une insulte, sans une larme. Elle m'a dit : « Prends tes affaires et décampe ! Rejoins ta nymphe et trouve-lui un autre complément que moi. Dès demain, je constitue avocat et demande le divorce. » Non ! Mais tu te rends compte ! C'est stupéfiant !

– C'est net, catégorique et même péremptoire, convint Benoît.

– Elle m'a dit ça sans la moindre émotion, comme s'il lui était indifférent de me larguer après treize ans de vie commune ! Comme si, finalement, ça l'arrangeait ! maugréa Julien.

– Tu crois épouser Psyché et tu trouves Némésis. Le sang grec de ta femme a parlé, commenta Benoît, se souvenant qu'Héloïse était née Karalis, d'un père athénien.

– Elle qui se veut féministe militante, je la croyais moins bourgeoise, moins vieux-jeu. J'avais tout

préparé avec l'accord de Céliane. Nous rassemblerions nos enfants : un week-end chez l'une, un week-end chez l'autre, vacances partagées. Les gosses seraient devenus copains et, à la longue, les mères auraient fini par s'entendre. Nous aurions constitué une sorte de famille recomposée.

– Une famille recomposée est faite de familles décomposées, ce qui va à l'encontre de l'ordre affectif des êtres humains. Je vois mal tes jumeaux, au caractère entier, s'accommoder d'une telle situation, fit observer Benoît.

– J'ai l'intention de prendre tous les torts à ma charge. Et je ne lésinerai pas sur la pension alimentaire.

– C'est le moins que tu puisses faire. En attendant, tu as déménagé ?

– Eh oui. Céliane part demain pour un congrès au Venezuela, mais je me suis installé à l'hôtel, près de mon cabinet, car je n'ai pas envie de loger dans son trois-pièces banlieusard. À son retour, elle cherchera pour nous un appartement à Paris.

– Et Héloïse, dans tout ça ?

– J'imagine qu'elle voudra te voir pour te livrer sa version des faits. Depuis toujours, tu passes pour un sage. Essaie de savoir, étant donné sa conduite dans cette affaire, si elle n'a pas un amant, ce qui expliquerait la façon dont elle m'a aussi allégrement donné congé. Ça me fournirait des arguments défensifs en cas de dispute.

Le dîner fut rapidement expédié et, tandis qu'il attendait l'addition, Merlot risqua une proposition.

– Je voudrais que tu connaisses Céliane. C'est une femme formidable. Dînons ensemble, un de ces soirs.

– Pas question ! Je ne fréquente pas l'épouse – tant qu'elle le reste – *et* la maîtresse. L'une *ou* l'autre, mais pas les deux. Question de principe, j'oserai même dire de déontologie mondaine.

– Je comprends, mais je voudrais que tu fasses aussi l'effort de me comprendre. Sans absoudre, mais seulement comprendre, insista Julien.

Benoît posa une main affectueuse sur le bras de son ami :

– Ton cas est d'une grande banalité, donc compréhensible, même par moi. Ah, si seulement l'homme était sûr, quand il rencontre une femme, qu'il ne changera pas de sentiments ! Le voilà amoureux. Elle est jolie, intelligente, goûte la musique et la peinture qu'il aime, déteste comme lui le clinquant, se moque des modes, dit franchement ce qu'elle pense, bref, semble lui aller comme un gant. Les voilà mariés, comme toi avec Héloïse. Le temps passe. Un soir ou un matin, plutôt un matin, il la trouve moins belle, moins intelligente, plus attentive à des futilités, moins indulgente pour ses bévues, moins adorante pour sa personne. Il envisage soudain sans plaisir d'avoir à passer des années en sa compagnie. Elle n'est pour rien dans ce désamour. Elle ne l'a pas trompé : ni avec un autre ni sur ses qualités patentes et ses défauts acceptés. Non, c'est lui qui, plus qu'elle, a changé. Elle s'en accommode, mais pas lui. Les découvertes achevées et la carte du Tendre oubliée au fond d'un tiroir, la passion s'est éteinte. Il sait tout de son corps, de ses grains de beauté, du goût de ses baisers, comment elle se trémousse pour s'insérer dans un collant, et égare ses boucles d'oreilles. Il peut prévoir sans risque d'erreur ses réactions. Il croit la connaître comme la table de multiplication. La vie commune est devenue une exposition cent fois visitée. Il ne saute plus de joie quand elle arrive, il

est heureux de se retrouver seul quand elle sort. Il lui arrive de plus en plus souvent d'oublier son anniversaire et celui, plus important pour elle, de leur rencontre. Il se résigne au constat mille fois établi : l'amour est volatil.

– Tu exagères et...

– Pas du tout... Alors il la quitte pour courir avec une autre femme, une autre aventure qui connaîtra le même aboutissement, ou bien il s'adapte à cette atonie conjugale, par scrupule, paresse ou lassitude. Ils forment désormais un couple lié par l'éducation des enfants, le respect mutuel, les reliques du passé, la complicité routinière de solitudes juxtaposées. Ils trompent l'ennui par des mondanités et des voyages, car subsiste entre eux l'affection plus ou moins tendre du frère pour la sœur. Voilà ce qu'il faut retenir et admettre de la nature masculine, Julien. Philémon et Baucis, Dante et Béatrice, Paul et Virginie sont de touchantes exceptions.

– Bien sûr, tu n'as jamais aimé une femme avec passion.

– Peut-être par crainte, un jour, de ne l'aimer plus.

– C'est ton affaire, mais moi, je sens que je vais tourner délibérément une page de ma vie, soupira Merlot.

– Pas si vite, Julien ! Je ne suis pas certain que ta bullologue te retienne longtemps. Je t'ai connu, au fil des années, tant de passions définitives qui duraient quinze jours ou trois mois, que je ne désespère pas de te voir réintégrer le foyer familial... et le lit d'Héloïse !

– Je ne crois plus en avoir jamais envie. Quand l'union conjugale devient insipide, vire à la corvée, que les sens restent muets, comme tu viens de le dire, mieux vaut rompre avant d'être dans l'incapacité d'un renouveau, développa Julien.

– C'est bien pourquoi je reste célibataire, dit Benoît en donnant à Julien une accolade fraternelle.

Rentré chez lui, Escalet ressentit une profonde mélancolie. En rompant avec son mari, qui l'avait bien cherché, Héloïse exilait dans le marais des réminiscences leur jeunesse commune. À l'université, Merlot et Escalet avaient longtemps formé, avec la jeune Grecque, un joyeux trio que Benoît transformait parfois en quatuor quand s'y ajoutait une de ses conquêtes. Relations éphémères, car le scepticisme et la causticité de l'étudiant détournaient vite les filles d'un garçon dépourvu de fantaisie, peu doué pour le flirt et désargenté. Studieux par obligation, circonspect par expérience, économe par nécessité, il était tenu pour bûcheur et pingre. Il ne dansait ni le swing ni le tango, et redoutait le frottis sensuel du slow. Les figures acrobatiques du rock 'n roll relevaient pour lui des ébats des primates dans la forêt vierge. Il s'ennuyait dans les boîtes de nuit, ignorait tout des répertoires d'Elvis Presley et de Johnny Halliday, refusait le plus souvent les invitations aux surprises-parties, anniversaires et autres célébrations. Les filles qu'il accompagnait avaient le sentiment d'être courtisées par convenance. Elles subodoraient que l'ami de Julien Merlot, l'entreprenant séducteur, ne leur portait attention que pour imiter ce dernier, voire lui servir de caution.

La réserve de Benoît avait cependant éveillé chez les moins frivoles un intérêt véritable. Les unes, le croyant malheureux en amour, étaient prêtes à lui offrir des consolations, d'autres voyaient en lui un compagnon sérieux, solide et sûr, à conserver. Les plus délurées, qui n'avaient pas l'habitude d'être tenues à distance, tentaient d'inscrire ce mâle rébarbatif à leur tableau de chasse. Une demoiselle

sentimentale, longtemps amoureuse de Benoît à qui elle adressait des messages d'un romantisme délirant, avait confié à Héloïse : « De mes lettres d'amour il ne retient que les fautes d'orthographe. »

L'attitude de Benoît Escalet tenait au fait qu'il ne croyait pas à la pérennité des passions. « Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre », disait-il à Merlot, citant La Bruyère.

Le comportement de Julien et la rupture, si facilement acceptée par Héloïse, confortaient son opinion. Il eut, cette nuit-là, un sommeil agité. Transporté dans un cauchemar angoissant, il vit Héloïse casquée, telle Athéna, poursuivre Julien en brandissant une lance. Quand il voulut s'interposer, elle le transperça. En sueur et pantelant, il reprit conscience.

D'après Merlot, l'attitude de sa femme ne faisait pas redouter de violences. Mais Escalet devait s'attendre à une rencontre orageuse avec elle. Héloïse avait toujours considéré l'ami Escalet comme le complice actif des infidélités soupçonnées de son mari.

La journée du samedi passa sans que l'épouse délaissée se manifestât, mais quand, le dimanche matin, alors qu'il s'apprêtait à se raser, la sonnette de sa porte retentit, Benoît crut l'heure de l'épreuve arrivée. Il s'en fut jeter un regard par l'œilleton, s'attendant sans surprise à voir Héloïse. Il vit Dina, la petite fille de l'ascenseur, accompagnée d'une Africaine pulpeuse, vêtue d'un manteau rouge à col de velours noir et coiffée d'un bibi à plumes.

Il prit le temps de passer une robe de chambre et ouvrit à ses voisines du septième.

– Bonjour, monsieur. On veut pas vous déranger, mais ma grand-mère tient à vous remercier pour le jour de la panne. Elle vous apporte une tarte à la banane.

La visiteuse, dont la beauté exotique – traits fins, sourire éclatant, regard sombre velouté, maquillage soigné – impressionna Benoît, n'avait rien d'une aïeule éprouvée par la vie. Benoît lui donna une quarantaine triomphante en se souvenant que les Africaines procréent plus précocement que les Européennes. Quoique fort intimidée, Mâ Bamba tendit un plat couvert d'une serviette blanche.

– Ma petite-fille m'a dit comme vous avez été gentil avec elle.

– Mais Dina fut, madame, une agréable compagnie, répondit Escalet.

– Elle m'a dit aussi pour le chapeau. Mais on n'a pas pu le retrouver. La concierge assure qu'elle ne l'a pas vu. C'est une perte pour vous. Je peux payer le prix, monsieur, fit l'Africaine qui s'exprimait en bon français et sans accent.

– Oublions cela, voulez-vous. Vous avez une petite-fille bien élevée et qui est, je crois, bonne élève, constata Benoît.

– Oh ça, oui ! Elle travaille bien. Il n'y a que l'anglais. Et là, je ne peux pas l'aider.

– Ne restez pas sur le palier, entrez, je vous prie, se crut obligé de proposer Benoît.

La réponse de la fillette le rassura :

– On veut pas déranger, monsieur. Et puis, nous allons à la messe.

Benoît souleva la serviette et découvrit une tarte tiède et odorante.

– C'est un gâteau pour six personnes. Je ne vais pas manger seul cette énorme pâtisserie, dit-il.

– C’est léger, protesta Dina.

À cet instant, Escalet l’asocial s’entendit faire une étonnante proposition :

– Venez toutes deux, vers trois heures, cet après-midi, prendre le café avec moi. Nous partagerons votre gâteau. Et que Dina apporte son devoir d’anglais ! suggéra-t-il.

– Nous n’oserons pas venir chez vous, dit la grand-mère.

– Osez ! Je vous attends. Mais ne ratez pas la messe... et prenez l’ascenseur ! conclut Benoît en riant.

De sa vie il n’avait passé un après-midi dominical aussi instructif. Il découvrit que ces émigrées, à peine tolérées par le voisinage, méritaient attention et donnaient à apprendre plus qu’à redouter.

Pour recevoir ses voisines, il couvrit sa table d’une nappe brodée, sortit le service Minton hérité de sa tante, et moulut une triple dose du mélange d’arabica et de robusta torréfié dans une boutique huppée de la rue Marbeuf.

Les invitées se présentèrent à l’heure dite, Dina dans une robe bleue à col de dentelle, chaussettes blanches et souliers vernis. Sa grand-mère paraissait encore plus jeune que le matin, dans une robe de cotonnade crème à ramages orange et vert, dont le décolleté plongeant laissait entrevoir un buste généreux et ferme.

Quand la fillette refusa le café, il lui servit un jus d’orange qu’elle but à petites gorgées, avant d’effacer d’un index discret la trace de ses lèvres sur le bord du verre. « Elle est autrement éduquée que les fils Merlot », se dit Benoît. Il était toujours agacé quand, à l’heure de l’apéritif, les jumeaux se mêlaient à la conversation des adultes, n’hésitaient pas à interrompre parents et invités pour poser des questions oiseuses et émettre des remarques déplacées, tout en tripotant cacahuètes et olives dans les coupes.

Après un rappel de la panne d’ascenseur qui avait permis à Escalet de faire la connaissance de Dina, on en vint à évoquer la situation des travailleurs clandestins. Mâ Bamba confirma qu’elle économisait pour se procurer les papiers que l’Administration lui avait jusque-là refusés.

– Si vous me le permettez, je vais parler de votre cas, sans vous nommer, bien sûr, à un avocat de mes amis, offrit-il.

– Les avocats coûtent très cher, monsieur et, pour nous qui nous cachons, mieux vaut ne pas attirer l’attention. Pour être toléré, il faut se faire oublier. C’est ça, l’intégration ! Quand j’aurai trois mille euros de côté, je pourrai, par une réceptionniste de l’hôtel où je travaille, qui connaît un employé de la préfecture de police, acheter des papiers bien en règle.

– C’est un procédé illégal, qui pourrait vous coûter cher. Cet employé indélicat exploite l’angoisse des sans-papiers qui, comme vous, redoutent l’expulsion. Si ce trafic est découvert, ce qui ne peut manquer d’arriver un jour, vos cartes de séjour seront annulées et vous n’échapperez pas à une reconduite à la frontière pour complicité de fraude administrative. Je suis juriste et je sais de quoi je parle, précisa Benoît.

– Je connais d’autres Africains qui ont acheté des papiers. Ils n’ont pas eu d’ennuis, monsieur.

– Permettez-moi, avant que vous ne vous engagiez dans cette voie légalement et moralement condamnable, de demander un avis à mon ami avocat.

– Ça coûtera combien ? demanda Mâ Bamba.

– Ça ne coûtera rien. On ne fait pas payer ce genre de service, assura Escalet, maintenant bien décidé à aider ses voisines.

– C’est que nous renvoyer en Somalie serait nous offrir à la mort. Tenez, hier, dans un journal qu’on donne gratuitement aux clients de l’hôtel, j’ai trouvé cet article : je l’ai découpé pour le montrer à ceux qui croient que nous exagérons.

Mâ Bamba ouvrit son sac et en tira une coupure qu’elle tendit à Escalet.

Il lut, sous le titre *Afrique* : « Des fundamentalistes islamistes somaliens ont décapité hier, dans le sud du pays, sept personnes accusées d’être des “chrétiens” et des “espions”. Parallèlement, le Haut Commissaire des Nations Unies aux Droits de l’homme, Navi Pillay, a dénoncé dans *Le Figaro* les “graves violations des droits de l’homme commises en Somalie et qui peuvent être considérées comme des crimes de guerre”. »

Benoît rendit la coupure à la visiteuse.

– Toute notre famille a été tuée par ces gens qui veulent exterminer les chrétiens. Mon mari, ma fille, mon gendre, des cousins et des cousines ont tous été massacrés. C’est pourquoi nous sommes parties en abandonnant nos maisons, qui ont été pillées. C’est grâce au patron de mon mari que nous avons pu quitter la Somalie et venir en France. Vous comprenez, monsieur, que nous ne voulions pas retourner au pays. Si on décidait de nous y renvoyer, je me jetterais dans la Seine avec Dina, dit l’Africaine dont les lèvres trémulaient d’émotion.

– Je ferai tout, maintenant que je vous connais, pour vous éviter ça, dit Benoît, s’engageant avec sincérité.

Devinant que cette conversation gênait sa grand-mère, la petite Dina osa exhiber son cahier d’anglais. Sans être celui d’Oxford ou de Cambridge, l’accent de la fillette était plus correct que la version qu’elle soumit à Benoît. Il corrigea les fautes, mit en garde contre les faux-amis du vocabulaire, bête noire des traducteurs, et fit répéter quelques verbes irréguliers.

– C’est difficile à retenir, dit l’enfant.

– Si vous voulez les apprendre facilement, je vais vous donner la méthode que j’ai utilisée quand j’étais étudiant. Chaque soir, écrivez cinq verbes irréguliers et leurs déclinaisons sur un Post-it que vous collez sur votre miroir de toilette. En vous rasant, répétez-les à satiété jusqu’à les savoir par cœur, dit-il.

La grand-mère et la petite fille éclatèrent du même rire sonore.

– Bien sûr ! Suis-je bête ! Dina n’a pas de barbe, reconnut-il confus.

– Votre méthode paraît bonne. Je veillerai à ce que Dina l’applique en faisant sa toilette, monsieur.

Au moment de la séparation, Benoît Escalet proposa de contrôler les progrès de l’écolière, mais, fort de l’expérience désagréable vécue avec l’institutrice, il demanda à Mâ Bamba d’accompagner la

fillette quand elle viendrait chez lui.

– C’est ça : pendant que vous la ferez travailler, je pourrais peut-être faire quelque chose pour vous. Du repassage ou du ravaudage, monsieur ?

– Il ne saurait en être question. Je ne fais pas de troc, comme la dame qui vous loge, contre des heures de ménage non déclarées.

– Ah ! Dina vous a dit ? s’émut la grand-mère en jetant un regard courroucé à sa petite-fille.

– Soyez sans crainte : ce ne sera pas répété. Mais vous vous êtes mise dans le cas d’une personne qui travaille au noir. Comme l’aigrefin de la préfecture, votre logeuse exploite les demandeurs d’asile. Vous n’êtes pas déclarée comme femme de ménage, Mme Montbalon ne paie pas de cotisations sociales pour vous et la Sécurité sociale vous ignore, tout comme le fisc. Si, chez elle, vous tombez d’un escabeau, vous vous blessez au doigt ou vous donnez un tour de reins, vous ne serez pas soignée et vous ne pourrez pas assurer votre travail à l’hôtel. Où, là encore, vous êtes en situation irrégulière, puisque payée en liquide et non déclarée.

– La directrice de l’hôtel a dit que si nous, les clandestins, nous avons un accident en travaillant, elle paierait le docteur et le pharmacien, corrigea Mâ Bamba.

– Comme votre employeur, vous êtes dans l’illégalité. En tout cas, quand vous accompagnerez Dina chez moi, je ne vous permettrai pas de toucher un balai ni un chiffon ! précisa Benoît.

– Alors, j’apporterai mon tricot. Je ne peux pas rester sans rien faire, moi, monsieur, décida Mâ Bamba.

Après le départ des visiteuses, Escalet mit de l’ordre, alluma un cigare, se servit un whisky et se cala, méditatif, dans son fauteuil. Où qu’il regardât, les humains lui paraissaient avoir renoncé, par esprit de lucre ou lâcheté, à tout ce qui rend honorable la vie en société. Cette situation lui était par bien des aspects indifférente, mais venait de surgir le cas particulier de Dina et de sa grand-mère. L’ostracisme avait maintenant un visage, un regard, une voix.

Tout ce qu’il avait voulu ignorer jusque-là du sort des émigrés clandestins lui avait été révélé par une panne d’ascenseur. Que des étrangers, malheureux mais importuns, qui avaient fui massacres ou famine, fussent exploités – par des passeurs mafieux, des marchands de sommeil, des commerçants fraudeurs, des industriels recruteurs de main-d’œuvre bon marché, des bourgeois parcimonieux et quelques fonctionnaires cupides – devenait, pour lui, une réalité humaine dérangeante. Les profiteurs les plus odieux de ces hommes et de ces femmes venus d’Afrique, d’Asie ou d’Orient, souvent au péril de leur vie, devinrent, aux yeux de Benoît, ceux et celles qui paraient leur fraude rentable des couleurs de l’entraide. Telle cette Mme Montbalon qui se vantait « d’héberger gratuitement ces pauvres Africaines », alors que Mâ Bamba payait en heures de ménage trois fois le loyer d’une chambre sans eau, d’où elle pouvait à tout moment être chassée par la propriétaire.

Cette découverte lui imposant ce qu’il ne pouvait plus, en tant qu’honnête homme, méconnaître, Benoît Escalet prit en son for intérieur l’engagement de tout faire pour obtenir la régularisation de celles que le destin – qui sait parfois contrer les égoïsmes – lui avait envoyées.

Me Merlot devrait mettre en œuvre ses relations, politiques ou administratives, puisque, dans cette démocratie où Marianne au bonnet phrygien avait, disait-on, accouché des droits de l'homme, rien n'était plus obtenu sans piston !

Le lundi matin, au bureau, Benoît Escalet reçut un appel de Julien Merlot.

– Pas d’ennuis ? s’enquit-il.

– Aucun. J’ai le sentiment, seul dans mon petit hôtel du Quartier latin, de me retrouver étudiant. J’ai pris mon petit déjeuner au d’Harcourt. Finalement, le célibat, c’est pas mal ! Héloïse ne t’a pas appelé chez toi ?

– Tu sais bien que j’ai étouffé la sonnerie de mon téléphone...

– Elle aurait pu te rendre visite.

– J’ai eu des visites, mais pas la sienne. D’ailleurs je t’en parlerai ce soir, dit Benoît.

– Pas ce soir : j’appelais pour te dire que nous ne nous verrons pas comme d’habitude. Je pars pour Genève. Un confrère suisse demande d’urgence ma collaboration dans une affaire d’évasion fiscale qui intéresse un de mes clients. Il s’agit d’empêcher une banque cantonale trop zélée de livrer des informations au fisc français. Depuis que nos démagogues élus veulent faire sauter le secret bancaire, explosion qui pourrait bien atteindre quelques-uns d’entre eux, c’est fou ce qu’on a comme soucis avec Bercy !

– Si les tricheurs payaient leurs impôts, les nôtres baisseraient et nos revenus seraient moins écornés. La peste soit des paradis fiscaux ! J’approuve la levée du secret bancaire, en Suisse comme ailleurs, fulmina Escalet.

– Si le secret bancaire est levé, la Suisse est en faillite. La banque est la première industrie helvète, mon vieux. C’est pourquoi le gouvernement fédéral freine de tous ses cantons !

– Il leur restera toujours le fromage, le chocolat, les montres, leurs montagnes, leurs lacs, leurs palaces, leurs instituts de rajeunissement. Mais, à propos de tricherie, que penses-tu d’une Africaine, émigrée clandestine, qui se prépare à acheter des papiers à un fonctionnaire ripou ?

– Si tu la connais, déconseille-lui formellement d’en rien faire. Deux employés de l’Immigration se sont fait pincer la semaine dernière. Ils sont en prison et ceux qui leur ont acheté des titres de séjour ont été renvoyés dans leur pays d’origine. Je suis un peu étonné que tu t’intéresses à ce genre de gens. Ils n’ont qu’à rester chez eux ! Ils campent dans nos squares, dressent des tentes sur les quais, squattent des immeubles et défilent en conspuant nos institutions, accompagnés de politiciens en manque d’électeurs et de philosophes fumeux, en quête de publicité.

– Je sais. Je sais aussi que ces supporters d’occasion, une fois leur numéro fait devant les caméras de la télévision, regagnent leurs appartements des beaux quartiers où ils se gardent bien d’inviter les malheureux, objet d’une brève sollicitude intéressée. Mais, vois-tu, je suis ému par le sort de la petite fille de l’ascenseur, et plus encore par celui de sa grand-mère. Cette femme est exploitée, aussi bien par sa logeuse que par l’hôtelier qui l’emploie au noir. Toutes deux sont méritantes. Je veux les aider.

– Tu m’étonneras toujours. Toi qui fuis le prochain comme un pestiféré, voilà que tu prends fait et cause pour des parasites économiques et sociaux, des inconnues... car tu ne sais rien d’elles ? observa Julien.

– Tout le dilemme est là. Savoir ou ne pas savoir... Bien sûr, il faut éviter d'apprendre ce qui dérange, car l'ignorance protège. Comme tu le dis, je tiens les gens à distance, mais aussi, comme l'ordonne un commandement de Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même... à condition de ne pas être obligé de le fréquenter !

– Et tu es passé maître dans cet exercice ! reconnut Julien, goguenard.

– En effet, le sort de mes contemporains inconnus, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient, m'indiffère. Tant qu'on réussit à ignorer leur existence, tout va bien. Mais qu'un événement fortuit vous mette en relation étroite avec des malheureux estimables, finie la tranquillité d'esprit ! On ne peut plus, comme la veille, méconnaître leur sort ; cela vous met mal à l'aise, vous empêche de jouir pleinement de la vie. On ne retrouve le confort moral qu'en les aidant à résoudre leurs problèmes. Ce que je veux faire pour ces Africaines, développa Benoît.

– C'est bien la plus laide illustration d'égoïsme que j'aie jamais entendue. Tu veux te payer une bonne conscience à moindres frais ! s'indigna Merlot.

– L'égoïsme peut ainsi conduire à l'altruisme, ironisa Escalet.

– La petite est trop jeune, et la grand-mère sans doute trop vieille pour stimuler ta libido de vieux garçon. Alors, quel vent te pousse ?

– Celui de la honte, Julien.

– Holà ! Holà ! Bon, confectionne-moi un dossier le plus complet possible : identité, origine, pourquoi elles ont quitté leur pays, preuves à l'appui, s'il y en a, connaissance de la langue, etc. Je verrai, à mon retour, qui je peux activer. Mais, surtout, ne promets rien. À bientôt !

Entre deux dossiers, Benoît Escalet prépara un questionnaire pour la grand-mère de Dina, le glissa dans une enveloppe, se promettant de le faire porter à l'intéressée le soir même. Conscient d'avoir ainsi amorcé l'aide que ne pourrait plus refuser Merlot, il quitta le bureau d'humeur légère. Homme d'habitude, il décida de se rendre, même seul, comme chaque lundi, au bar où il rencontrait Julien. Il siroterait son pur malt réservé en parcourant les magazines mis à la disposition des habitués.

Mais le destin en décida autrement. Au moment où, franchissant le seuil de la compagnie Eternity, il ouvrait son parapluie avant de s'engager sur le boulevard, un coup de klaxon impératif le fit se retourner. Il reconnut Héloïse Merlot au volant d'une voiture arrêtée en double file.

Le sourcil froncé, car il trouva cet appel cavalier, il s'approcha du véhicule. Héloïse baissa la glace.

– Monte, j'ai à te parler ! ordonna-t-elle sèchement.

Le ton n'augurait rien de bon et Benoît obtempéra sans se presser.

– Où me conduis-tu ? dit-il en s'asseyant.

– Nulle part. Ce que j'ai à te demander tient en peu de mots et ta réponse me suffira. Depuis combien de temps Julien entretient-il une maîtresse ? Tu dois le savoir, non ?

Un trio d'avertisseurs rageurs contraignit Héloïse à démarrer.

– Mets la ceinture de sécurité, dit-elle en embrayant nerveusement.

Un autobus évita de justesse l'automobile quand, sans tenir compte du feu rouge, Héloïse lui fit franchir le carrefour.

– Si tu conduis ainsi, Julien sera bientôt veuf, ironisa Benoît.

– Ça l'arrangerait sans doute, mais je n'ai pas l'intention de lui faciliter la vie ! s'écria-t-elle.

– Je te prie de te calmer. Tu vas nous conduire dans le VI^e, à un bar où j'ai mes habitudes. C'est un lieu tranquille et douillet. Tu pourras à l'aise y déverser ta bile, sans faire courir de risques aux passants, décréta Escalet, péremptoire.

Mme Merlot connaissait assez les façons de Benoît pour savoir qu'il n'admettrait pas de refus. Il était capable de descendre de l'automobile et de la quitter sans un mot.

– Indique-moi le chemin, demanda-t-elle.

L'accueil du personnel prouva que Benoît était un habitué.

– Me Merlot n'est pas encore arrivé, dit le barman.

– Mon ami est absent de Paris, se contenta de formuler Benoît.

– Ah ! C'est donc ici, votre halte du lundi soir ! marmonna Héloïse.

– Depuis des années, confirma Escalet.

– Je croyais qu'il me racontait une histoire, chaque lundi, quand il était en retard pour dîner, ajouta-t-elle, morose.

Dès qu'ils furent installés et les consommations servies, Benoît, comme si rien n'était venu interrompre le dialogue amorcé à bord de l'automobile par l'épouse en colère, répondit à sa question :

– J'ignore depuis combien de temps Julien connaît la personne avec laquelle il a choisi de passer une partie de son temps libre, ainsi qu'il me l'a fait savoir vendredi dernier au téléphone.

– Tu l'a rencontrée, cette perruche ? Il te l'a présentée ?

– Je ne veux connaître que toi. Tu es l'épouse légitime de Julien, la mère de ses enfants, et ma plus vieille amie. Pour moi, il eût été inélégant et même trivial de rencontrer, actuellement, cette personne, dit-il en insistant sur l'adverbe.

– Mais il te l'a décrite ?

– Fort peu, et je n'ai pas sollicité de détails.

– Ça ne doit pas être une beauté. Il m'a dit : « C'est une grosse tête, physicienne de haut rang », sans doute pour rappeler mon ignorance en ce domaine. Et il a précisé « divorcée, elle est mère de deux enfants qui ont presque l'âge de nos jumeaux ». Il voulait même que nous les réunissions un week-end sur deux ! Il avait déjà tout organisé au mieux de son confort ! Quel goujat ! J'ai pris rendez-vous avec un avocat. Je suis décidée à divorcer dans les meilleurs délais. Si je contrais Julien à accepter le consentement mutuel, ce sera vite réglé.

– Si j'étais à ta place, je n'en ferais rien.

– Comment ça ? Admettre un partage, comme dans les vaudevilles ?

– Laisse passer cet épisode que j'imagine causé par l'éblouissement scientifique plus encore que par la fesse ou le cœur. À mon avis, cette divorcée bas-bleu cherche à se caser. Julien est assez psychologue pour s'en apercevoir, une fois les premiers feux retombés. Il te reviendra, repentant, dans quelques semaines ou quelques mois.

– Je ne veux pas ramasser les miettes de cette gourgandine ! s'insurgea Héloïse.

– Pour l'heure, c'est elle qui les a, tes miettes ! Tu es l'épouse de Julien depuis quatorze ans et vous avez en commun, en plus des enfants, beaucoup de choses que cette dame ne peut lui offrir : un passé plein de souvenirs heureux, une ascension professionnelle et sociale enviable, des goûts éprouvés au fil du temps. Sans compter que tu assures à ton mari un confort domestique auquel je le sais fort attaché. Or, j'ai cru comprendre que ta savante rivale se fait une idée plutôt floue du rôle de maîtresse de maison.

– Lui, qui grogne pour un faux pli à une chemise et grimace devant la moindre tache sur une nappe, devra s'adapter ! Qu'il aille se faire blanchir ailleurs !

– Bien. J'aime Julien comme un frère depuis notre enfance, tu le sais. Mais il faut aussi que tu saches que j'ai clairement désapprouvé sa conduite. Comme Goethe, je suis tolérant, mais je ne suis pas bienveillant. Donner un coup de canif dans le contrat conjugal est une erreur ; le rompre de cette manière est une faute. Je crois Julien grisé par la découverte de l'univers hypothétique et vertigineux de la recherche fondamentale dans tout ce qu'elle a de ludique. Il se dégrisera. On sort de l'adultère comme d'une cuite, avec la gueule de bois et honteux. Mais qu'as-tu dit à Tom et à Tim, Paulin n'étant pas en âge de comprendre ?

– Rien encore. Mais je vais leur dire que leur père nous abandonne, pour aller vivre ailleurs, avec une autre femme. À treize ans, les jumeaux en savent assez long sur les choses de la vie. Ils comptent plusieurs camarades, que je connais, dont les parents sont séparés. Tom et Tim voient leurs copains aller de l'un à l'autre sans complexe. Certains tirent même profit de cette situation pour obtenir cadeaux, argent de poche ou fournitures scolaires de marque en mettant les deux familles en compétition. Et ils le racontent en riant. Les enfants sont opportunistes et peuvent être cruels.

– Ne dis rien aux tiens pour l'instant. Tu ne dois en aucun cas dévaluer l'image paternelle. Il reste le père, et je le sais très attaché à ses trois fils. Julien et moi avons assez souffert de la séparation de nos parents pour savoir ce qu'il en coûte. Par chance, aucun des miens ne voulait de moi alors que ceux de Julien se le disputaient, en usant, par haine post-conjugale, des plus bas procédés. N'entre pas dans ce cycle infernal. Patiente, dis aux enfants que leur père participe à l'étranger, aux Émirats Arabes Unis ou en Australie, à un procès qui pourrait durer des mois. Je peux même, grâce à une amie, organiser l'envoi périodique de cartes postales pour accréditer cette situation. En prévenant Julien, bien sûr...

– Mon pauvre Benoît ! Nous ne sommes plus à l'époque épistolaire ! Ce système, dont a usé mon père alors qu'il était à Venise avec une soprano lyrique et que nous recevions des cartes de Londres, où il était censé participer à un congrès, est complètement obsolète. Tom et Tim sont des enfants d'Internet. Julien ne quitte jamais son ordinateur portable et son téléphone mobile. Ses fils lui envoient à tout instant courriels ou SMS. Le subterfuge que tu proposes serait vite éventé. On ne les

tromperait pas longtemps ! dit Héloïse.

– L’informatique servirait donc parfois la vertu ! Julien est pour quelques jours à Genève et, si j’ai bien compris, son absence risque de durer. Profite de cette situation pour temporiser. Oublie l’existence de la concurrence.

– J’ai cru un moment qu’il s’agissait de Polly Grant. Mais j’ai lu dans un magazine qu’elle décore actuellement des villas de princes arabes au Koweït ou à Dubaï.

– Polly est aujourd’hui mariée à un architecte américain, révéla Benoît.

– Comment sais-tu cela ?

– Nous correspondons de temps en temps. Depuis qu’elle m’a initié à la domotique, nous sommes restés en relations épisodiques.

– Mais enfin, comment expliques-tu la conduite de Julien ? J’aimerais comprendre : en quoi ai-je démérité ? demanda Héloïse, les larmes aux yeux.

– Tu n’as pas démérité : tu es devenue une habitude, un meuble. Meuble meublant, au sens où l’entend le Code civil, article 527 : « Tous les corps et objets qui peuvent être transportés ».

– C’est vrai, j’ai parfois le sentiment d’être un ectoplasme. Quand je parle, il m’entend mais n’écoute pas, et quand j’inaugure une robe neuve, il me demande si je ne la portais pas avant la naissance de notre petit dernier.

– Et quand tu te trousses au milieu du salon pour retendre ton collant, il ne lève pas les yeux de son journal, ajouta Benoît.

– Et pourtant je n’ai pas de cellulite ! compléta-t-elle, enfin souriante.

Escalet crut bon de donner à Héloïse, qu’il voyait désespérée, son interprétation des faits. Ce qui, à défaut de la convaincre, lui fournirait un sujet de méditation et banaliserait son cas.

– Vois-tu, il faut admettre que le mariage affadit la passion qui a réuni un certain temps deux êtres. « Et l’on est tout étonné, un beau soir, de trouver de la satiété où l’on allait chercher le bonheur » : c’est une évidence maintes fois constatée. Par Stendhal, entre autres. Considère un aimant, du genre de ceux dont usent les couturiers pour ramasser les épingles. Tu sais que les pôles de signes contraires s’attirent, mais tu ignores peut-être que l’usage trop fréquent de l’aimant démagnétise l’oxyde de fer. Son pouvoir d’attraction décroît, puis cesse. Les épingles ne se précipitent plus sur le fer pour l’êtreindre. Remplace aimant par désir, pôles par sexes, et tu auras l’explication souhaitée. L’intimité permanente du couple nuit à l’attraction sensuelle, voire intellectuelle. Rien n’est plus néfaste à l’amour que le lit conjugal et la salle de bains commune. Ils lèvent tous les mystères, diurnes et nocturnes. Quand, au commencement d’une liaison, l’homme enthousiaste réclame ardemment une complète intimité avec l’élue, il prépare, sans s’en douter, la routine, puis l’indifférence des saisons à venir, conclut Benoît.

– Si je n’aimante plus Julien, je puis peut-être en aimer d’autres ! dit-elle, rageuse.

– J’en suis sûr. Tu n’as rien perdu de ta séduction. Je trouve même que les rondeurs que tu as gagnées au fil des années te vont bien. Étudiante, tu étais plutôt du type sainte Agathe, rappela Benoît en prenant la main d’Héloïse.

– Les maternités n’ont donc pas que de mauvais effets sur la silhouette. Tu me trouves encore désirable ?

– Bien sûr ! Regarde comment te lorgne le type installé au bar. Je suis certain qu’il m’envie, dit-il, ajoutant une dose de flatterie pour rassurer son amie.

– En tout cas, Julien m’a annoncé sans ménagement qu’il avait choisi de vivre « une partie de son temps libre », comme il a dit, avec une autre. Je ne lui aurais jamais cru le cœur aussi sec.

– Je puis te dire que la façon dont tu as entériné aussi facilement et aussi froidement sa décision, l’a laissé pantois. Je dirais même qu’il en a été vexé. Son amour-propre a été douché. Il en a déduit qu’il n’avait pas grande importance dans ta vie.

– Quoi ! Il aurait voulu que je pleure comme une midinette ? Que je me traîne à ses genoux en le suppliant de rester ? Qu’à l’humiliation qu’il m’a infligée, je réponde en m’humiliant davantage ? Je suis grecque, Benoît, et, chez nous, les femmes ne sont pas toutes des Pénélope qui attendent le retour du fugueur en faisant de la tapisserie. Résignée cocue, ne suis pas ! Je suis une Junon et, demain peut-être, une Némésis ! déclara Héloïse avec une détermination qui inquiéta Escalet.

– Je me plais à croire que tu ne tiendras pas ce dernier rôle. Vous n’êtes pas le premier couple à traverser une telle crise. Je ne crois pas à votre séparation. Votre mariage doit résister à cet ouragan.

– Si le mariage détruit l’amour, comme tu dis, que reste-t-il à ceux qui, l’ayant perdu, ne se séparent pas et veulent continuer vaille que vaille à cohabiter ?

– L’amour-passion, ma chère, génère ses propres succédanés. Et les couples subsistent, qui prennent conscience de cette évolution inéluctable avec l’accoutumance et l’âge. Ceux qui l’acceptent se satisfont du paisible bonheur de vivre en harmonie, chacun étant sûr des sentiments du partenaire. Ils jouissent de ce qu’ils ont construit ensemble, de la réussite de leurs enfants, des amitiés nouées au cours des années. Soudés par les épreuves affrontées en commun, ils multiplient les attentions affectueuses, les entretiens confiants, le rappel des souvenirs, le partage des lectures, les sorties à deux, comme au temps des fiançailles. Ils célèbrent tous les anniversaires et la Saint-Valentin en échangeant cadeaux et friandises. Les élans fougueux qui, autrefois, les jetaient sur un lit à tout moment de la journée, ont fait leur temps. Mais, certains soirs, ils perçoivent que l’éloignement des corps rapproche les désirs. Il arrive qu’ils passent d’une chambre à l’autre, avec moins de précipitation qu’autrefois, peut-être, mais avec la conviction que le rituel du plaisir partagé transcende la banalité animale de l’étroite, lui confère une signification quasi mystique, abolit l’angoisse lovée, tel le serpent de l’Éden, dans les corps périssables. Adam et Ève sont absous. Les vieux mariés redeviennent de temps à autre de jeunes amants et s’endorment, las mais apaisés ! déclama Benoît, un rien emphatique.

– J’admire la manière dont tu intellectualises la situation. Mais je refuse de passer la trahison de Julien au filtre de la philosophie d’un homme qui n’a pas l’expérience du mariage.

– Celle des autres est édifiante !

– Cependant, pour te faire plaisir, je vais offrir à Julien un délai de réflexion. Ma mère qui, toute sa vie, a été trompée par mon père, avec égards et discrétion, je le reconnais, n’a jamais aimé mon mari. Tout simplement parce que c’est un mari. Elle ne m’a pas caché qu’elle se réjouissait de notre

séparation qui apporte de l'eau à son moulin. « Tous les hommes sont ainsi, sauf Benoît, parce qu'il a la sagesse de rester célibataire pour ne pas faire souffrir une femme », m'a-t-elle dit.

Benoît salua le compliment d'une inclinaison de tête.

– Ta mère oublie qu'une femme peut aussi faire souffrir un homme, commenta-t-il.

Héloïse négligea la remarque.

– Pour me changer les idées, ma mère nous emmène, les jumeaux et moi, à Charm el-Cheikh, en Égypte, pendant les vacances de février. Je ferai garder Paulin. Tom et Tim sont excités comme des explorateurs partant à la découverte de la mer Rouge. Pour le prix d'un séjour dans un Ibis de province, nous allons habiter un hôtel cinq étoiles avec sept piscines, jacouzy, paillotes, fitness, mini-golf, boutiques, spectacles folkloriques et boîtes disco. Nous allons côtoyer des milliardaires et des stars de cinéma, être servis par des Nubiens musclés. Les enfants feront des promenades à dos de chameau, se baigneront comme les Hébreux dans la mer Rouge. Ils verront des momies, des charmeurs de serpents et se gaveront de pâtisseries orientales. Pendant ce temps-là, ils penseront moins à leur père, et c'est eux qui enverront des cartes postales. Je compte sur toi pour avoir tout de même un œil sur Julien, dit Héloïse en quittant son siège avant d'embrasser son ami, pour mettre fin à l'entretien.

– Je crains qu'à son retour de Genève il ne se tienne à distance de mon regard, prévint Benoît en prenant congé.

Dès qu'Héloïse eut quitté le bar, il s'octroya un second verre et tira de sa poche, pour les relire, la dernière lettre reçue de Polly Grant et celle qu'il avait, la veille, rédigée à son intention.

Benoît s'était abstenu de révéler à Héloïse que la décoratrice lui adressait des missives affectueuses où perçaient, sous couvert d'une nostalgie de Paris et par le biais d'euphémismes impudiques, le souvenir d'une nuit d'ardentes étreintes. Au fil des mois, la correspondance entre la domoticienne et le juriste était devenue une institution, à tel point qu'il se sentait frustré quand Polly laissait s'écouler deux semaines sans écrire. Il lui arrivait même, le matin, d'attendre la distribution du courrier avant de quitter son domicile. Du message badin, comme en adressent les vacanciers sur des cartes postales ensoleillées, Polly envoyait maintenant des lettres de plusieurs feuillets. Ces missives étaient souvent accompagnées de photographies illustrant les réalisations architecturales de son mari factice et ses propres créations, destinées à personnaliser l'environnement de ces résidences somptueuses. Penché sur ces images, Benoît se plaisait à imaginer, derrière les façades laiteuses des villas palatines, des mousmées alanguies dans l'air conditionné, jetant des regards cernés de khôl à travers les moucharabiehs aux inscriptions coufiques. La vue de patios ceinturés d'arcades ombreuses, de fontaines jaillissantes serties de mosaïques, où l'on repérait plus de cubes d'or que de marbre ou de verres colorés, prouvait au Parisien que la domotique était compatible avec un décor des Mille et Une Nuits. Car dans ces intérieurs que leurs propriétaires interdisaient de photographier, Polly installait des systèmes d'exploitation sophistiqués, propres à gérer la féerie électronique dont lui-même avait eu la démonstration.

La jeune femme rapportait, dans un style aussi limpide qu'humoristique, combien il était parfois difficile de concilier la mise en œuvre pratique des dernières découvertes de l'informatique, ce à quoi tenaient ses clients, émirs, cheikhs ou potentats du Golfe, avec un mode de vie régi par des dévotions

rigoristes. Ne devait-elle pas, dans ces pays où les blondes étaient rares, cacher ses cheveux sous un voile ? Ayant étudié à Oxford ou à Harvard – depuis 68, la Sorbonne n'avait plus la cote –, ses clients, suprêmement courtois et soignés, cousus de pétrodollars, champions de polo ou de ski nautique, dispendieux en tout temps, généreux parfois, barbares à l'occasion, ne manquaient ni de goût ni de culture. Pour jouir des avantages de leur fortune, ils se devaient de suivre les préceptes sacrés de leur culte : il s'agissait de prouver à leurs sujets qu'ils pouvaient prendre le meilleur des techniques et du luxe des Occidentaux, sans adopter leurs mœurs dépravées ni déroger aux traditions ancestrales.

La domoticienne laissait entendre que cette folie des grandeurs risquait de connaître un terme, tant le substrat financier de cette société lui semblait fragile.

Aux premiers messages de Polly, Escalet n'avait d'abord répondu qu'une fois sur trois, non sans désinvolture. Puis il avait découvert, à travers la correspondance de l'exilée, une personnalité attachante : celle d'une femme qui, vivant dans les artifices – techniques, affairistes, sociaux et mondains –, aspirait à une relation sincère, désintéressée, virile, telles qu'en offrait la bienveillante rusticité de Benoît.

S'étant pris au jeu, c'est un véritable journal daté – car il restait méthodique jusque dans sa correspondance privée – qu'il lui envoyait chaque quinzaine. Il prenait plaisir à cet échange depuis qu'il avait constaté que cet exercice épistolaire lui offrait l'occasion d'affiner ses réflexions et d'exprimer sa pensée, filtrée par l'épurateur de l'écriture, qui retient les scories de la spontanéité et oblige à une certaine rigueur grammaticale. De là à penser que Polly Grant était plus proche quand elle était loin, il n'y avait qu'un paragraphe qu'il s'était résolu à franchir.

Pour sa part, miss Grant, dénuée de mièvrerie et de snobisme, trouvait chez le célibataire l'ancrage du bon sens trop souvent absent des milieux qu'elle fréquentait. Elle avait compris dès leur première rencontre que les goûts, à la fois élémentaires et raffinés, de Benoît, son dédain de la notoriété, son pessimisme quant à l'évolution d'une humanité déshumanisée, sa détestation des masses, sa défiance – exempte de mépris – envers l'individu, comme son incrédulité religieuse et politique, faisaient de cet homme, pétri d'intransigeances mais dépourvu de méchanceté, un prototype hors commerce social. Une sorte de « tiré à part », eût dit un éditeur. Quand, en femme qui aime jouer avec les mots, elle avait détecté qu'Escalet est l'anagramme d'Alceste, elle avait perçu, dans ce renversement de lettres, un clin d'œil explicatif du destin.

Si la routine professionnelle d'un juriste du service contentieux d'Eternity n'offrait pas matière à développements anecdotiques, sauf quelquefois l'exposé de dommages domestiques inédits et hilarants – comme la demande d'indemnité d'une assurée qui avait mis son chihuahua à sécher dans un four à micro-ondes –, Benoît Escalet saisissait dans l'actualité de quoi exercer sa verve. Toujours acerbe, il ne manquait jamais de commenter les événements qui, pour lui, confirmaient la décadence d'une civilisation soumise tout à la fois au laxisme généralisé d'une population cajolée par les politiciens, aux variations sanglantes des terrorismes, aux affrontements interreligieux, bien réels, quoi qu'on en dît, aux réactions dictatoriales des uns et aux démagogies circonstanciées des autres.

Dans sa lettre prête à être expédiée ce lundi, qu'il relut aussi avec attention, il se délectait d'une information des plus inquiétante. Sous le coup de l'indignation, il avait écrit : « Malgré les pluies diluviennes de l'automne dernier et la perspective de la fonte des neiges, les nappes phréatiques ne reçoivent plus d'eau. Unanimes, les spécialistes accusent un nouveau méfait qu'ils nomment artificialisation. Ce terme imprononçable annonce la disparition, en France, chaque année, de soixante

mille hectares de terres agricoles, soit la superficie d'un département moyen, sous de nouvelles couches de béton, de fer ou d'asphalte. Extensions urbaines destinées à loger une population prolifique, autoroutes – puisque l'automobile exige ces pistes meurtrières autant que les parcs de stationnement –, araignée d'acier des voies ferrées, aéroports, stades, esplanades pour représentations civiques dont les républiques sont friandes, nouveaux ports, ouverts aux pétroliers pollueurs, aux porte-conteneurs géants, aux yachts et rafiots en mal d'anneaux d'amarrage, expliquent l'ensevelissement continu de la terre nourricière.

Pour Escalet, l'augmentation de la population mondiale était la cause première du déclin des civilisations. Sans âpreté, mais avec la secrète jubilation de qui croit à la justice immanente, il avait développé à l'intention de Polly sa réflexion pessimiste.

« Ah ! Quelle mauvaise consigne Dieu donna aux hommes en s'adressant à Noé et à ses fils : "Croyez, multipliez-vous et peuplez toute la terre ! Tout ce qui vit et remue vous servira de nourriture !" Les descendants du père Noé le prirent au mot, et l'on voit aujourd'hui le résultat de cette injonction. Souvent désobéissants, les humains ont suivi à la lettre ce commandement de la Genèse, si bien que nous serons bientôt une quinzaine de milliards d'individus sur une boule lancée dans l'espace comme une bille sur un billard par l'"invertébré gazeux", identifié comme notre créateur par Aldous Huxley ! »

Et Benoît avait ajouté : « Si les humains ont suivi avec tant d'empressement l'ordre transmis par Noé, c'est parce que l'acte de procréation est, comme vous le savez, assorti d'un plaisir physique bref mais intense, peu coûteux, à la portée du premier imbécile venu, hors de toute restriction de race et de rang social. La pilule et le droit à l'avortement ont certes émondé la natalité dans les pays riches ; la Chine a limité le nombre d'enfants par foyer ; la famine et les maladies endémiques suppriment chaque année des centaines de milliers de Terriens, mais rien ne ralentit l'inflation nataliste tandis que, chez les nantis, la durée de vie augmente de trois mois par an ! La fin du monde, chère Polly, ne revêtira pas la brutalité d'un grand bang atomique, elle viendra lentement mais sûrement de l'épuisement de la planète couverte de béton, vidée de toutes ses ressources, comme ces mères faméliques d'Afrique ou d'Asie dont les enfants mordillent les seins plats. Peut-être en reviendra-t-on au cannibalisme et, de régressions en régressions, à l'extinction de la vie terrestre ?

» Le cannibalisme organisé fut déjà une solution proposée en 1699 par Jonathan Swift, lequel préconisait que l'on mangeât les bébés en ne conservant qu'un mâle sur quatre. L'auteur des fameux *Voyages de Gulliver* rapporte doctement : "Un Américain m'a certifié, à Londres, qu'un jeune enfant bien sain, bien nourri, est, à l'âge d'un an, un aliment délicieux, très nourrissant et très sain, bouilli, rôti, à l'étuve ou au four, et je ne doute pas qu'il puisse également être servi en fricassée ou en ragoût !" Et pour ajouter au scandale que cette fable d'un goût douteux provoqua dans les foyers aristocratiques de Mayfair, l'écrivain précisait, sans doute à l'intention des maîtresses de maison : "Un enfant fera aisément deux plats dans un repas d'amis."

» J'ose espérer, chère amie, que vous me pardonneriez d'avoir rapporté les propositions extravagantes et inadmissibles de Swift. Son *Journal à Stella* est un de mes livres de chevet : un ouvrage qui peut faire croire à l'amour... »

Ayant relu sa lettre, Benoît se dit qu'il n'eût pas dû écrire la dernière phrase. Polly pourrait l'interpréter comme un épanchement sentimental, un soupir, peut-être un appel. Mais la biffer serait une impolitesse et exciterait la curiosité de la domoticienne. Au reste, il n'avait pas envie de recopier

la page pour faire disparaître son commentaire.

Le soir même, la lettre fut postée en l'état.

Benoît Escalet venait de poser sur la table de chevet le troisième volume de la *Correspondance* de Stendhal, et, la paupière lourde, commençait à s'abandonner au sommeil quand la sonnerie de l'interphone le fit sursauter.

« Encore un garnement qui veut embêter le bourgeois ! » pensa-t-il, peu disposé à sortir du lit pour décrocher le combiné et entendre une plaisanterie grossière.

Mais le quidam, à la porte de l'immeuble, ne se résignait pas à l'absence de réponse. La sonnerie se faisant de plus en plus insistante, Benoît se leva, furieux. Un coup d'œil à la pendule confirma l'incongruité de l'appel. « Minuit moins le quart, c'est pas une heure pour faire des blagues ! » jura-t-il, bien décidé à dire son fait à l'importun.

Ce dernier ne lui en laissa pas le loisir. Une voix excédée mais connue lui heurta le tympan.

– C'est Julien. Tu es sourd ! Ouvre-moi !

– Cinquième droite, répondit Escalet, interloqué.

Le temps de passer une robe de chambre et de se donner un coup de peigne, et ce fut la sonnerie de la porte qui retentit.

– Sais-tu qu'il va être minuit ? dit Benoît en guise de bienvenue, quand il se trouva face à l'avocat.

Emmitouflé dans un manteau de voyage, Julien portait une valise et une mallette. Il offrait ses traits crispés des mauvais jours.

– Il fait encore plus froid à Paris qu'à Genève ! grommela-t-il en posant ses bagages dans l'entrée.

– Quel vent nocturne te conduit jusque chez moi à cette heure indue ?

– Si tu me permets d'entrer, de m'asseoir, et si tu me sers de quoi me réchauffer, je te l'expliquerai.

Le ton était à la fois las et agressif. Julien quitta son manteau, le tendit à l'ami comme à un valet. Benoît suspendit le vêtement à la patère et indiqua la porte du salon.

– Mets-toi à l'aise, je te sers un armagnac.

Après deux gorgées d'alcool, le visiteur, ayant pris possession d'un fauteuil, se décida à parler en s'efforçant de dominer une colère recuite, perceptible à bien des signes.

– Si je suis ici, c'est parce que je n'ai pas pu entrer chez moi. Héloïse a fait changer les serrures. Tu te rends compte ! Non, mais te rends-tu compte ? Quel affront !

– La fermeture des portes marque l'ouverture des hostilités, convint Escalet en étouffant un bâillement.

– Je suis encore le locataire en titre de cet appartement où j'ai ma garde-robe et mes affaires personnelles, sans compter tout ce qu'il contient, que j'ai payé ! Héloïse s'est mise dans l'illégalité... et plus encore en emmenant mes enfants à l'étranger sans autorisation paternelle. Non mais, qui aurait cru Héloïse capable de tels agissements ?

– La contre-offensive est brutale, j’en conviens.

– Naturellement, tu étais au courant, pour l’Égypte... Un véritable ami m’aurait prévenu. En somme, tu as choisi son camp ! Tu me déçois, Benoît, ajouta Julien, amer.

Escalet ne releva pas le propos qui mettait en cause leur amitié.

– Je savais, en effet, pour l’Égypte, mais j’ignorais que tu n’étais pas informé. Ta femme m’a dit que tu échanges sans arrêt des courriels et des SMS avec tes fils.

– C’est bien par courriels, photographies et vidéos, qu’ils m’ont appris qu’ils se trouvaient au bord de la mer Rouge. À Charm el-Cheikh, pour être précis. « On voulait te faire une surprise ! » ont-ils écrit. Tu vas voir comme elle est de taille, la surprise ! maugréa Merlot.

Il tira de sa valise un ordinateur extra-plat de la dernière génération, moyen de communication universel qui, par la magie d’Internet, ne laisse plus rien ignorer de la vie privée des Terriens branchés, même s’ils séjournent sur la Lune.

– Approche, tu vas juger par toi-même de la folie d’Héloïse ! dit l’avocat en posant l’ordinateur sur un guéridon.

Benoît prit un siège et s’installa près de Julien.

Ce dernier pianota et, sur l’écran, apparurent Tom et Tim juchés sur des chameaux, dans une palmeraie. Le sourire des jumeaux semblait un peu contraint, bien qu’un autochtone en djellaba, lui franchement hilare, tînt la bride des somnolents vaisseaux du désert. Comme toujours, se relayant pour compléter leurs phrases, les garçons se mirent à parler. Le ton était nasillard mais parfaitement audible :

« Bonjour, papa. Grand-mère nous a offert, avec maman, des vacances en Égypte pendant que tu es absent pour tes affaires », dit Tom. « Elle a dit : “Il n’y a pas que votre père qui a le droit de voyager” », compléta Tim. « Comme on a la WiFi dans les chambres, on a décidé de t’appeler. Nous sommes dans un palace, servis comme des stars », reprit Tom. « D’ailleurs, George Clooney et Madonna étaient ici la semaine dernière », précisa Tim. « “Vous vous baignez dans la mer que les Hébreux ont traversée aux temps bibliques”, nous a dit un vieux monsieur très calé dont grand-mère a fait la connaissance », précisa Tom. « Mais maman préfère qu’on nage avec elle dans les piscines de l’hôtel », rectifia Tim. « Il y en a sept », bégaya Tom.

Les garçons, que l’on devinait enthousiastes, et même éblouis, énumérèrent, tandis que défilaient les photographies qu’ils avaient prises d’un décor hollywoodien à la mode orientale, les charmes du séjour. La famille disposait d’une paillote privée pour déjeuner en plein air ; on jouait au golf miniature ; Héloïse et sa mère se faisaient masser chaque matin par des Nubiens « qui ressemblent au M. Propre de la télévision », précisait Tom. Les buffets offraient une variété inimaginable de fruits et de pâtisseries. « Et maman nous a payé des leçons de ski nautique », révéla Tim. « C’est formidable », commenta son frère.

Julien figea l’image de ses fils, assis sous un parasol, et coupa le son pour donner libre cours à son indignation.

– Ma belle-mère, cette vieille chouette, a osé emmener sa fille – ma femme ! – et mes enfants dans un pays où les attentats sont monnaie courante ! Quelle folie ! Charm el-Cheikh est la station la plus

courue et la plus snob du Moyen-Orient et, comme telle, la plus menacée par les terroristes de tous bords. S'il arrivait malheur aux jumeaux, jamais je ne le pardonnerai à Héloïse ! s'écria-t-il.

– Mais il ne leur arrivera rien ! Et laisse tes fils jouir en paix de vacances exceptionnelles. Imagine ce qu'eût été notre bonheur si nous en avions eues de telles, à leur âge ! Héloïse est une mère attentive et Mme Karalis ne veut que le bien de sa fille, même si elle n'a pas de réelle sympathie pour son gendre. Encore moins, sans doute, depuis que tu as annoncé ton intention de vivre en partie avec une autre dame, développa Benoît.

– Attends. Tu n'as pas tout vu ! J'ai gardé le plus scandaleux pour la fin, dit Julien en cliquant sur un angle de l'écran.

Cette fois, Benoît partagea sans réticence l'étonnement mortifiant de son ami. Tandis que l'ordinateur diffusait une musique à base de flûte aiguë, de viole plaintive et de derbouka, on entendit les deux jumeaux dire d'une seule voix : « Maman apprend la danse du ventre. »

Quand l'image d'Héloïse en danseuse égyptienne apparut, plein écran, Escalet ne put retenir une exclamation :

– Ma parole, elle se prend pour Salomé !

– Mais je ne serai pas Jean-Baptiste ! rugit Julien.

Jupe blanche, fendue jusqu'à la hanche, dénudant le nombril et le bas-ventre à la limite risquée du pubis, soutien-gorge à paillettes, boucles d'oreilles du style perchoirs à perruches, sequins tintinnabulants aux chevilles et aux poignets, Mme Merlot dégageait un charme aussi exotique qu'inattendu. Cheveux flottants, cambrée en arrière comme qui s'offre à un dieu libidineux, le regard extasié cerné de khôl, les bras en ailes de pigeon, elle ondulait lascivement, maîtrisant aussi bien le trémoussement de la croupe que l'ondoiement des hanches et les soubresauts nerveux du bas-ventre. Un sourire enjôleur aux lèvres, cette Héloïse inconnue évoluait dans un cercle de musiciens à turban, enchantés de voir une Européenne s'adonner à la danse ancestrale qui, en 1798, avait émoustillé les soldats de Bonaparte.

– Ça alors ! Je suis estomaqué, admit Benoît.

– Hein ! Tu la vois, l'épouse accomplie, la compagne irréprochable, la mère attentive à l'éducation de ses enfants ? Une almée pour boîte à touristes, oui ! Peut-être une hétaïre. Elle révèle sa vraie nature et déshonore mon nom. Si jamais, par les indiscretions courantes d'Internet, des confrères voient cette vidéo, sûr que le bâtonnier, à qui j'avais de bonnes chances de succéder, mettra son veto à mon élection !

– Ne dramatiser pas. Héloïse s'amuse ! Elle joue : c'est du folklore, dit Benoît pour minimiser l'impudicité de l'exhibition.

Toujours fulminant, Merlot pointa l'index sur l'écran.

– Et regarde ma belle-mère, là, assise au milieu des bédouins, déguisée en moukère ! Elle frappe sur un tambourin comme pour encourager sa fille à tenir le rythme, ajouta-t-il, désignant Mme Karalis que Benoît n'avait pas reconnue.

– Tu sais que ta belle-mère et ta femme ont toujours aimé danser. Souviens-toi des soirées dans les

cercles grecs. Tu n'étais pas le dernier à servir de cavalier à Héloïse et aux autres, fit observer Benoît.

– Il y a loin du sirtaki à la danse du ventre !

– Maintenant, que puis-je faire pour toi ? demanda Benoît en voyant la pendule grignoter son temps de sommeil.

– Des œufs au plat ! Je meurs de faim ! Le temps de vol entre Genève et Paris est si court qu'on ne sert plus de repas.

– Bon, je vais me mettre en cuisine. J'ai aussi du saucisson, du fromage et des fruits, ça te suffira ?

– Ce sera parfait, avec un ou deux verres de vin. Je sais que tu as toujours du vieux bordeaux.

– Bien, je vais préparer ton réveillon. Mais, ensuite, où vas-tu aller coucher ?

– Je suis tellement perturbé par le coup que m'a fait Héloïse que je ne me suis pas occupé de chercher un gîte pour cette nuit.

– Ou ce qu'il en reste..., grogna Benoît.

– C'est vrai ! Une heure et demie déjà ! constata Julien en consultant sa montre.

– Ta bullologue ne peut-elle t'héberger ?

– Tiens, je l'avais oubliée, celle-là ! Elle n'est pas rentrée de voyage, mais elle m'a envoyé un courriel. Elle vient d'accepter une tournée de six mois de conférences en Amérique centrale et du Sud, très bien payée. Son institut lui accorde une année sabbatique. Pour le moment, elle officie à l'université de Buenos Aires et, tiens-toi bien, un chercheur argentin l'initie au tango ! À croire que toutes les femmes descendent de Terpsichore ! Mon épouse apprend la danse du ventre et ma maîtresse, le tango ! De quoi rire, non ? s'exclama Julien, dont l'humour finissait par transcender l'amertume.

– Rions donc, mon bon ami, rions et dis-toi bien que le comportement d'une épouse jalouse ne relève plus de la raison, comme celui d'une maîtresse découle des opportunités. Oublie la physicienne et sois indulgent pour Héloïse. Si tu n'avais pas tenté de lui faire accepter un partage humiliant et de surcroît irréaliste, elle ne se livrerait pas à des fantaisies d'un goût douteux, j'en conviens, mais qui ne sont pas dans sa nature. Ton aveu d'adultère l'a rendue féroce. Goethe a dit un jour à Christiane, sa femme qu'il délaissait un peu : « Si tu viens à me tromper et que je m'en aperçoive, je ne dirai rien. Si tu m'avoues ta faute en pleine figure, je ne te le pardonnerai de ma vie ! »

– En somme, j'ai eu tort. Héloïse n'a pas supporté ma franchise.

– Tu as eu grand tort, en effet. En amour, l'usage de la franchise est question de dosage. Ce peut être un remède ou un poison. Pour Héloïse, la dose était trop forte, expliqua Benoît.

Après un temps de réflexion, Julien rejoignit son ami à la cuisine.

– Je suis étonné qu'un célibataire ignorant tout de la vie conjugale analyse si bien ma situation, dit-il.

– J'ai lu les bons auteurs et j'ai observé les couples. Avec *Madame Bovary*, Flaubert t'en apprend plus sur la femme qu'un professeur d'anatomie comparée, et de simples regards échangés par des

époux ou des amants t'en disent plus long sur leur intimité que leurs confidences, qui ne seraient que mensonges.

– Tu as la lucidité du microscope et l'insensibilité du granit. Tu restes imperméable aux illusions. Je t'envie ! soupira Julien.

– Mon sort est moins enviable que tu ne le penses, car les illusions aident à vivre. Elles dissimulent un temps la réalité, et quand elles se dissipent, on maudit la lucidité qui rend aux évidences. Passe à table, conclut Benoît, prêt à servir.

Le repas expédié, il invita Julien à dormir sur le canapé du salon. Nanti d'un pyjama et d'une couverture douillette, l'avocat s'allongea sans se faire prier. Harassé, il eut, avant de succomber au sommeil, un bref remords en entendant Benoît faire la vaisselle. « Vieux garçon ordonné ; aucune femme ne vaut un tel ami » : telle fut sa dernière pensée.

Au matin, ayant, sans bruit, fait sa toilette et préparé le petit déjeuner, Escalet réveilla Julien et l'envoya à la salle de bains.

Au moment de la séparation, Merlot, sans cacher son émotion, prit Escalet aux épaules et l'embrassa.

– Tu restes vraiment un frère ! Sans toi je serais désorienté, capable de faire n'importe quoi. Je sens que je vais devoir remettre de l'ordre dans ma vie. Peut-être ferai-je encore appel à ton sang-froid et à ta lucidité quand j'aurai réfléchi, si les dossiers qui doivent m'attendre à l'étude m'en laissent le loisir.

– Ne brusque rien. Donne-moi des nouvelles du front conjugal et, surtout, n'oublie pas mes Africaines, rappela Benoît avant de s'éloigner d'un bon pas, laissant Merlot à la station de taxis.

Chemin faisant, il ne put s'empêcher de penser à Héloïse. Qu'elle eût été filmée par ses fils en danseuse orientale ne tirait pas à conséquence. C'était provocation de femme jalouse, jouant de son sex-appeal pour rappeler que la vue du corps aux trois-quarts dénudé qu'elle exhibait aux regards étrangers, avait, jusque-là, appartenu en exclusivité au mari infidèle. « Pas de quoi consommer une rupture définitive, puisque cette excentricité, pour peu qu'on y réfléchisse, a la tonalité d'un appel. Un appel que Julien n'est pas, en ce moment, en situation d'entendre, estima-t-il. Mais, corrigea-t-il mentalement, en faisant changer les serrures de l'appartement familial, Héloïse semble confirmer le rejet de son mari. Allez comprendre les femmes ! »

À leur retour d'Égypte, les jumeaux ne pourraient plus ignorer la séparation de leurs parents, ce qui ajouterait au drame.

En traversant la Seine sur le pont de la Concorde balayé, ce matin-là, par des tourbillons de grésil qui picotaient les joues, Benoît Escalet choisit résolument le camp de son ami d'enfance, estimant la riposte d'Héloïse disproportionnée à la faute.

Le bien-fondé de cet engagement au côté du coupable fut confirmé quand Julien Merlot l'appela au téléphone en fin de matinée. Il s'exprimait d'une voix blanche, comme endeuillée.

– Je vais te donner les dernières nouvelles du front. Pendant mon absence, ma femme a fait

transporter à mon cabinet mes costumes, mes chaussures, mon linge et même le buste de Cicéron qu'elle m'a offert le jour où j'ai prêté le serment d'avocat.

Benoît ne perçut dans le ton aucun courroux, mais une sorte de désolation contenue.

– Cette fois, elle exagère ! décréta-t-il.

– J'ai eu l'air malin, ce matin, devant ma standardiste et mes collaborateurs. « Me Merlot a été viré par sa femme comme un laquais » : voilà ce qu'ils pensent. Seule ma secrétaire s'est montrée compréhensive. Elle est futée et m'a dégotté un studio meublé, confortable, à deux pas de mon cabinet. J'emménage cet après-midi car, demain, je plaide à Lille. Le procès doit durer trois jours, si bien qu'Héloïse et les enfants seront rentrés quand je reviendrai à Paris : les vacances scolaires se terminent. En attendant, j'ai envoyé un huissier constater le changement de serrure de mon domicile et l'impossibilité où l'on me met de rentrer chez moi. Prochaine étape : je résilie le bail de l'appartement...

– Patiente un peu, l'interrompit Benoît.

– Patienter ? Pourquoi ? Pour qui ?

– Ne va pas à l'irréparable. Tu vois où t'a conduit une partie de jambes en l'air avec une bullologue que tu ne reverras peut-être jamais. Laisse-moi le temps de sermonner Héloïse. Je vais attendre, pour intervenir, qu'elle ait pris conscience de l'impact de la rupture. En attendant, fais le mort pour voir venir. Dis-toi bien que, dans ta situation, seul le silence est grand. Si ça ne donne rien, tu aviseras.

– Bon, je te suis encore une fois. Mais ce sera ma dernière concession. Ah, j'oubliais, je me suis occupé de tes Africaines. La grand-mère sans papiers va être convoquée au ministère de l'Immigration. J'ai plaidé avec succès le divorce d'un chef de service et j'ai obtenu pour lui la garde des enfants, ce dont il m'est reconnaissant. Le cas de tes protégées devrait s'arranger. À bientôt.

Bien que le rôle de médiateur lui fût insupportable, Benoît se promit d'appeler Héloïse à qui il eût volontiers, ce matin-là, administré une fessée.

Les vacances de neige apportaient chaque hiver au service contentieux un lot de dossiers pleins de jambes et de bras cassés, de chutes dévastatrices, parfois d'accidents graves et d'incurables paralysies. Benoît étudiait le cas d'un skieur tombé d'une remontée mécanique, quand Sidonie Belaval vint à lui. Depuis le jour où il avait convié la jeune fille à partager son déjeuner à la Brasserie des Sapeurs, invitation répétée à plusieurs reprises, leurs relations s'étaient affirmées et Sidonie n'hésitait plus à demander conseil à l'aîné lors du traitement d'un dossier litigieux. Ce jour-là, sa démarche ne porta pas sur une évaluation de dommages.

– Comme je vous l'avais dit en confidence, ma nomination pour Shanghai est officielle. Je vais donc quitter le contentieux à la fin de la semaine. La direction organise ce soir, à cinq heures, le pot traditionnel pour marquer ma promotion et mon départ, annonça-t-elle.

– Je n'assiste jamais à ce genre de réunion. La convivialité organisée n'est pas mon fort, mais, pour vous, Sidonie, je ferai exception.

– Pourriez-vous, après cette exception, en faire une autre ?

– N’en demandez pas trop, dit Benoît, méfiant.

– Après la réunion formelle d’Eternity, je donne à huit heures, chez ma mère, un cocktail pour mes seuls amis. Chez ma mère, car nous serions un peu à l’étroit dans mon studio des Batignolles. Accepteriez-vous de vous joindre à nous ? Vous êtes le seul qui, dans ce service, m’ait accueillie avec sympathie et montré de la considération. Et puis, vous m’avez beaucoup appris. Viendrez-vous ?

– Je suis touché par cette invitation. J’accepte avec plaisir de me mêler à vos amis, ne serait-ce que pour leur montrer ce qu’est un ours à face humaine en liberté.

– Vous me faites grand plaisir et ma mère, à qui j’ai souvent parlé de vous, sera heureuse de vous connaître, dit-elle.

Elle tendit discrètement une carte portant l’adresse du rendez-vous, avenue de Suffren.

À la fin de l’après-midi, ayant entendu, dans le salon directorial du septième étage, vanter les qualités professionnelles de Sidonie Belaval et annoncer officiellement par le chef du contentieux le départ de la jeune fille pour l’antenne de Shanghai, Escalet regagna son domicile. Il enfila une chemise blanche, endossa son complet anthracite après avoir noué sous son col une cravate grenadine en soie bleu roi.

Au troisième étage d’un immeuble cossu du VII^e arrondissement, la mère de Sidonie, prototype de la veuve replète et frisottée dont le visage plein et coloré rappelait la pomme d’api, accueillit Benoît avec des transports d’allégresse qu’il jugea excessifs.

– Sans vous ma fille n’aurait pas supporté l’ambiance de votre service, peuplé de machos persifleurs et de coureurs de jupons, m’a-t-elle dit. Aussi soyez remercié pour vos attentions, qui lui ont rendu ce poste supportable. Vous avez même réussi à la raisonner et à lui rendre ce stage agréable, dit Mme Belaval, minaudante, telle une future belle-mère.

Très vieille France, Benoît s’inclina et baisa la main de l’hôtesse.

– Sidonie a apporté au service contentieux une fraîcheur dont son départ va hélas me priver, madame, ajouta-t-il.

– Oh ! Vous êtes trop galant, susurra-t-elle.

Introduit au salon, il se trouva immergé dans une assemblée de jeunes femmes bourdonnantes parmi lesquelles évoluaient, verre en main, quelques jeunes hommes du type étudiant prolongé. Jean, pull-over, veston flottant, minijupe, fourreau moulant, tunique fluide ou robe de gitane, col ouvert, décolleté béant : tous et toutes affichaient un total dédain – à moins que ce ne fût de l’ignorance – de la tenue qu’exige le protocole bourgeois pour ce genre de réunion. Ces toilettes disparates, peut-être sciemment négligées, répandaient dans l’assistance une sensation de liberté, de désinvolture juvénile, de bien-être primesautier, à l’opposé du mondain guindé. Il devina que la cravate était une pièce de vêtement prohibée chez la plupart des garçons dont certains portaient les cheveux nattés en catogan, tels les mousquetaires de la guerre en dentelles. Les filles, chevelure tombante en rideau, libre et sans apprêt, telles des Indiennes choctaw, avaient, semble-t-il, fait serment de réduire coiffeurs et fabricants de cosmétiques à la faillite.

« De nos jours, la bonne éducation, l’instruction et le respect des convenances sont sans rapport

avec la façon qu'ont les jeunes de se vêtir et de se coiffer », pensa Escalet, parfois capable d'indulgence.

Conscient d'offrir, par sa tenue trop classique, l'image d'un conservatisme vestimentaire révolu, il constata avec soulagement que personne ne s'en étonnait. Épris de liberté, pour eux comme pour les autres, les amis de Sidonie s'habillaient selon leurs goûts.

Un seul garçon, cheveux courts, lunettes d'écaille et costume trois pièces, cravaté de soie à palmettes, se révéla être *trader* dans une banque anglaise. Formé à la City, il était contraint d'en porter l'uniforme.

– As-tu laissé au vestiaire chapeau melon et parapluie ? ironisa Sidonie en présentant le jeune homme à Benoît comme « le plus doré sur tranche » de ses soupirants.

Les rares hommes d'âge mûr, vêtus d'un complet veston – la boutonnière étant indispensable pour arborer une décoration –, furent désignés au juriste comme d'anciens professeurs, maîtres ou mentors de cet échantillon mixte d'une génération instruite et ambitieuse, prête à saisir les rênes de l'économie, de l'industrie et des sciences appliquées.

Au cours des présentations succinctes conduites par Sidonie, Escalet découvrit en effet que ces garçons et filles étaient des multidiplômés de grandes écoles – Polytechnique, Mines, Ponts et Chaussées – ou d'universités américaines cotées. À peine âgés de vingt-cinq ans, ils étaient déjà, comme Mlle Belaval, engagés dans la vie active : les uns, cadres de grandes entreprises nationales vouées au nucléaire, à l'aviation, au pétrole, au transport maritime, aux travaux publics, d'autres officiant dans des cabinets ministériels ou des instituts de recherche.

Sa conversation avec un éminent mathématicien, le professeur Léonce Bertin, prix Nobel de Recherche opérationnelle, qui s'intéressait à la possibilité d'assurer les statisticiens contre les risques d'erreurs de calcul, fut interrompue par une ovation : deux jeunes femmes d'allure sportive, plutôt jolies, pareillement enceintes, faisaient leur entrée.

Benoît Escalet les considéra avec curiosité et se tourna vers son interlocuteur un moment silencieux.

– Autrefois, les futures mamans couvraient pudiquement leur rotondité d'une robe dite « de grossesse », ample et flottante, qui leur conférait, avec la cambrure obligée par leur charge, un port majestueux, celui de la Mère, avec majuscule. Aujourd'hui, elles moulent leur ventre dans des vêtements collants qui ne laissent rien ignorer de leur état, comme si elles entendaient prouver leur capacité de procréation et affirmer, d'une manière à mon avis fort inesthétique, la légitime fierté qu'a toute femme de porter un enfant.

– C'est aussi mon avis, souffla le professeur Bertin comme les deux femmes, conduites par Sidonie, se dirigeaient vers eux.

– Mes amies Louise et Marthe, biologistes, fondatrices associées du laboratoire Cérès, dit Mlle Belaval.

Les deux hommes s'inclinèrent.

– Les heureux pères sont-ils parmi nous ? risqua le mathématicien.

– Il n’y en a qu’un ! répliquèrent-elles d’une seule voix.

– Un seul ! Eh bien, eh bien, qui est ce héros ? demanda Benoît, décontenancé.

– On ne sait pas ! Et on ne veut pas savoir ! dit Marthe.

– Et on ne saura jamais ! renchérit Louise.

Le professeur, dont l’âge et la notoriété autorisaient toutes les curiosités, prit Benoît à témoin :

– Vous comprenez quelque chose à cette situation, monsieur ? Faut-il y voir une nouvelle intervention du Saint-Esprit ? ironisa-t-il.

Les deux femmes émirent des rires simultanés et complices.

– Nous allons vous expliquer. Nous vivons ensemble depuis l’adolescence, et nous avons décidé de fonder une famille comme nous avons fondé notre laboratoire. Alors, nous sommes allées à Los Angeles, dans une banque de sperme, et nous avons acheté deux doses du même donneur anonyme. Une amie gynécologue a fait le nécessaire, et voilà les résultats ! révéla Marthe.

– À tout point de vue étonnant ! s’exclame Benoît.

– C’est une première, en effet. Nos enfants – nous savons déjà par échographie que se sont des garçons – seront demi-frères, puisque issus du même mâle, compléta Louise.

– Et nous ferons tout pour accoucher le même jour, ajouta Marthe.

– Félicitations ! se crut obligé de lâcher le prix Nobel, approuvé par Benoît.

– Vous avez sans doute compris qu’il s’agit d’un couple. Elles sont pacées, souffla Sidonie avant de s’éloigner avec ses amies.

– Curieuse conception de la famille, ne croyez-vous pas ? Ces enfants auront deux mères et un père invertébré, sorti d’une éprouvette. Quand ils seront en âge de comprendre que leurs copains d’école ont un père et une mère, quelles questions ne poseront-ils pas ? Sans le savoir, ces demoiselles-mères réalisent l’ukase rageur d’Alfred de Musset, observa Benoît.

– Lequel ?

– *J’abolis la famille et romps le mariage.*

Voilà ! Quant aux enfants, en feront qui pourront.

Ceux qui voudront trouver leur père chercheront,

cita Escalet¹.

– Musset était peut-être un visionnaire, supposa Léonce Bertin.

– Si un certain Adolf, de notre connaissance, avait eu à sa disposition les moyens biologiques dont ont usé ces demoiselles, l’Europe ne serait plus peuplée aujourd’hui que de disciples de Sapho et de demi-frères ! dit Benoît.

– En attendant de poser l’équation, une telle révélation exige un remontant pour hominiens ordinaires, suggéra le professeur.

Tandis qu'on accablait les futures mères d'embrassades et de congratulations, Benoît Escalet et son interlocuteur se rendirent au buffet. L'extra proposa un cocktail de jus de fruits « garanti écologique ».

– Leurs jus de fruits sont pleins de sucre et d'arômes artificiels. Très mauvais pour la santé, décréta le savant.

– N'avez-vous rien de plus alcoolisé ? s'étonna Benoît.

– Je vois : ces messieurs préféreraient sans doute un whisky ? osa l'homme.

Avec un clin d'œil complice, il plongea sous la nappe et fit apparaître un flacon de pur malt.

– La maîtresse de maison m'a dit : « Vous ne le proposez pas et n'en servez qu'aux cheveux blancs », mais je vois bien à qui j'ai affaire, fit l'extra en versant le liquide ambré.

– Vingt ans d'âge, mon préféré, applaudit Benoît.

– Une boisson virile, n'est-ce pas ? confirma Léonce Bertin.

– *On the rocks*, messieurs ?

– Nature, dit Escalet.

– De même, compléta Bertin.

Après cette libation méritée, les deux hommes, ayant sympathisé, décidèrent de filer à l'anglaise.

– Je connais non loin d'ici une excellente pizzeria où l'on sert un chianti de bonne facture. Voulez-vous en tâter avec moi ? proposa Léonce Bertin.

Benoît, ayant découvert qu'on peut à la fois, sans pédanterie, s'adonner au calcul des probabilités, être prix Nobel, commandeur de la Légion d'honneur, et apprécier les simples bonnes choses de la vie, s'empressa d'accepter.

1- Dans *Dupont et Durand*, satire de l'intellectuel et du critique, publiée le 15 juillet 1838 dans la *Revue des deux mondes*.

- Nous deux, vos disputes, on n'en n'a rien à cirer ! dit Tom, hargneux.
- On veut pas savoir ! renchérit Tim, péremptoire.
- On a un père et une mère ! On veut les garder, ensemble ! reprit le premier.
- Oui, on est une famille, ajouta le second.
- Et on veut le rester, dirent en chœur les jumeaux.

Assis face à ses fils, derrière son grand bureau encombré de dossiers, l'avocat Julien Merlot eut le sentiment d'être confronté à une partie civile agressive.

Thomas et Timothée s'étaient présentés au cabinet en fin d'après-midi, en sortant du lycée, sans s'être annoncés.

- Je suis content de vous voir, mais que vous a dit votre mère ? risqua Julien, dominant son étonnement.
- Dans l'avion, en revenant d'Égypte où on s'est bien amusés, grand-mère nous a dit : « Votre père, mes pauvres petits, est allé vivre avec une autre femme », rapporta Tom.
- Elle a dit aussi : « Il a abandonné votre maman. Vous ne le verrez plus avec elle », compléta Tim.
- Quand on a demandé à maman si c'était vrai, elle s'est mise à pleurer...
- et a dit : « Il aime une autre femme, nous allons divorcer. »
- C'est vrai que tu vis avec une autre femme ? demanda Tom.
- Oui, c'est vrai ou pas ? exigea Tim.

Julien se chercha une contenance en vérifiant l'alignement de la pile de documents qu'il consultait avant l'apparition des garçons. Excellent plaideur, il savait toujours, prenant le temps de la réflexion, présenter les faits d'une manière favorable à l'accusé.

- Je vis seul, dans un studio, à cent mètres de mon cabinet, depuis que votre mère, pour m'empêcher de rentrer à la maison, a fait changer les serrures, dit-il.
- Mais elle a fait ça parce que tu étais parti en emportant toutes tes affaires chez une autre dame ! lança Tom.
- C'est inexact. Même si j'ai connu une autre personne, je vis seul et mes affaires sont chez moi, corrigea Julien.
- L'autre dame, on veut pas savoir. On a assez de copains dont les parents sont divorcés pour deviner qu'ils ne sont pas heureux avec deux demi-familles, argumenta Tim.
- Ils sont trimbalés d'une maison à l'autre. C'est pas marrant, gémit Tom.
- Une fille dont les parents sont séparés m'a dit : « On vit dans la comparaison permanente, et on ne peut pas choisir », révéla Tim.

– Nous, en tous cas, nous avons choisi, annonça gravement Tom.

– Si tu ne reviens pas à la maison, nous irons chez grand-mère, comme elle nous l’a proposé. Maman gardera Paulin. On aura chacun sa chambre, et maman et toi viendrez nous voir quand vous voudrez. En seconde, cette année, on a un programme rudement chargé, déclara Tim avec sérieux.

Imaginer ses fils sous la coupe d’une belle-mère qui devait attiser la rancœur d’Héloïse et ne manquerait pas de le dévaluer en toute occasion aux yeux des jumeaux, fut pour Merlot une pensée insupportable. Étonné par la maturité d’esprit de ces garçons de quatorze ans, tous deux prix d’excellence au lycée, il opta pour la franchise :

– Vous êtes, je crois, en âge de comprendre qu’un homme ait parfois envie de… passer un moment avec une autre femme que celle qu’il a épousée, même si elle lui a donné de beaux enfants intelligents.

– J’ai lu, dans un magazine de grand-mère, que chez les hommes on appelle ça la crise de la quarantaine, dit Tom.

– Mais t’as pas encore quarante ans ? observa Tim.

– Comme vous, j’ai toujours été précoce. Mais, quel que soit l’âge, c’est une faute, et même un délit que le code civil qualifie d’adultère et qui…

– … depuis l’Antiquité, est cause de toutes les salades entre gens mariés, interrompit doctement Tim.

– L’an dernier, nous avons appris *l’Odyssée*. Au cours de son périple, Ulysse a couché avec Nausicaa, Calypso, Circé et quelques autres, mais quand il est rentré chez lui, à Ithaque, Pénélope, sa femme, n’a pas fait d’histoires, développa Tom.

– Le fait est qu’elle n’avait pas fait changer les serrures du palais, reconnut Julien, amer.

– Nous, papa, nous allons te dire notre point de vue. À notre avis, on a toujours accordé trop d’importance au fait qu’un monsieur et une dame couchent ensemble, dit Tim, conciliant.

– Au lycée, nous connaissons des filles de notre âge qui prennent la pilule. On les appelle des Maries Couche-Couche, révéla Tom.

– Et il y a un distributeur de préservatifs pour les garçons, en face du bahut. Alors, ça n’a rien d’extraordinaire, ce qui se passe entre homme et femme, hein ?

– C’est ce que nous avons dit à maman, rapporta Tom.

– On lui a dit : « C’est Pénélope qui a raison. Fais comme elle et papa reviendra », conclut Tim.

– Je reviendrai si elle le souhaite vraiment, ce dont je ne suis pas sûr. Et puis, je dois vous dire que j’ai peu apprécié la vidéo que vous m’avez envoyée de Charm el-Cheikh. Voir votre mère faire la danse du ventre et se donner ainsi en spectacle ne m’a pas plu du tout, rappela Julien.

Comme il l’espérait, cette contre-attaque morale obligea les jumeaux à fournir des précisions.

– C’était pour s’amuser ! Un concours organisé entre les clientes de l’hôtel. D’autres dames ont fait pareil que maman, mais c’est elle qui a gagné, dit fièrement Tom.

- Elle a gagné des CD de musique arabe et un voile grand comme un rideau, ajouta Tim.
- Et l'autre dame, qu'est-ce qu'on en fait ? s'inquiéta soudain Tim, plus sensible que son frère.
- L'autre dame est loin d'ici. Disons qu'elle est passée dans ma vie comme Nausicaa dans celle d'Ulysse, et n'en parlons plus, mes enfants.
- Ben, alors, tu reviens ! tranchèrent les jumeaux, estimant l'affaire réglée.

Julien Merlot se leva, fit le tour du bureau, prit avec fougue ses fils dans ses bras. Ils demeurèrent un instant immobiles, figés, groupe statuaire d'une même chair. Après une embrassade virile, les garçons quittèrent la place, affichant la satisfaction pleine de gravité de diplomates qui viennent de sauver la paix du monde.

Quand Alice, la secrétaire, vint annoncer à Julien qu'un client piétinait depuis une heure dans le salon d'attente, elle remarqua l'œil humide de l'avocat.

– Ils sont formidables, vos garçons, maître. Beaux et forts pour leur âge. Ils vous ressemblent tellement, avec leurs cheveux bruns frisés et leurs yeux bleus au regard assuré ! Vous pouvez en être fier.

– Ils ont compris beaucoup de choses. Ce sont des hommes... déjà ! dit Julien, morose.

– N'oubliez pas que vous plaidez demain devant la cour d'assises, à Rabat. Le dossier est prêt. Votre avion décolle à dix-neuf heures. J'ai commandé le taxi, dit la jeune femme.

– Sans vous, Alice, en cette période difficile, je ne sais pas comment je pourrais continuer à travailler, soupira Julien.

– Les affaires privées, maître, ne doivent pas empiéter sur la vie professionnelle. Je suis là pour vous y aider, dit-elle.

En sortant, elle offrit à l'avocat un roulement de hanches qu'un étranger, ignorant la vertu de cette femme, eût trouvé provocant.

À son retour du Maroc, Merlot put raconter à Benoît Escalet, lors de leur rencontre hebdomadaire au Kentucky, la visite des jumeaux.

– Leur discernement, leur réalisme, je n'ose dire leur sagesse et leur aplomb, m'ont suffoqué. Ils ont tout compris et savent l'exprimer. Ils parlent des relations sexuelles entre adolescents, et aussi entre adultes, comme d'une partie de ping-pong. Ils n'y mêlent pas un brin de sentiment, commenta Julien après avoir rapporté dans le détail la conversation qu'il avait eue avec ses fils.

– Comme ça, ils sauront faire la différence entre paillardise et amour. C'est une bonne chose que cette précocité leur ait fait deviner que, de nos jours, coucher avec une fille n'engage plus à rien, dit Benoît.

– Depuis leur intervention, je suis sans nouvelles d'eux. Trois jours de procès à Rabat, et pas un courriel de leur part. Bizarre, non ? As-tu parlé à Héloïse ? Les garçons lui ont-ils fait part de leur démarche ?

– Quand on téléphone chez toi, on tombe sur ta belle-mère. Je n’ai parlé de rien, mais j’ai appris par elle qu’Héloïse était joignable sur un mobile dont elle m’a donné le numéro.

– Héloïse, un mobile ? Elle qui ne voulait pas en entendre parler ! s’étonna Julien.

– J’ai donc fini par la joindre. Notre entretien fut bref. Elle m’a seulement dit que vos fils lui avaient raconté leur visite à ton cabinet. Il faut dire qu’elle se trouvait dans un institut de beauté en train de se faire lifter, ou drainer, ou épiler, ou je ne sais quoi d’autre.

– Un institut de beauté ! Lieu qu’elle n’a jamais fréquenté ? Elle délire ! lança Merlot, furieux.

– À mon avis, elle prépare soit une reconquête, soit un cocuage vengeur.

– Comment ça ?

– Après l’intervention de tes garçons qui ont dû lui dire que sa rivale n’avait été qu’une passade sans importance – une Nausicaa, pour user de ta référence –, elle doit s’attendre à ton retour plein de repentance, et veut être des plus séduisante pour t’accueillir. À moins qu’elle n’ait décidé de se lancer dans la quête d’un autre mâle ? hasarda Benoît.

– Ah ça ! qu’elle ne compte pas sur un raccommodement mortifiant, et, si elle veut courir des aventures de gourgandine, qu’elle le fasse ! Les torts seront ainsi partagés.

– Connaissant un peu ta femme, je suis certain qu’elle souhaite ton retour au foyer.

– Je ne ferai pas un pas vers une porte close. Ou bien tout est oublié, sans aucune évocation de mon écart conjugal, ou je maintiens le statu quo. Je commence d’ailleurs à m’habituer au célibat.

– À ton aise, mais, si tu déçois tes fils, tu t’en repentiras. En attendant, j’aimerais bien savoir où te joindre, le soir, en cas de nécessité. Donne-moi ta nouvelle adresse et ton numéro de téléphone.

Merlot griffonna son adresse sur une fiche tirée de sa poche, et tendit le bristol à son ami.

– J’y suis le soir à partir de vingt-deux heures, après un casse-croûte à la brasserie voisine. J’emporte des dossiers et je travaille. Je n’ai pas de téléphone fixe. Mon mobile seulement, dont tu connais le numéro. Mais pas un mot à qui que ce soit. J’ai besoin d’un sas, dans tous les sens du terme.

– Bien. Et as-tu des nouvelles de la bullologue ?

– Aucune. Je lui ai envoyé trois courriels restés sans réponse. Après tout, c’est peut-être mieux ainsi, marmonna Julien.

– Souvent les bulles s’envolent au premier courant d’air, conclut Escalet.

Deux jours plus tard, Héloïse Merlot appela Escalet au bureau. Le juriste proposa un rendez-vous à l’heure du déjeuner, à la Brasserie des Sapeurs.

Elle vint, pimpante, sans pouvoir dissimuler une lassitude que Benoît mit sur le compte d’insomnies répétées.

– As-tu vu Julien, ces temps-ci ? Je n’ai aucune nouvelle. Il doit penser que c’est moi qui ai envoyé les jumeaux le voir à son cabinet. Il n’en est rien, je t’assure. Les garçons ont rendu visite à leur père

de leur propre chef, pour, j'imagine, stigmatiser sa conduite et lui signifier à la fois leur déception et leur choix, dit-elle.

– J'ai vu Julien. Il m'a rapporté sa conversation avec Tim et Tom. Je ne crois pas qu'ils aient « stigmatisé », comme il te plairait de le croire, l'infidélité de leur père. Avec la désinvolture et le pragmatisme des adolescents d'aujourd'hui, ils clament l'insignifiance des relations sexuelles, et estiment donc l'incartade de leur père d'une banalité avérée. À leurs yeux, elle ne justifie pas un divorce dont ils analysent et redoutent les conséquences.

– Enfin, Benoît, Julien me trompe odieusement !

– Dans leur langage imagé, tes fils ont dit qu'ils n'avaient « rien à cirer » de votre conflit conjugal, et qu'ils entendaient maintenir intacte une cellule familiale qui semble avoir pour eux une grande importance.

– Je sais. Ils ont menacé d'aller vivre chez ma mère qui a eu tort de le leur proposer, dit Héloïse.

– Mme Karalis, cocue professionnelle, joue là un bien mauvais rôle. À l'occasion, je le lui dirai, grommela Escalet.

– En attendant, je ne sais que faire.

– Fais-toi une beauté et va surprendre Julien, un prochain soir, dans son refuge voisin de son cabinet.

– Jamais ! Je ne veux pas risquer de tomber sur l'autre.

– L'autre est en Amérique et, à mon avis, pour longtemps, dit Benoît.

– D'ailleurs, je n'ai pas son adresse.

– Je vais te la donner, dit Benoît, tendant à Héloïse la carte qu'il avait préparée.

– Je vois où tu veux en venir. Mais se présenter chez quelqu'un, fût-ce un mari volage, sans s'être annoncée, ne se fait pas, Benoît.

– Cela peut se faire dans certaines circonstances. Oublie un peu ton formalisme. Mets ton amour-propre aux abonnés absents, et vas-y ! N'attends pas que Julien ait pris goût au célibat. Fais-le pour tes fils, et un peu pour moi. Votre séparation m'agace et, si elle se concrétisait, mes habitudes en seraient bouleversées, plaida Escalet.

– Vieil égoïste ! Je vais réfléchir. Demander conseil à ma mère...

– Bon sang ! Ne demande l'avis de personne ! Surtout pas de ta mère. Elle, qui se résigna à supporter toutes les incartades de ton père pour s'assurer un statut social et un confort domestique enviable, voudra compenser sa lâcheté et se venger, post mortem et par gendre interposé, des infidélités trop connues de ton défunt père. N'écoute que ton cœur. Pour une fois, il doit être en accord avec ta raison, insista Benoît.

– Je vais réfléchir, répéta Héloïse.

À peine avait-il regagné son domicile, ce soir-là, que tinta la sonnette de la porte palière.

Abandonnant avec un grognement oursin l'épluchage des pommes de terre qu'il comptait cuire avant de les écraser dans de l'huile d'olive et un assaisonnement à l'espagnole, Benoît, le sourcil froncé, s'en fut ouvrir.

Il se trouva en présence de Mâ Bamba flanquée de la petite Dina. Toutes deux, rouges d'excitation contenue, arboraient un large sourire.

– Pardonnez le dérangement, monsieur Escalet, mais nous ne voulions pas attendre pour vous faire part de la bonne nouvelle et vous remercier.

Il ne pouvait faire moins qu'inviter les visiteuses à franchir le seuil, mais, peu enclin à différer l'heure de son dîner, il les reçut dans l'entrée.

Mâ Bamba avait préparé son discours et c'est avec assurance qu'elle le débita :

– La semaine dernière, j'ai été convoquée au service de l'Immigration par un monsieur qui m'a très aimablement reçue. J'ai bien compris que c'était grâce à votre ami, l'avocat, qu'on m'a aussi bien accueillie. Le monsieur, directeur du service, m'a emmenée dans son bureau et nous avons parlé. Il avait un dossier et savait tout de ma situation. Quand je l'ai quitté, il m'a dit : « Vous aurez bientôt de mes nouvelles ». Eh bien, ça n'a pas tardé : ce matin, j'ai reçu une convocation et je suis retournée le voir. Et vous ne savez pas ce qu'il a fait ?

– Pas encore, grogna Benoît.

– Un miracle ! Oui, monsieur, un miracle ! Il m'a donné une carte de séjour renouvelable, et, mieux que ça encore, il m'a embauchée dans son service, dit Mâ Bamba d'une voix chevrotante d'émotion.

– Il vous a embauchée... comme femme de ménage, pardon, comme... technicienne de surface ?

– Pas du tout, monsieur Escalet : comme interprète. Oui, comme interprète, parce que je parle plusieurs langues bantoues que j'ai apprises chez mes grands-parents. Beaucoup de demandeurs d'asile parlent ces langues que personne, en France, ne connaît bien. Et puis, je sais le français et l'italien, qu'on parle dans les bonnes familles en Somalie, et je comprends l'arabe. Il me manque l'anglais, mais, grâce aux leçons que vous avez données à Dina, j'ai fait des progrès. On m'a fait passer un petit examen d'orthographe en français. Je n'ai eu qu'une faute. Je savais pas que Gaulois ne prend qu'un l, puisque de Gaille en a deux.

– Eh bien, félicitations ! Vous êtes en règle et pourvue d'un emploi...

– ... à mille cent dix euros par mois. C'est une bénédiction, monsieur Escalet, une bénédiction ! Et Dina entrera en sixième sans problème.

– Je suis heureux de savoir vos mérites reconnus et vos capacités appréciées, conclut Benoît, désireux de mettre fin à l'entretien.

– Mais on voudrait vous remercier, ainsi que Monsieur l'Avocat qui s'est si bien occupé de nous. Ma grand-mère ne sait pas quoi faire, susurra Dina.

– On pourrait lui envoyer des chocolats ou un grigri de chez nous qui protège contre la dengue et les mauvais esprits, risqua Mâ Bamba.

– Faites une bonne tarte que nous partagerons avec lui dimanche prochain, à l'heure du café, décida

Escalet en poussant doucement ses visiteuses vers la sortie.

– Et vous, monsieur, comment vous remercier ? En plus que vous avez perdu un chapeau..., insista la fillette en prenant la main de Benoît.

– C’est moi qui vous remercie. Notre rencontre dans l’ascenseur m’a donné l’occasion de... mais vous ne pourriez pas comprendre. À dimanche pour le café, avec mon ami l’avocat, acheva Escalet, pressé d’en finir.

C’est en écoutant des pièces pour flûte et orchestre de Vivaldi qu’il acheva la préparation de son repas. En dînant, il fit son autocritique, car il était capable de s’observer en témoin impartial. Grâce à l’intervention de Julien Merlot, le sort des Africaines se trouvait réglé d’une manière inespérée, mais, très loyalement, Benoît se dit qu’il ne pouvait prétendre être l’artisan de cet heureux épilogue humanitaire. Il n’avait fait que se décharger sur son ami du soin de résoudre une situation administrative délicate. Cette bonne action par délégation l’autorisait certes à se décerner un satisfecit, mais il reconnut avec lucidité qu’elle lui permettait surtout de retourner, sans scrupule et l’esprit en paix, à la jouissance du bien-être que procure l’indifférence, un instant contrariée par une petite fille noire rencontrée dans l’ascenseur. Cela ne pouvait être dit à Mâ Bamba et à Dina, même si, dans son for intérieur, il leur accordait une sorte de reconnaissance. Le destin ne lui avait-il pas imposé, plutôt qu’offert, l’occasion de se conduire en homme de bien et de s’allouer bonne conscience ?

Il se sentit autorisé à ne plus se préoccuper à l’avenir du désarroi des sans-papiers. En secourant ses voisines somaliennes, il avait sacrifié au fameux amour du prochain, de nos jours plus souvent prêché en termes laïques que chrétiens. Son égoïsme se trouvait à la fois absous et conforté, tout comme son indifférence aux normes sociales.

« Que tout le monde en fasse autant que moi, et les émigrés trouveront leur place dans notre société sans gêner les “Français de souche”, comme il convient de nommer désormais les descendants des Arvernes et des Ségusiaves qui firent la Gaule », se dit-il.

Il oubliait que sa bonne action couvrait aussi une injustice, bénéfique, certes, à deux privilégiées, mais injustice tout de même à l’égard de beaucoup d’autres, à qui le hasard n’avait pas accordé une relation efficace. Sans le piston activé par Merlot, ses protégées n’eussent pas bénéficié d’un passe-droit salubre.

« Que les sans-appui se débrouillent ! Ce n’est plus mon affaire », conclut Benoît Escalet en vidant un verre de bordeaux, auquel il trouva le goût suave du nectar réservé par Bacchus aux hommes vertueux.

Vaisselle faite, ce soir-là, il se mit à son bureau, une simple table Napoléon III, pour rédiger sa lettre bimensuelle à Polly Grant.

Au fil des mois et des échanges épistolaires, Benoît s’était persuadé que la lointaine amie – et le fait qu’elle fût loin entraînait pour beaucoup dans son abandon confiant – était la seule personne, ayant la perception des sentiments intelligibles, capable de s’accommoder de son caractère et de comprendre un égotisme dont il ne faisait pas mystère. Il entreprit, à la clarté étroite d’une lampe qui circonscrivait l’univers à la page blanche, de rapporter à la domoticienne exilée, dans le style d’un

conte de Perrault, car il aimait pasticher, l'histoire de Mâ Bamba et de sa petite-fille. Il affina, pour sa correspondante, les réflexions douces-amères, peu flatteuses pour lui, qu'il s'était faites pendant le dîner. Benoît ressentait le besoin d'une confession sincère que seule une femme aussi peu conformiste que Polly pouvait appréhender. Comme pour atténuer ce qui transparaisait dans ses propos de ce qu'Héloïse Merlot appelait sa « sécheresse de cœur », il s'abrita derrière une citation de Goethe, autre égotiste reconnu : « Chacun n'est lui-même qu'un individu et ne peut non plus s'intéresser qu'à l'individuel. Nous utilisons l'universel, mais nous ne l'aimons pas ». Il signa : « Votre ours affectueux ».

Délesté de pensées irritantes, il s'endormit comme un juste.

Lors du partage de la tarte aux prunes, le dimanche suivant, Julien Merlot, rentré la nuit précédente de Dublin, où il avait participé avec d'autres avocats d'affaires à une importante consultation juridique, se montra fort enjoué auprès de Mâ Bamba et de sa petite-fille. Après leur départ, en aidant Benoît à faire la vaisselle, il reconnut que la grand-mère ne manquait pas de classe et que la petite-fille, dont la tenue était irréprochable, promettait beaucoup.

– Nombre de femmes blanches pourraient envier à cette jeune aïeule son port altier, son buste arrogant, ses yeux d'antilope bordés de longs cils, sa denture éblouissante, en somme cette beauté très typée qui justifie le « *Black is beautiful* » des slogans américains, dit-il.

– Eh, eh ! voilà le galant qui resurgit ! s'exclama Benoît.

– Mon cher, cette femme incite autant au désir qu'au respect. Je comprends que mon client, chef de service à l'Immigration, ait été vampé au point de lui offrir un emploi.

– En tout cas, cette Africaine, dont tu as pu apprécier la maîtrise de notre langue et le vocabulaire, a pour toi la même vénération que ses ancêtres portaient aux sorciers de leur village.

– Le bijou qu'elle vient de m'offrir, ébène et pierre dure enfilés sur un poil d'éléphant, devrait me permettre, m'a-t-elle dit, de vivre cent mille lunes et d'être toujours heureux en amour, commenta Julien en brandissant l'amulette.

– Mâ Bamba m'a annoncé avant-hier qu'ayant un emploi, elle allait bénéficier dans quelques semaines d'un deux-pièces dans le XIII^e arrondissement. Une bonne affaire, car la propriétaire qui la loge avec Dina, dans un gourbi des combles, en échange d'heures de ménage, lui a donné congé dès qu'elle a cessé son service chez elle. J'ai dû intervenir sèchement pour qu'elle ne la jette pas à la rue sur l'heure, révéla Escalet.

– Si cette dame perd patience, préviens-moi. Je ferai le nécessaire pour qu'elle se comporte humainement. Je puis, par une lettre à en-tête, « Julien Merlot, avocat à la Cour », lui rappeler ses devoirs envers une personne hébergée illégalement, sans droits ni titre, en contrepartie d'un travail au noir, expliqua le juriste.

À la fin de l'après-midi, Benoît servit une collation de charcuterie, de fromage et de fruits. Au cours des libations qui, dans la fumée des cigares, suivirent ce repas frugal, Julien Merlot, assez penaud, révéla que Céliane, la bullologue, lui avait adressé un courriel mettant fin à leur relation.

– Lors d'un congrès en Argentine, elle a rencontré un Américain propriétaire d'un laboratoire de

recherche dans la Silicon Valley. Ce type, dont elle dit seulement qu'il est veuf et plus âgé qu'elle, est tombé amoureux. Il lui a offert dans la foulée, sans doute après une nuit d'évaluation convaincante, un poste de direction dans son laboratoire, et le mariage. Céliane me demande de comprendre qu'ayant besoin de stabilité familiale, professionnelle et sociale, elle ait accepté les offres du Yankee. Elle a prié sa sœur de conduire ses enfants aux États-Unis, où cette grosse tête au petit cœur va s'installer définitivement. Elle assure naturellement qu'elle pensera souvent aux merveilleux moments passés avec moi, grommela Julien.

– Voilà comment finit l'aventure qui a semé la discorde dans ton ménage, commenta sobrement Benoît.

– Une leçon, mon vieux, une leçon que je n'oublierai pas. Je tenais Céliane pour une honnête femme, geignit Julien en se versant une énième rasade de whisky.

– Du même coup, elle t'a trompé et détrompé. L'affaire est close. Il t'en restera une cicatrice d'amour-propre, arrêta Benoît en s'emparant à son tour de la bouteille.

– Mon amour-propre est couturé depuis qu'Héloïse m'a mis à la porte, maugréa Julien.

– Cependant, tu n'as plus qu'à retourner chez ta femme, comme le souhaitent tes fils.

– Parlons-en, des jumeaux ! En une semaine ils m'ont envoyé un seul courriel pour me demander de leur payer des billets d'accès au tournoi de tennis de Roland-Garros. Sans doute un regain de piété filiale.

– Ils attendent ton retour... avec les billets. Fais des excuses à Héloïse, elles seront acceptées sans arrogance. C'est le conseil de l'ami – dans ce cas, juge impartial.

Julien quitta son siège, en fit le tour d'un pas mal assuré et, appuyé des deux mains au dossier du fauteuil, comme s'il s'agissait de la barre de justice, redressa sa haute taille. Le menton levé en signe de défi, il s'adressa à Benoît, amusé par cette mise en scène.

– Qui s'excuse s'accuse, Monsieur le Juge, c'est un principe de droit. Julien Merlot, mon client, n'a pas le goût de la repentance, c'est un trait de son caractère franc et loyal. Croyez bien qu'il suivra désormais le droit chemin des citoyens circonspects, cœur verrouillé, esprit libre, sens sous contrôle. Il s'abreuvera aux sources de rencontre, ne couchera plus, comme vous, qu'avec de belles complaisantes vénales, assurera de loin, par ses libéralités, le bien-être de la famille qui l'a renié. Les femmes honnêtes étant toutes des goules masquées, il les fuira comme la grippe aviaire et les week-ends à Deauville. Un œil sur ses dossiers, l'autre sur le Cac 40, il s'acheminera vers une vieillesse solitaire mais sereine. Je demande donc la relaxe de l'accusé, conclut Julien avec emphase.

– Manquaient quelques effets de manche. Tu plaides avec l'art consommé de celui qui sait faire d'un coupable une victime. Je mets l'affaire en délibéré jusqu'à ce que tu sois déssaoulé. Va te coucher, je t'appelle un taxi, décréta Benoît, lui-même assez éméché.

Lecteur boulimique, Benoît Escalet fréquentait plusieurs librairies de son quartier. Sa préférence allait à celle dont la devanture lie-de-vin, écaillée par les intempéries, attendait depuis des années un coup de pinceau. C'était l'ancre d'un vieil érudit, devenu libraire par amour des livres. Y régnait une odeur composite où Benoît avait tôt reconnu le parfum douceâtre des volumes poussiéreux, mêlé à celui du papier fraîchement sorti de l'imprimerie et aux dominantes effluves d'Amsterdamer, tabac dont le maître des lieux bourrait ses pipes. Cet archétype du vrai libraire d'autrefois, vêtu d'un pantalon de velours côtelé et d'une veste de tweed aux coudes calottés de daim, portait nœud papillon lustré sous le col d'une chemise élimée. Il avait connu Valéry Larbaud, Paul Morand, Jacques Perret, Jules Roy et bien d'autres de cette génération d'écrivains qui jouaient avec subtilité et élégance d'un riche vocabulaire.

Avec un respect démocratique des goûts d'autrui et l'obligation commerciale de satisfaire aux engouements suscités par les médias parmi les lecteurs d'une époque peu regardante, ce papivore hors du commun disposait, sur tables et rayons, des nouveautés qu'il n'ouvrait pas. Questionné par des indécis, il taisait ses appréciations afin de ne pas se priver d'une clientèle plus intéressée par les récits de galipettes sexuelles et les règlements de comptes politiques que par ce qu'il nommait, avec la mine de qui suce un bonbon, « la prose française ».

Au fil des années, le libraire s'était pris de sympathie pour Escalet de qui il partageait les choix, portés sur les essais plus que sur la fiction, et, comme lui, féru des mythologies grecque et romaine. Parfois les deux hommes s'entretenaient des divinités de l'Olympe comme s'il se fût agi de relations de voisinage.

Ce samedi-là, Benoît vit le commerçant indiquer le secteur des beaux livres à une dame en tailleur style Chanel revu par Lagerfeld, avant de disparaître dans l'arrière-boutique. La quarantaine triomphante, coiffure aile de corbeau à la garçonne, paupières charbonneuses, lèvres violettes comme ses ongles, gibecière en crocodile suspendue à l'épaule, la cliente indécise cueillit un album sur une table. En l'absence du maître des lieux, elle s'adressa à Benoît :

– Pardonnez-moi, monsieur, mais je veux offrir un beau livre à un ami qui aime par-dessus tout la nature sauvage. Pensez-vous que cet album sur la chasse aux fauves au Kenya puisse plaire à un homme à peu près de votre âge ?

– Si votre ami, « à peu près de mon âge », est un chasseur, cet ouvrage lui donnera peut-être des idées aventureuses, convint Escalet, ironique, en se détournant.

Une jeune femme, la trentaine sonnée, qui, tout en lisant les titres des nouveautés, tendait l'oreille pour suivre la conversation, intervint soudain :

– Si votre ami aime la nature sauvage et veut la protéger, madame, permettez-moi une suggestion : plutôt qu'un livre sur l'extermination des grands fauves, offrez-lui cet album consacré à la forêt boréale de l'Alberta, au nord du Canada, dit l'inconnue en désignant un superbe volume illustré.

– La forêt boréale ! Au Canada ! C'est une idée, jeta la dame, étonnée par cette ingénierie.

– Une idée de la façon dont les capitalistes dévastent la planète, insista la jeune femme.

– Vraiment ? dit la dame d'un ton pincé.

– Les pétroliers sont en train de détruire d'immenses forêts, encore aux trois quarts vierges, pour extraire du sol le sable bitumineux qui contient ce cher pétrole sans lequel nous ne saurions vivre.

– Je n'entre pas dans ce genre de considérations, fit sèchement la dame.

Et elle se dirigea vers la caisse, pour acquitter le prix de l'album dont la couverture représentait Ernest Hemingway posant, fusil en main, près d'un lion mort. Vêtue d'un jean décoloré et d'un blouson de cuir, chaussée de baskets, dépourvue de maquillage et couronnée d'une toison blonde bouclée comme celle d'un caniche, l'intervenante parut à Benoît aussi peu soignée que l'autre lectrice était pimpante. Mais il ne se fiait plus au seul aspect des êtres. Il avait appris à ses dépens que, de nos jours, on ne devait plus rien déduire de la façon qu'ont les gens de se vêtir. Un joueur mal rasé se révélait président-directeur général de multinationale ; une femme grisonnante, vêtue d'oripeaux de gitane, était maître de conférences à la Sorbonne ; chez un élégant sexagénaire en veston de cachemire, cravaté par Charvet, se cachait un évêque in partibus. La coiffure négligée de la jeune femme en jean couvrait peut-être un cerveau einsteinien.

Nullement déconcertée par l'attitude rébarbative de la questionneuse, l'intruse, remarquant le sourire complice de Benoît, développa à son intention une argumentation écologiste :

– C'est étonnant comme certains se soucient peu de la sauvegarde des richesses naturelles, que nos sociétés industrialisées dilapident sans égards pour les générations futures. Évidemment, il est désagréable d'apprendre qu'il faut extraire quatre tonnes de sable bitumineux, en détruisant l'écosystème de la forêt canadienne, pour obtenir un baril de pétrole. Oui, monsieur, vingt-cinq kilos de sable ne donnent qu'un litre d'huile ! précisa-t-elle.

Pendant qu'elle révélait ces détails, la cliente huppée quitta la librairie, son paquet cadeau sous le bras. D'un signe de tête, elle salua Benoît mais ignora celle qui lui avait adressé la parole sans y avoir été invitée.

À travers la vitrine, ils virent tous deux la dame grimper dans un 4 × 4 prodigue en CO₂.

– C'est comme si elle se rendait à un safari ! Elle croit sans doute que le monde a commencé et finira avec elle, maugréa la jeune femme.

– Cette croyance-là est assez répandue, remarqua Benoît.

Peu soucieux de prolonger la conversation, il ignorait qu'il venait de rencontrer une militante écologiste.

– J'ai l'occasion de le constater tous les jours. Y compris dans l'édition, branche dans laquelle je travaille, révéla-t-elle.

– Beau métier. Avez-vous une spécialité ? demanda Benoît, sensible au charme acide de cette femme délurée.

– Je suis une sorte de traductrice.

– Ah ! Quelles langues traduisez-vous ?

– Le charabia, le jargon et l'amphigouri notamment ! lança-t-elle en riant.

– Ce sont là des langues mortes, tuées depuis un siècle par l'école laïque et républicaine, plaisanta Benoît, séduit par l'humour de l'interlocutrice.

– Bien vivantes, monsieur, croyez-moi ! Pratiquées par une foule de nouveaux auteurs, hommes politiques, stars de cinéma, chanteurs de rock, épouses abandonnées, escrocs repentis et surtout retraités de la banlieue sud qui se prennent pour des écrivains et règlent des comptes, professionnels ou familiaux. Mon travail consiste à mettre leurs confidences, édulcorées ou romancées, et leurs élucubrations fanfaronnes en français acceptable et compréhensible, précisa-t-elle.

– Ce doit être réjouissant, ironisa Benoît.

– Il m'arrive, entre deux viols de syntaxe et tortures du vocabulaire, de faire des trouvailles dignes de figurer sous le titre « Ce qu'il ne faut pas écrire » dans un traité de rhétorique. Mais, le plus souvent, hélas, je ne moissonne que des anacoluthes déconcertantes, des lieux communs, des pléonasmes vicieux et des redondances à plusieurs étages ! développa, toujours rieuse, la jeune femme.

– Eh bien, bonne chasse et bonne journée, madame ! coupa Escalet en se préparant à quitter la librairie.

– Mademoiselle, corrigea-t-elle aussitôt.

Escalet s'inclina et se dirigea vers la sortie.

» Attendez, monsieur. Je vous trouve très sympa. Pourriez-vous signer cette pétition pour la protection des coccinelles ? demanda-t-elle en extirpant un cahier de sa giberne.

– Habituellement, on ne me trouve guère sympathique. Je me connais et suis connu comme plutôt déplaisant. Votre appréciation est donc une première, mais elle ne résisterait pas à plus ample connaissance, lâcha Benoît, amusé.

– Que cela ne vous empêche pas de signer notre pétition, insista la demoiselle.

– Quand on me sollicite ainsi, je réponds que je ne sais ni lire ni écrire, mais, bien sûr, je ne puis ici vous opposer cet argument. Aussi vous dirai-je que je ne signe jamais de pétition, que j'abhorre les pétitionnaires, et que, de surcroît, le sort de ces bestioles m'indiffère.

– Ça alors ! Vous, au moins, vous êtes franc ! La plupart de ceux qui signent nos pétitions n'attachent aucune importance à leur objet, mais n'osent pas le dire. Ils apposent leur nom pour se donner bonne conscience. Après ça, ils mangent du foie gras, organe hypertrophié des pauvres canards qu'on gave, jettent les crabes vivants dans l'eau bouillante et tuent les antilopes ou les éléphants offerts dans les safaris.

– J'ai la chance, ces temps-ci, de bien m'entendre avec ma conscience. Je n'apprécie pas le foie gras, je préfère les spaghettis aux crustacés, et je n'ai jamais tiré un coup de fusil de ma vie sur qui que ce soit ! confessa Benoît avec le sourire.

– Décidément, vous me plaisez. Je m'appelle Livia, et vous ?

– Benoît, répondit Escalet, pris de court.

– Je suis sûre que vous êtes un écolo spontané, un écolo d'instinct. Vous allez comprendre pourquoi,

à la Ligue Écobio, nous voulons obtenir la protection des coccinelles. Savez-vous qu'on les force à se multiplier et qu'ensuite, sans tenir compte des liens familiaux, on vend leurs larves, c'est-à-dire leurs bébés, en boîtes, dans les jardinerie ? expliqua-t-elle.

– Un repas de coccinelles doit être bien léger, plaisanta Benoît.

– Elles ne sont pas comestibles, comme les criquets. Elles sont achetées par les jardiniers soucieux de débarrasser leurs rosiers des pucerons.

– Vous devriez être satisfaite : c'est un réflexe écologique, puisque la coccinelle remplace l'insecticide, constata Benoît.

– Peut-être, mais, pour ces jolies petites bêtes, ce sont des travaux forcés. Une forme d'esclavage au sortir de la nursery. Alors, vous signez ou pas ? conclut-elle.

– Fidèle à mes principes, je ne signe pas, mais j'admire la noblesse de votre engagement et votre pugnacité. Je suis certain que, grâce à vous, les coccinelles seront, un jour ou l'autre, libres de copuler pour le plaisir, et non plus pour générer des dividendes aux actionnaires des jardinerie, déclara Escalet, catégorique.

Depuis un instant, le libraire jetait des regards au cartel suspendu entre deux rayons surchargés.

– C'est l'heure de la fermeture, constata Benoît en se dirigeant vers la porte après un salut au maître des lieux.

– Je vous suis, car je vais être en retard au bureau, surtout que je me déplace à vélo, ce qui n'est pas sans danger à cause des automobilistes frôleurs.

Sur le trottoir, avant d'enfourcher sa bicyclette appuyée contre un mur, elle se fit engageante.

– On pourrait se revoir, non ? Quel que soit l'homme que vous voulez paraître, sans doute par sauvegarde, je vous trouve vraiment sympathique. Oui, vous me plaisez. Alors, ne pourrions-nous pas bientôt continuer la conversation ?

– Je suis assez pris en cours de semaine, et...

– ... je suis sûre que vous ne connaissez pas le marché bio du dimanche, qui se tient à deux pas d'ici, sur le boulevard.

– J'évite toujours les rassemblements, quels qu'ils soient, et je m'approvisionne chez un petit épicier, dit Escalet, à la fois interloqué et flatté par l'insistance de la cycliste.

– Allez ! Demain en huit à onze heures, rendez-vous au bas du boulevard. Je vous ferai découvrir des nourritures saines et fraîches, venues directement des fermes du 93.

– Je serai au rendez-vous, s'entendit répondre imprudemment Benoît.

Il était curieux de découvrir par quel mystère il pouvait susciter autant d'intérêt chez une jeune femme intelligente, délurée, plutôt jolie et sans complexe.

Il la regarda s'éloigner d'un coup de pédale sportif et assuré. « Belles fesses et taille fine », se dit-il, découvrant qu'en dépit de l'air sévère que tous lui connaissaient, il pouvait plaire à une telle créature. « Attrait purement intellectuel, sans doute », pensa-t-il, modeste.

Cette aventure l'ayant mis de bonne humeur, il fit halte chez le traiteur italien de son quartier pour s'offrir une paire de cannellonis, de la coppa, une part de *zuppa inglese* et une bouteille de chianti.

Au cours des jours suivants, son esprit souffrit d'un curieux dilemme. Se rendrait-il le dimanche au rendez-vous de Livia pour une initiation aux produits biologiques, ou ferait-il faux-bond ? L'apparence de la jeune femme l'eût rebuté s'il n'avait compris qu'il avait affaire à une intellectuelle dotée d'une tête bien faite, qui se comportait avec l'aisance et la simplicité que confèrent une bonne éducation et une culture autre que didactique. Le fait qu'elle portât le prénom de la mère de Tibère, matrone sanguinaire qui fit trucider les opposants à son rejeton, lui laissait imaginer une aventure risquée, qui mettrait peut-être un zeste de piquant dans son existence routinière.

Le vendredi, il était résolu à la rencontre ; le samedi, sa détermination à ne pas poursuivre une relation de hasard parut l'emporter ; le dimanche matin, il endossa sa tenue de week-end et s'en fut gaillardement au rendez-vous.

Livia guettait son arrivée. Elle se précipita à sa rencontre, un grand panier de paille tressée à la main.

« Encore heureux qu'elle ne traîne pas un de ces maudits cabas à roulettes qui vous percutent les chevilles », se dit-il.

– Je craignais que vous ne veniez pas, dit-elle avec un soupir de soulagement.

– Je suis toujours prêt à m'instruire. J'ignore tout des nourritures biologiques, si ce n'est qu'elles coûtent plus cher que celles du commerce traditionnel.

– L'agriculture biologique combat tout ce qui est frelaté : les engrais, les pesticides et les OGM, entre autres. Venez, dit-elle en prenant sans façons le bras de son compagnon.

Les sens en éveil, réglant son pas sur celui de sa compagne, Benoît Escalet parcourut le marché, d'étal en étal. Livia, toujours riieuse, accepta la franchise de ses commentaires. D'abord il s'étonna, en frôlant les chaland, de constater que nombreux étaient ceux et celles qui offraient une mine pâle et paraissaient maladifs ou harassés.

– Pour des gens censés se nourrir de produits naturels, garantis sains, je leur vois peu d'allant, dit-il.

– Les aliments biologiques ne font pas les pléthoriques ni les rougeauds, reconnut-elle.

Chemin faisant, Escalet trouva les carottes terreuses et torsées, les concombres tavelés, les pommes de terre difformes et constellées d'yeux, les poireaux gringalets, les navets plats, les fruits comme tombés de l'arbre. Il fit la moue devant dix sortes de tomates couleur bronze, mordorées, verdâtres, rouge pâle, en forme d'œuf, à côtes tels des melons. Livia les identifia comme variétés anciennes, redécouvertes par un agriculteur poète.

– Je vous sens méfiant, ajouta-t-elle.

– Un de mes nombreux travers est un goût pour les légumes et fruits esthétiquement sans défauts, nets, lisses et calibrés. Je les choisis chez mon marchand, tels que les planches en couleurs des encyclopédies les présentent. Ce n'est pas très malin, j'en conviens, mais c'est ainsi.

– Les fruits et légumes que vous voyez ici sont comme la nature les offre, sans que physique et chimie se mêlent de leur donner l’aspect décoratif que vous préférez. Ils conservent leur individualité, ont meilleur goût, et leur innocuité est garantie, expliqua-t-elle.

Devant les étals « beurre, œufs, fromages », Benoît se montra encore plus suspicieux. Que l’on proposât, dans un seau en matière plastique, de la crème à la louche, sur des planches des yaourts artisanaux, du fromage blanc en faisselles dégoulinantes, du beurre baratté à la ferme moulu en mollettes à l’effigie d’une vache, des chabichous aussi ridés que le chevrier qui les vendait, des camemberts au lait cru prêts à prendre la fuite, lui parut, quelles que fussent, vantées par Livia, les qualités gustatives de ces produits fermiers, une atteinte aux lois élémentaires de l’hygiène alimentaire.

Quand une femme, qui débitait du gruyère sur un banc public où Benoît avait souvent vu des clochards faire la sieste, proposa à Livia une tarte aux orties cuite la veille, il déclara son opinion faite :

– Décidément, le bio ne m’ouvre pas l’appétit.

– Si vous êtes libre ce dimanche, si aucune épouse ou famille ne vous attend, je vous convie à une dînette chez moi, tout près d’ici, proposa soudain Livia.

– Je suis célibataire, sans attache et bien décidé à le rester, dit Benoît.

– Alors, nous allons acheter du jambon au torchon, des endives, du pain complet, pétri à la main, et des crêpes. Je vous ferai à l’apéritif un cocktail de jus de concombre, fenouil, citron vert, assaisonné de vinaigre balsamique, qui vous réconciliera avec les produits bio, proposa-t-elle en lui caressant la joue.

Sensible à la grâce sans apprêt de sa compagne, et poussé par la curiosité, Escalet décida qu’aller à la découverte d’une zélatrice de l’église écolo-biologique valait bien une entorse à ses habitudes.

La station devant la Bretonne supposée qui cuisait à la demande, sur une plaque de fonte graissée au tampon, des crêpes de blé noir, le conduisit à émettre une nouvelle remarque sur la salubrité du procédé.

– Cette charmante personne cuit, en plein air pollué par les exhalaisons urbaines, une pâte confectionnée depuis ce matin, peut-être depuis hier, et ce, sur une plaque de fonte où la graisse recuit sans cesse. Vous me permettez de préférer les crêpes industrielles.

– Pouah ! Quelle idée !

– À l’occasion d’une expertise d’assurances, j’ai vu fabriquer d’excellentes crêpes – sans la moindre intervention humaine – par une sorte de rotative. On verse dans des réservoirs la farine et les ingrédients nécessaires, strictement dosés, et la machine produit des centaines de crêpes à l’heure. Toutes identiques, au gramme près, elles sont cuites dans un tunnel sur des plaques en acier inoxydable. Transportées sur un tapis roulant de même métal, emballées dans des sachets stériles aussitôt soudés, elles tombent par douzaine dans des boîtes sans qu’aucune main humaine les ait touchées. Et les plaques de cuisson sont en permanence stérilisées par des jets de vapeur à huit cents degrés. Microbes et bactéries ne résistent pas à un tel traitement. Bien que je redoute l’abus des technologies modernes, c’est ce que j’appelle une fabrication hygiénique des crêpes, énonça Benoît

d'un ton sentencieux.

La jeune femme se mit à rire. Il lut avec étonnement, dans son regard, plus de tendresse que de moquerie.

– Quand vous mangez une côte de bœuf, vous mangez du cadavre. Quand vous émincez, dans une salade, des champignons de couche, vous oubliez qu'ils ont poussé sur du crottin de cheval, dans les carrières souterraines de Saumur, et vous ne dégustez pas le gibier à plume avant qu'il ne soit faisandé, c'est-à-dire mortifié. Alors, votre méfiance devant les produits biologiques et les crêpes de plein air paraît bien spécieuse, cher Benoît...

Livia habitait un trois-pièces meublé dans le plus pur style écolo : canapé et fauteuils en rotin, lampes montées en bambou, abat-jour en papier perforé. Le seul objet d'art qu'il vit, sur le bureau de pin brut – une réduction en albâtre du fameux groupe de Rodin, *le Baiser* – lui prouva le bon goût de son hôtesse en matière de sculpture.

Ayant invité Benoît à se mettre à l'aise, puis à prendre place sur un grand sofa que le visiteur attribua à Ruhlmann, Livia lui désigna, sur une table basse, des livres d'art et une pile de volumes brochés.

– La production du mois. Servez-vous, dit-elle avant de disparaître dans ce qu'il supposa être la cuisine.

Il entendit vrombir un mixer et l'hôtesse reparut avec deux grands verres contenant un liquide, violacé comme breuvage de sorcière.

– Goûtez et dites-moi franchement ce que vous en pensez, dit-elle en s'asseyant près de lui.

Escalet but une gorgée, parut la savourer et posa vivement son verre sur le guéridon voisin pour éternuer dans ses mains jointes.

– *Buona fortuna !* lança-t-elle gaiement à la mode italienne.

Benoît reprit son verre et, l'ayant porté à ses lèvres, dut le reposer pour contenir un nouvel éternuement.

– Eh bien, quel effet vous fait ma recette ! dit-elle en s'esclaffant.

– C'est ce que la pharmacopée doit nommer un éternutif, dit Benoît, un peu confus.

– Mon cocktail trois tiers : jus de concombre, fenouil et citron vert. J'y ajoute ce qu'il faut de vinaigre balsamique.

Livia posa son verre, se rapprocha de l'invité et lui prit tendrement la main.

– Savez-vous que vous me plaisez de plus en plus. Embrassez-moi, commanda-t-elle tout à trac.

Déconcerté, Escalet hésitait quand elle prit l'offensive, l'attira contre elle et, avant qu'il n'eût pu réagir, lui donna sur la bouche un baiser gourmand, à couper le souffle.

Comme il restait immobile, mi-savourant mi-inquiet, elle lui passa un bras autour du cou.

– Ça vous déplaît ?

– Ça m'étonne.

– Oh, Benoît, vous me plaisez vraiment. Vous ressemblez à David Niven, un acteur de cinéma dont j'étais amoureuse quand j'avais douze ans. Vous m'avez troublée dès que je vous ai vu, à la librairie, et je n'ai cessé de penser à vous depuis ce jour.

– Pour employer une terminologie moderne, j'ai le sentiment d'être, pour la première fois de ma vie, dragué comme...

– ... et alors ? Les hommes ont-ils seuls le droit de draguer qui leur plaît ? Depuis trop longtemps ils s'étaient arrogé le privilège de mettre en avant, si l'on peut dire, leur désir sexuel. Une légende, répandue depuis l'ère judéo-chrétienne par les machos et les duègnes hypocrites, donnait à penser que les femmes ont les sens moins inflammables que les mâles, et qu'en tout cas elles ne doivent jamais manifester leur désir. Celles qui s'y risquaient passaient pour gourgandines.

– Cela a réussi à certaines. Cléopâtre a vampé César par surprise en se faisant porter chez lui, enveloppée dans un tapis, rappela Benoît.

– Chez nous, les plus audacieuses, pour se faire comprendre, roucoulaient pendant des jours, laissaient tomber un gant ou faisaient mine de s'évanouir. En établissant en tous points l'égalité entre les sexes, la libération de la femme a, heureusement, changé tout cela. Vous me plaisez, je vous le dis et je n'ai aucune raison de vous cacher que j'ai envie d'être caressée, et tout le reste, par vous, Benoît.

Escalet se dégagea doucement et immobilisa les mains de Livia dans les siennes.

– L'histoire regorge de célèbres dragueuses dont ceux qui succombèrent à leur charme n'eurent pas l'occasion de se louer. Judith, après une nuit voluptueuse, trancha la tête du général Holopherne ; Dalila, après l'étreinte, tondit Samson, ce qui le rendit incapable de combattre ; Marguerite de Bourgogne jetait ses amants dans la Seine, après usage à la tour de Nesles, et vous savez ce que subit le pauvre Abélard, envoûté par l'allumeuse Héloïse, développa Benoît.

– Moi, je ne vous veux que du bien. Puisque nous sommes l'un et l'autre des êtres libres, je ne vous cache pas mon envie de partager avec vous les plaisirs du lit. Ne me prenez pas pour une nymphomane. Je choisis le partenaire comme un garçon choisit une fille. Chez moi, ce n'est pas le sentiment qui commande. Je suis seulement à l'écoute de la nature, de *ma* nature.

– L'amour bio, en quelque sorte ! souligna Benoît.

– Si cela heurte vos principes, c'est que je ne vous plais pas.

– Détrompez-vous. Je vous trouve jolie, l'esprit vif et caustique, cultivée, pleine d'humour. Très plaisante, en un mot.

– Je veux dire : je ne vous inspire pas de désir, dit-elle en quittant le sofa.

– C'est-à-dire que..., balbutia Benoît, de plus en plus perplexe.

Il considéra la femme dressée devant lui. Jean artificiellement vieilli et taché, pull irlandais, genre sac de grosse laine écrue et brodequins de marche ne l'avantageaient guère. Elle devina que sa tenue vestimentaire n'était sans doute pas du goût d'un homme portant blazer, cravate et chaussures de chevreau.

– Oui, bien sûr, j’aurais dû m’en douter. Mais, vous savez, je ne suis pas plus mal foutue qu’une autre. Même plutôt mieux, m’ont dit certains. Vous allez voir.

Joignant le geste à l’annonce, elle se débarrassa de son pantalon, ôta son pull sans crainte de déranger une coiffure indisciplinée, et apparut, poitrine libre sous un tee-shirt blanc, culotte de coton et chaussettes de laine bleue.

Escalet se retint de rire. En tenue de footballeur, Livia devenait émouvante, écolière surprise au vestiaire après le cours de gymnastique.

Quand elle acheva un strip-tease accéléré en jetant aux pieds du spectateur tee-shirt et décente culotte, il se trouva en présence d’une nymphe au corps souple, un peu trop mince à son goût : petits seins arrogants, hanches rondes, abdominaux durcis par le cyclisme quotidien.

S’étant aperçu que Benoît fixait d’un regard étonné ses mi-bas, elle les fit glisser et s’en libéra.

– J’ai horreur des collants. Ils sont fragiles, coûtent cher, et je les vois comme les instruments de l’asservissement de la femme à l’industrie de la maille. Bien sûr, il y a les bas de soie de nos grand-mères, mais il faut les jambes de Marlène, dans *l’Ange bleu*, pour porter bas noirs et jarretelles. L’accessoire érotique a évolué, comme le reste !

– Question d’emballage, en effet, dit Benoît.

– Alors ? dit-elle en pivotant avec grâce pour offrir au regard le verso de sa personne.

– Vous méritez la pomme d’or que le berger Pâris dédia à la plus belle des trois Grâces.

– Facile : je n’ai pas ici de concurrentes, lança-t-elle gaiement, toujours aussi parfaitement à l’aise.

– Aucune des déesses de l’Olympe ne se risquerait à vous disputer le prix, reprit Benoît, émoustillé et galant.

Livia ramassa ses vêtements et indiqua une porte.

– Ma chambre est là et si vous n’avez pas le nécessaire, vous le trouverez dans la bonbonnière, sur le guéridon. Je vous rejoins. Je suis certaine que nous allons bien nous entendre, vous me plaisez tellement, dit-elle en se penchant pour lui donner un baiser avant de disparaître vers la salle de bains.

Décontenancé et même effaré par une invite si directe, Benoît souleva le couvercle de la bonbonnière, qui contenait en effet un assortiment de protections contre les risques vénériens.

S’il avait lui-même pris l’initiative du rendez-vous, puis celle du flirt, avant de conduire le jeu de la séduction jusqu’à suggérer les ébats qu’elle réclamait sans pudeur, il eût trouvé la jeune femme fort désirable. Mais Benoît Escalet, comme la plupart des hommes, n’avait pas renoncé à une domination sexuelle qui allait s’effritant dans les lois et les faits, mais restait ataviquement ancrée chez le mâle d’âge mûr.

Sans plus attendre, il se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte palière, réussit à l’ouvrir sans qu’elle grinçât, et, négligeant l’ascenseur, prit l’escalier. Il dévala les deux étages comme un voleur et se retrouva sur le trottoir, heureux d’avoir échappé à la dernière réincarnation de Pandora. Il épongea la sueur de son front, et, trottinant comme un joggeur, bifurqua dans la première rue adjacente. Il ne tenait pas à être vu de Livia si, constatant sa fuite, elle se penchait à la fenêtre de son appartement.

Un taxi attendait le client à la station ; il s'y engouffra et jeta l'adresse du Kentucky, le bar familial, conscient de s'être conduit comme un pleutre, mais satisfait d'avoir, par amour-propre, résisté à une femme qui s'arrogeait un choix de toute éternité dévolu aux hommes.

Le chauffeur avait remarqué le léger essoufflement de son client. Étant de la caste causante, il s'informa :

– On dirait que vous sortez de chez le dentiste. Il y en a trois dans cette rue.

– C'est ça : vous avez deviné. Une extraction... en urgence, dit Benoît par amusement.

La conversation amorcée, il eut droit, pendant le trajet, au récit détaillé de toutes les extractions dentaires de l'automédon et de sa famille depuis trois générations.

À l'arrivée, Benoît s'étant montré généreux, l'homme lui dispensa un conseil :

– Si ça vous fait mal ce soir, il y a un bon truc, pas désagréable : faites l'amour. Ça décongestionne la gencive et, pendant, on pense à autre chose.

– Bonne idée ! Merci ! lança Benoît.

Au Kentucky, il commanda un bourbon, que le barman, qui le servait depuis des années, dosa largement.

– Avez-vous, une fois dans votre vie, bu un cocktail de jus de concombre, fenouil, citron vert à doses égales ? Serait-ce un aphrodisiaque ? demanda Escalet.

– Le contraire, cher monsieur. Je connais : c'est une recette bio. Un vrai remède contre l'amour. Je crois même que, chez les *marines*, ça remplace parfois le bromure qu'on mêlait chez nous, autrefois, au vin des biffins en manque de filles pour calmer leurs ardeurs, dit l'expert.

Benoît estima que, sous charme acide et audace impudente, Livia cachait peut-être un esprit pervers.

Au lendemain d'une étrange aventure, dont il ne pouvait tirer aucune fierté, Benoît Escalet fut appelé au bureau par Julien Merlot. Après avoir confirmé leur rendez-vous du soir au Kentucky, l'ami se fit sibyllin.

– J'aurai beaucoup à t'apprendre, lui dit-il.

« Qu'a-t-il donc inventé ? » se demandait encore Benoît en se rendant au rendez-vous.

L'accueil de Julien, aussi mutin que réjoui, le rassura.

– Tu vas être satisfait : je suis rentré chez moi hier soir.

– Héloïse t'a remis les clefs des nouvelles serrures ? ironisa Benoît.

– Toi, tu lui avais donné l'adresse de mon studio. Mais, finalement, je ne t'en veux pas. Figure-toi qu'en regagnant mon antre, samedi, vers onze heures du soir, un paquet de dossiers sous le bras, je reconnais la voiture d'Héloïse, garée devant l'immeuble. Je pense tout de suite qu'elle m'espionne et veut voir avec qui je rentre. Éventuellement faire une scène, genre crêpage de chignon. « Tu vois, je suis seul ! » lui ai-je rétorqué sèchement.

– Un coup de chance !

– Comme elle se dandinait d'un pied sur l'autre, j'ai proposé : « Si tu as quelque chose à dire, tu peux monter chez moi. » Elle m'a suivi. Je te passe le déballage de toutes mes incartades réelles ou supposées. Après qu'elle eut reniflé dans tous les coins, comme un chien truffier, pour déceler un parfum de femme et compris, en découvrant mon lit de camp et la penderie vide d'atours féminins, que j'étais seul, elle m'a dit : « Je peux tout oublier si tu jures – sur la tête de nos fils – que tu n'as pas fait d'enfant à une autre femme ! »

– Les mères pensent toujours au partage de l'héritage paternel, observa finement Benoît.

– J'ai tenu à marquer quelques points en lui rappelant l'expédition d'Égypte et son exhibition érotico-folklorique. Et là, elle m'a étonné. Elle a sorti de son sac un CD, l'a placé sur la minichaîne que je me suis offerte, a fait glisser sa jupe, ôté sa blouse, et, au son grinçant d'une musique arabe, m'a fait, les yeux clos, la bouche en cœur, les seins tressautants, une démonstration de danse du ventre. Jamais je n'aurais imaginé qu'un nombril puisse faire de tels clins d'œil !

– Veinard !

– Je ne croyais pas non plus avoir épousé une créature aussi lascive. Bien qu'hésitant entre hilarité et attendrissement, j'ai été remué à tel point que j'ai arrêté la musique et reçu Héloïse, pleurant à chaudes larmes, dans mes bras.

– C'est romantique en diable ! Et alors ?

– Tu peux imaginer la suite. Nous nous sommes retrouvés face à face, benêts et empruntés comme la première fois que nous avons couché ensemble. Malgré l'étroitesse du lit, nous avons vécu une nuit fastueuse et passé le dimanche en amoureux : promenade au Bois, déjeuner à la Cascade, retour au nid secret pour une sieste active, comme autrefois. Et, le soir, nous sommes rentrés ensemble à la maison

pour manger des spaghettis avec les enfants, après qu'elle m'eut promis qu'elle ne ferait plus jamais allusion au hiatus conjugal.

– Eh bien, je suis heureux, Julien, d'un tel dénouement. Votre divorce eût perturbé mes habitudes. J'aurais dû vous voir séparément, ce qui eût compliqué ma vie, observa Benoît.

– Égoïste comme toujours !

– La maîtrise passe souvent pour égoïsme. Mais j'ai moi aussi à t'apprendre un événement exceptionnel. J'ai failli être violé par une militante écologiste !

Le rire de Merlot tira le barman de sa somnolence. L'avocat fit signe de servir une nouvelle tournée, l'heure étant aux réjouissances.

– La copulation champêtre a son charme. Ta nymphe était-elle couronnée de pampre et de marjolaine ? Raconte ! dit-il.

Benoît n'omit rien de sa rencontre avec Livia dans une librairie, jusqu'à sa fuite de l'appartement de l'enjôleuse, après la flânerie au marché bio et l'intime numéro d'effeuillage.

– Cette femme m'a paru dangereuse, acheva Benoît.

– Souviens-t'en : « Une femme pardonne tout, sauf qu'on ne veuille pas d'elle », dit Julien, citant l'auteur d'*On ne badine pas avec l'amour*.

– En somme, nous nous sommes assez bien tirés l'un et l'autre de situations délicates. Mais, de retour au foyer familial, pourras-tu résister à la conspiration des désirs que fomentent sans cesse le hasard pour les pauvres humains ? Ton studio ne va-t-il pas devenir garçonnière ? demanda Benoît, sans illusion sur l'aptitude à la fidélité conjugale de son vieil ami.

– Je vais conserver mon refuge... mais pour m'isoler et travailler sur des dossiers, hors de l'agitation du cabinet, où j'ai maintenant deux collaborateurs et un secrétariat étoffé.

– Peut-être aussi pour recevoir des esseulées ?

– J'ai surtout besoin d'une adresse dans un arrondissement que je n'habite pas mais où je suis censé résider.

– Comprends pas ! fit Benoît.

Avec quelque hésitation et à voix basse, Me Merlot avança ses raisons :

– Je ne t'ai rien dit jusque-là, mais autre nouvelle d'importance : je me présente aux élections municipales.

Surpris, Benoît se dressa sur son siège.

– Tu vas faire de la politique, toi ! De la politique ! Tu as oublié qu'étudiant nous avons toujours refusé d'adhérer à un parti quel qu'il fût. Tiens, je t'entends encore citer Robert Louis Stevenson : « La politique est la plus sale, la plus sottée et la plus hasardeuse des activités humaines », disais-tu.

– Stevenson disait ça parce qu'il se débattait, dans les îles Samoa où il vivait, en de multiples conflits avec les politiciens locaux. Autres temps, autres lieux, autres mœurs ! Chez nous, la démocratie est authentique, et il est du devoir de qui a des compétences – et j'en ai, en droit privé

comme en droit public –, assorties d'un jugement impartial et sain, de se mettre au service du pays. Sinon, ce sont les parvenus ignares, les démagogues amateurs de prébendes, les incapables de réussir dans une profession libérale ou commerciale qui prennent le pouvoir.

– Fermez le ban ! lança Benoît, agacé.

– J'ai le soutien actif du parti qui a le vent en poupe, le RRR, le Rassemblement pour la Renaissance de la République, et je suis assuré d'un siège.

– Un conseiller municipal n'a pas grands pouvoirs.

– C'est un tremplin. Dans deux ans, je serai candidat à la députation.

– Et, qui sait, plus tard, ministre..., enchaîna Benoît.

– Je me verrais assez bien garde des Sceaux.

– En attendant, mon pauvre Julien, tu vas devoir aller sur les marchés de quartier, serrer mille mains d'inconnus, embrasser des bébés aux lèvres poisseuses, faire le joli cœur devant des marchandes des quatre-saisons, tenter de remplir de promesses le vide cérébral qui fait les électeurs béats. Vraiment, tu me déçois pour la première fois de notre amitié.

– Tu exagères ! On peut pratiquer la politique avec une parfaite loyauté patriotique et de manière désintéressée. Ce que je compte faire.

Benoît Escalet vida son verre de bourbon et le reposa d'un geste las sur le guéridon.

– Quand nous étions enfants, comme des frères mal-aimés par leurs parents, des pensionnaires abandonnés chez les « jèses », quand nous fûmes plus tard des adolescents indécis, puis des étudiants complices, déterminés à nous faire une place au soleil, nous étions unis par les mêmes aspirations, les mêmes refus, les mêmes valeurs, les mêmes sentiments. Aujourd'hui, alors que nous sommes dans l'âge mûr, ta décision constitue une transgression décevante à nos principes, ce qui risque de nous séparer, développa Benoît.

– Nos principes, comme tu dis, me guideront dans l'action. Jamais notre amitié n'en souffrira, assura Merlot en posant une main ferme sur celle de l'ami.

Malgré cette affectueuse démonstration, Benoît refusa un troisième verre. Et les amis se séparèrent, l'un renfrogné, l'autre inquiet.

Benoît Escalet nourrissait sa mélancolie de motets baroques d'Heinrich Schütz, compositeur du XVII^e siècle hanté par l'idée de la mort. Dans ses périodes de morosité, il était capable de s'envelopper frileusement dans le silence comme dans un châle. Au cours des semaines qui suivirent l'entrée de Merlot en politique, il ne trouva de consolation que dans sa correspondance avec Polly Grant, laquelle accueillait ses confidences avec la sérénité d'un confesseur de carême.

Mais Benoît tenait à l'estime de soi. Or, depuis sa fuite, peu courtoise devant les avances sans pudeur de Livia, il s'estimait fautif. D'abord parce qu'il avait imposé à cette femme la suprême humiliation, ensuite parce qu'en homme de bonne éducation il aurait dû faire face à la situation, enfin parce que Livia pouvait le croire frappé d'impuissance.

Après réflexion, il se rendit chez le fleuriste et envoya une gerbe de roses thé, avec une simple carte de visite sur laquelle il ajouta le numéro de sa ligne directe à Eternity. Puis il attendit, s'en remettant à la réaction de la jeune éditrice.

L'appel de celle-ci, le matin suivant, fut des plus formel :

– Rien ne justifie un tel envoi à celle que vous devez considérer au mieux comme une nymphomane, au pire comme une gourgandine. Néanmoins, merci et bon vent, monsieur.

– Attendez un instant, mademoiselle. Je ne vous classe dans aucune des catégories que vous citez. Mon opinion est tout autre, et j'aimerais que vous me donniez l'occasion de vous l'exprimer.

– Allons, allons, pas de manières. Je ne vous plais pas. C'est simple. N'en parlons plus, adieu !

– Attendez, ne raccrochez pas. C'est moins simple que vous ne le pensez. Je me suis conduit à votre égard d'une façon stupide et désobligeante. Que voulez-vous, j'ai une conception démodée des rapports entre homme et femme.

– Ces tralalas d'autrefois sont pure hypocrisie. Il faut avoir le courage d'assumer instincts et désirs. Évidemment, ça surprend les collets montés. Mais je ne vous en veux pas.

– Dans ce cas, acceptez que je vous enlève un soir pour dîner, afin de dissiper tout malentendu.

Elle observa un temps de silence, sans doute de réflexion, puis revint en ligne :

– J'accepte votre invitation... pour entendre vos explications, dit-elle, dominant l'amertume de ses propos précédents.

– Voulez-vous vendredi vingt heures, au restaurant italien de la rue du Sabot, où j'ai mes habitudes ?

– Dans ce genre d'établissement, la carte n'est sûrement pas bio, dit-elle, soudain détendue.

– Votre choix sera le mien, conclut Benoît, tout étonné de l'audace qu'il mettait à relancer une aventure qu'il entendait conclure à son avantage.

Au jour dit, Livia Germain se présenta à l'heure exacte du rendez-vous. Elle portait un ensemble pantalon noir sur une blouse turquoise. Coiffée et sagement maquillée, elle ne rappela en rien à Benoît Escalet l'écologiste en jean de la librairie.

Se voyant détaillée, elle ironisa :

– Attifée en bourgeoise, ai-je plus de chances de vous plaire ?

– Vous ne m'avez jamais déplu. Là n'est pas le débat, dit Benoît.

Le menu qu'ils établirent ne relevait en rien de la diététique moléculaire.

– Puis-je espérer le pardon ? demanda humblement Benoît en servant un vin de Toscane.

– Je ne sais pas encore. J'ai ma part de responsabilité dans ce ratage. Quand je vous ai vu à la librairie, j'ai commis une erreur d'appréciation. Vous n'êtes pas, comme vous en avez l'air, un homme libéré. Vos principes restent les plus forts. Quand je pense à mon numéro de strip-tease à faire rougir une girl du Crazy Horse !

– Je ne m’en souviens pas.

– J’apprécie votre absence de mémoire. Voyez-vous, je suis une affranchie, indépendante, qui n’a pas honte de rechercher le plaisir avec qui lui plaît. Les féministes, chez qui j’ai autrefois milité, n’osent pousser jusque-là l’égalité des sexes ; moi oui. Je vis seule et ne suis responsable que de moi-même. Je suis à l’aise dans la solitude, mais il arrive que j’aie besoin de... détente, confessa-t-elle avec un sourire mélancolique.

– Comme vous, je suis libre et indépendant, mais comme vous, il se pourrait que, moi aussi, je fanfaronne en disant chérir à tous moments la solitude. Certains soirs, la musique, un verre d’armagnac et un cigare ne suffisent pas à combler l’isolement. Comme vous, j’ai parfois envie de... détente.

– Alors pourquoi, l’autre soir, m’avez-vous quittée comme si j’avais la peste ou le choléra ? N’étais-je pas dans mon droit de femme libre ?

– Le premier droit de toute femme, libérée ou non, est le droit au respect. Vous valez mieux que l’étreinte furtive que l’on obtient de professionnelles vénales.

– En somme, vous vous êtes dérobé par respect pour moi !

– Et scrupule... J’ai deviné, derrière votre provocation, plus naïve qu’érotique, une sorte de désarroi, de mal de vivre, une volonté d’affirmer, au prix de la pudeur, cette égalité avec le mâle, qui est et restera un leurre. Profiter de cet instant de faiblesse eût été pour moi déshonorant, et, pour vous, avilissant.

– Dites que vous m’avez trouvée moche, pas désirable !

– Vous êtes belle, Livia, et j’ai dû faire effort pour ne pas céder à l’instinct animal, tapi en chacun de nous.

Dans un geste brusque, elle saisit la main de Benoît et la serra très fort. Les yeux embués de larmes, elle demeura un instant silencieuse, abandonnant le rôle qu’elle avait, depuis longtemps choisi pour quelque raison intime et douloureuse.

– Vous me placez plus haut que je ne mérite, murmura-t-elle.

– Vous méritez tout le bonheur que je vous souhaite. Vous méritez l’amour.

– Ah ! Pour celui-là, j’ai déjà donné, merci ! Maintenant je le fuis.

– Il finira par vous rattraper. C’est un dieu obstiné, assura Benoît, tout sourire.

Dès lors, la conversation, plus confiante, emprunta des voies banales. Ils évoquèrent leurs professions respectives et chacun définit sa conception du célibat. Celle-ci se révéla aventureuse chez Livia, casanière chez Benoît.

À la fin du dîner, il fit appeler un taxi et reconduisit la jeune femme chez elle. Au moment de la séparation, elle ne proposa pas, comme il le craignait, de « monter prendre un dernier verre », mais elle émit le vague espoir de rencontres fortuites chez le libraire. Aussi renouvela-t-il sa question :

– Ma fuite a-t-elle été comprise, admise et pardonnée ?

Elle répondit par un baiser d'oiseau sur la joue de Benoît.

– Vous êtes un homme très estimable, dit-elle en le quittant.

C'était ce qu'il voulait entendre. Il ne laisserait pas un souvenir contentieux.

L'année en cours devait, hélas, apporter au juriste diverses déceptions.

Lors des vacances d'été, il eut la désagréable surprise de découvrir que le modeste hôtel breton qu'il fréquentait depuis des années était passé aux mains du gendre de la propriétaire, manager branché, né dans le marketing. Ce dernier entendait rajeunir l'établissement comme la clientèle, et tripler ses tarifs. Dans les chambres restaurées en style bas-hiltonien, les meubles régionaux, rustiques et patinés par l'usage, avaient été remplacés par du mobilier fonctionnel, acajou plaqué et métal brossé. Des brocanteurs avaient débarrassé les salles de bains des bidets dont la présence, disait l'hôte, eût choqué les évangélistes américains envoyés par les voyagistes. Les baignoires de fonte à pieds de griffon, transformées en bacs à fleurs, cernaient la terrasse, et la télévision sur grand écran rendait infréquentable le salon, déserté par les papoteuses d'autrefois. Le bar, traité dans le goût Caraïbes avec palmiers nains, espadon naturalisé et musique bahamienne, était, comme les salons, interdit aux fumeurs.

Le chef local ayant rendu sa toque, les fourneaux étaient échus à un zéléateur de la cuisine moléculaire. Dans le restaurant aux murs d'un blanc clinique, sur lesquels hurlaient les coloris agressifs de peintures géométriques, le mobilier était tout de Plexiglas. Nul convive ne souhaitait s'attarder, après le repas, sur des sièges dont le concepteur méprisait la morphologie humaine et dans lesquels Escalet crut reconnaître un instrument de torture dont usait l'Inquisition. Quant à la carte, elle avait mué, de bretonne bretonnante en internationale aéroportuaire. Le nouveau chef qualifiait les plateaux de fruits de mer de « pédants hors-d'œuvres » réservés aux brasseries, jugeait le homard petit-bourgeois, n'acceptait l'huître que flambée au cognac et posée sur une tranche de foie de veau. Il accompagnait les poissons, qu'il ne pouvait éliminer par égard aux pêcheurs locaux, de fruits exotiques et de sauces arc-en-ciel, dont le piquant stimulait la consommation de vins californiens. L'ineffable far breton, réclamé par les derniers habitués, apparaissait truffé de tranches de kiwi et de noix de cajou. Le kouign amann, feuilleté aérien, tout beurre et sucre, avait été proscrit par le diététicien maison comme agent dormant du cholestérol. Commander des crêpes et du cidre eût révélé un goût plébéien ; et les affamés gourmands, dont la cuisine minimaliste ne comblait pas l'appétit, devaient faire quinze kilomètres en automobile pour se régaler de roboratives crêpes à l'ancienne, lestées de jambon et d'un œuf frais, saupoudrées de gruyère, enduites de miel ou garnies de chocolat.

La nouvelle clientèle, recrutée par la publicité dans les magazines, appartenait à la caste néo-bourgeoise. Les jours de pluie, aux heures où la télévision ne diffusait pas de dessins animés, des enfants parcouraient les couloirs à trottinette, tandis que les parents s'adonnaient au gin-rummy et, le soir, au karaoké. On annonçait, pour l'année suivante, la création d'un golf miniature et d'une piste de karting dans les dunes.

Ainsi transformée en trois étoiles, normes internationales, l'ancienne *Auberge de la plage*, ignorée des guides, s'annonçait de loin, sur mer et sur terre, en lettres de néon comme *Neptune Palace*.

Escalet aimait débusquer, partout, la connivence des dieux olympiens avec les hommes

raisonnables. Il se persuada que Neptune, maître des vents et des flots, outré de se voir imposer un patronage commercial vaniteux, entendait contrecarrer les ambitions de l'hôtelier.

La plage, autrefois arpentée en toute quiétude par les vieux résidents de l'hôtel, fumeurs de pipe et raconteurs d'histoires, tandis que des naïades sur le retour faisaient trempette en gloussant, disparaissait maintenant sous un tapis malodorant d'algues vertes, réputées toxiques. Invasion fort contrariante pour les partisans du bronzage intégral et pour l'organisateur d'une école de surf.

Après un séjour de quarante-huit heures, Benoît Escalet constata que même les mouettes familières, autrefois nourries par les reliefs des petits déjeuners trop copieux des vacanciers, avaient déserté la petite baie, longtemps méconnue. Il annula sa réservation, abandonna les arrhes versées et regagna la capitale.

Au mois d'août, il apprit que Paris peut livrer, à qui sait les trouver, des charmes trop souvent masqués par l'activité de la multitude. Jouer le provincial en escapade l'amusa beaucoup. Pour éviter les essaims de touristes japonais ou russes, les groupes de retraités cornaqués par des conférencières et les papoteuses désœuvrées, il visita des musées négligés par les guides ou dépréciés par les amateurs d'art branchés. Prendre un homard en plastique, une roue de bicyclette ailée ou une poupée gonflable pour sculptures, les Joconde traitées à l'aérographe, les badigeons désordonnés et les jets d'encre de hasard pour peintures géniales, relevait, aux yeux d'Escalet, du mercantilisme des galeristes et du snobisme qui fait de l'anticonformisme inspiré un nouveau conformisme.

Il découvrit dans les passages, lieux protégés, quelques vieilles boutiques – où l'on pouvait encore acquérir des livres rares et des gravures libertines –, des chemisiers, des gantiers, des bistrots aux cloisons décorées de fixés sous verre de la Belle Époque. Il fit de longues marches sous les futaies de Saint-Cloud, s'offrit une partie de canotage sur le lac du bois de Boulogne, gravit la colline de Montmartre pour voir les peintres de rue avant de monter, la nuit tombée, jusqu'au Sacré-Cœur et de laisser planer son regard sur la ville. Il fit même un pèlerinage à la Malmaison en souvenir de Joséphine, l'impératrice répudiée, qu'il préférait à Marie-Louise, l'Autrichienne, épouse ingrate de l'exilé de Sainte-Hélène.

Quand, en septembre, il regagna le service contentieux d'Eternity, ce fut la douche froide après le bel été.

À peine était-il installé dans son box, devant une pile de dossiers emplis de drames, accidents de la route, naufrages de plaisanciers, incendies de forêts, cambriolages, que le chef de bureau vint à lui. Après s'être enquis, par courtoisie circonstanciée, de la qualité de ses vacances, Jules Forget, l'air soudain grave d'un ordonnateur des pompes funèbres, se pencha vers le doyen des juristes.

– À midi, notre directeur général, Jean Philippe Barnal, viendra annoncer ici que le service contentieux sera, dès le mois prochain, transféré à la tour Eternity, le nouveau siège international de la compagnie.

– Les tours sont à la mode, concéda Escalet, dissimulant sa stupéfaction.

– Je tenais à vous donner la nouvelle en priorité, car même si le bruit en courait depuis juillet, personne ici ne se doute encore de ce qui va arriver. Seuls les membres du comité d'entreprise sont

informés, compléta Forget.

– L’annonce de ce transfert va semer désarroi et protestation dans le service : vous aurez à faire face à une fronde, prévint Benoît.

– Que nenni, cher monsieur Escalet ! Je pars en retraite en décembre et j’ai proposé votre nom pour me succéder. C’est donc vous qui aurez à supporter les récriminations, ajouta le chef de bureau avec un sourire révélateur d’une certaine jouissance.

– Je n’en ferai rien, car je n’ai aucune envie de vous succéder. On peut considérer que la décision unilatérale d’un transfert du lieu d’activité d’un salarié équivaut à une rupture du contrat de travail. Je démissionnerai donc en demandant les indemnités prévues par la loi, répliqua Benoît.

D’un geste désinvolte de la main, Jules Forget signifia à son subordonné que cela lui devenait indifférent. Il s’éloigna du pas chaloupé d’un porteur déchargé de son fardeau.

À midi, quand le directeur général, flanqué du directeur des ressources humaines, vint annoncer l’exil du service contentieux vers la banlieue, Benoît Escalet s’étonna de l’apathie de ses collègues. Préparés à l’événement par les bruits de couloirs et des indiscretions qu’il avait ignorés, les membres du service contentieux reçurent la nouvelle non comme une information, mais comme une confirmation. S’il y eut quelques grognements réprobateurs, ce fut pour traduire des inquiétudes que J. P. B. calma habilement.

– La direction générale est également transférée à la Défense. Je ne vous quitterai donc pas, dit-il, paternel et rassurant.

Puis il fit ressortir les avantages de la situation :

» Le service contentieux occupera, au quinzième étage, des bureaux paysagés équipés de l’informatique dernier cri. Vous disposerez de places réservées dans le garage souterrain. Vous aurez aussi accès à deux restaurants, à un salon pour fumeurs, à une salle de relaxation et de gymnastique et à une bibliothèque juridique. De plus, la nouvelle galerie marchande de la cité a été conçue sur le modèle des *malls* américains. Vous y trouverez un salon de coiffure et des boutiques.

Les grognements devinrent murmures intéressés et Benoît comprit que toute fronde était, dès lors, désamorcée.

– Maintenant, je dois dire à ceux qui, pour raisons personnelles ou familiales, ne voudraient pas nous suivre, qu’un guichet de départ volontaire sera ouvert au service du personnel. Les indemnités légales seront versées dans les meilleurs délais, conclut Jean Philippe Barnal, cette fois d’un ton catégorique.

Dès qu’il eut quitté la salle, les conciliabules commencèrent et plusieurs juristes, qui n’adressaient que rarement la parole à leur doyen, vinrent trouver Escalet comme s’il eût été un sage dont il convenait de connaître la pensée.

Fidèle à un pragmatisme dépourvu de sentiment, Benoît livra l’avis sollicité :

– Je crois, messieurs, que le changement annoncé était inéluctable. Des sinistres d’un nouveau genre, dûs aux technologies en pleine évolution et à la multiplication des risques inhérents aux transports, ont obligé la direction – à votre demande, d’ailleurs – à recruter. Nous sommes maintenant

à l'étroit et l'on ne peut repousser les murs de cet immeuble, que la compagnie occupe depuis Napoléon III. Or, comme Eternity grandit sans cesse sur les cinq continents, il est certain que le déménagement du contentieux s'impose et ne peut plus être longtemps différé.

– Vous parlez comme le directeur, fit l'un avec un peu d'humeur.

– J'essaie seulement d'être réaliste. C'est la Défense ou le guichet.

– C'est bien beau, les indemnités, mais quand on a femme, enfants et emprunt, et que nos diplômés, en période de crise et de chômage, ne nous garantissent pas de retrouver un emploi, il faut réfléchir, s'inquiéta un autre.

– Mais vous-même, qu'allez-vous faire ? demanda un plus audacieux.

– M'en aller, dit Benoît en replongeant le nez dans ses dossiers.

L'heure du déjeuner dispersa le personnel du contentieux, tandis que Benoît Escalet retrouvait sa table à la Brasserie des Sapeurs.

À bientôt trente-cinq ans, ce célibataire se prit à envisager l'avenir avec hargne et sang-froid. L'exil en banlieue ne lui permettrait plus de se rendre à pied au bureau. Sans automobile, il devrait emprunter les transports en commun, c'est-à-dire connaître chaque jour, pendant un certain temps, la promiscuité de contemporains selon lui trop souvent mal lavés, parfois incivils, voire impertinents. Il estima l'indemnité de départ volontaire qui lui serait versée suffisante pour subsister deux ou trois ans, étant donné son mode d'existence. Et puis Julien pourrait peut-être, par relation, l'aider à trouver un autre emploi de juriste. Mais cela laissait prévoir un bouleversement de ses habitudes, ce qui lui déplaisait fort. Le discours réaliste qu'il avait tenu devant ses collègues lui apparut, à l'heure du café, comme l'épilogue d'une époque heureuse. Bien décidé à ne rien laisser paraître de son désenchantement, il regagna le bureau sous une pluie froide, le ciel s'étant mis à l'unisson de son humeur.

On commentait encore, d'un box à l'autre, l'imminence du transfert que certains nommaient « délocalisation », quand, en s'asseyant devant ses dossiers, Escalet vit un Post-it plaqué sur le clavier de son ordinateur. Il lut : « Vous êtes attendu à seize heures au septième étage, au secrétariat de la direction générale. »

« Barnal va me proposer la succession de Forget », supposait encore Benoît quand il prit l'ascenseur pour répondre à la convocation.

Introduit dans le bureau de J. P. B., il se trouva en présence du premier fondé de pouvoir de la compagnie, dont il avait jusque-là ignoré le nom. Présentations faites, le directeur général laissa la parole à l'envoyé du président :

– Il n'est pas question, monsieur Escalet, que la compagnie se sépare d'un collaborateur de votre qualité, commença l'homme d'une affabilité contrôlée.

– Désolé, monsieur. Je ne veux pas aller à la Défense et j'entends profiter du guichet des départs volontaires. Ce qui est mon droit, car ce transfert du service équivaut à une rupture du contrat de travail. En cas d'incompréhension de l'employeur, cela peut se plaider avec succès devant les prud'hommes, récita Benoît.

– Là n'est pas la question, monsieur Escalet. Si notre président, qui se souvient avec satisfaction de la façon dont vous avez traité certain dossier mettant en cause la tante d'un de ses amis, m'a délégué ici, c'est pour vous proposer de rester en ces lieux.

– J'apprécie cette attention, mais je ne vois pas ce que je pourrais y faire.

– Je vais vous l'apprendre. Je vous dis en confidence que cet immeuble, après quelques travaux, va devenir le siège international et décisionnel de la compagnie. Notre président et son état-major occuperont deux étages ; les autres deviendront salles de séminaires, salons de réception, galerie d'exposition. Vous n'ignorez pas que notre président est un grand collectionneur de peintures et de sculptures contemporaines. C'est aussi un mécène, soucieux de rendre la culture accessible au plus grand nombre. Il veut que tous les publics puissent admirer ses acquisitions.

– Je ne me vois pas en gardien de musée, Monsieur le Fondé de pouvoir.

– Notre directeur général m'avait mis en garde contre votre humour caustique et votre franchise carrée. Mais passons, dit l'homme en jetant un regard à sa montre.

– Pardonnez cette interruption, s'excusa Escalet.

– Nous avons décidé de créer, auprès de la présidence, un poste de juriste chargé de traiter ce que nous nommerons les affaires réservées, c'est-à-dire les affaires délicates, celles dont nous ne souhaitons pas que le service contentieux ait connaissance afin de ne pas risquer que certains en fassent une exploitation politique. Elles se régleront, dans la discrétion, au plus haut échelon de la compagnie. Pensez à ce que représentent maintenant toutes les affaires liées au piratage des cargos, aux détournements d'avions, au terrorisme et aux réassurances des établissements bancaires. Ce poste vous revient. Vous aurez un bureau personnel à l'étage de la présidence, et on vous allouera une secrétaire du staff. Je serai le seul, avec notre président, à qui vous soumettrez vos conclusions après étude et enquêtes de nos inspecteurs. Si ma proposition vous agréée, dites-le moi.

Benoît Escalet ne s'attendait pas à une telle offre.

– ... C'est-à-dire... je n'ai pas envie de discuter avec les assurés, ni même de les voir, dit-il, confirmant une misanthropie connue de tous.

– Vous ne verrez que des dossiers, monsieur Escalet, confirma le fondé de pouvoir.

– Naturellement, vous vous sentirez peut-être un peu seul, intervint le directeur général.

– La solitude est le principal attrait de la proposition de Monsieur le Fondé de pouvoir. Je ferais preuve d'ingratitude en refusant ce poste, dit Benoît.

– Votre salaire sera augmenté en fonction de vos responsabilités nouvelles et aussi parce qu'à l'étage de la présidence, les trente-cinq heures n'ont pas cours.

Benoît s'inclina en signe d'acquiescement.

» Inutile de vous le dire : nous souhaitons que cet entretien reste confidentiel jusqu'à l'évacuation du service contentieux, qui commencera la semaine prochaine. Nous aurons, monsieur Escalet, beaucoup d'occasions de nous revoir, dit le fondé de pouvoir en prenant congé.

Résigné à ce pis-aller, Benoît eut conscience qu'en acceptant ce poste il ne changerait en rien ses

habitudes et serait débarrassé du voisinage de collègues dont il n'avait jamais partagé ni les goûts ni les aspirations.

Le boulevard avait endossé sa clinquante tenue des fêtes de fin d'année, et la fallacieuse splendeur des girandoles multicolores cascadaient sur la façade du siège d'Eternity quand le courrier apporta à Benoît Escalet une nouvelle attendue : consciente que les années folles du déferlement immobilier à Dubaï touchaient à leur fin, Polly Grant annonçait son retour en France.

« Après un détour par Los Angeles pour divorcer de mon ami et associé américain, simple formalité prévue dès que nos travaux à Dubaï seraient achevés », écrivait-elle.

Décoratrice de réputation internationale et domoticienne patentée, elle entreprendrait dans les émirats un bureau d'études, animé par de jeunes stylistes du cru qu'elle avait formés. « Je ne ferai plus que trois ou quatre courts séjours par an au Moyen-Orient pour finaliser des projets, superviser les réalisations et donner les impulsions nécessaires », précisait-elle avant de conclure : « Je suis impatiente de retrouver la vie parisienne et de vous revoir. »

Escalet pensa qu'elle aurait pu, dans les retrouvailles, le faire passer avant Paris, mais il répondit aussitôt :

« Votre lettre m'arrive alors que je viens de changer de fonction au contentieux d'Eternity. Imaginez votre ami Benoît, enfin seul, dans un petit bureau au septième étage de notre immeuble haussmannien. Puisque rénovation des lieux il y avait, j'ai pu choisir la couleur de mon papier peint, un abricot pâle, et j'ai suspendu au mur deux aquarelles bretonnes pour me rappeler que la mer existe. Rescapé d'un transfert banlieusard, je suis satisfait de mon sort. "Affaires réservées" – je dispose d'un tampon "Confidentiel" – : ainsi se nomment celles que je traite. Là où, autrefois, j'étudiais des demandes de dommages de quelques milliers ou quelques dizaines de milliers d'euros, je jongle maintenant avec des millions de dollars et dois déceler les roueries d'assurés dont la raison sociale, voire le nom sont universellement connus. Ces armateurs, industriels ou affairistes de haut vol sont conseillés par des cabinets d'avocats internationaux qui connaissent tous les défauts de la cuirasse d'une compagnie d'assurances. Ce sont des clients que l'on doit traiter avec ménagement, en veillant à ce que cela coûte le moins possible à la compagnie. Cette gymnastique vétilleuse, faite de ruses courtoises et d'interprétations inventives des contrats, me plaît infiniment. D'autant plus qu'en dernier ressort, c'est le président et ses conseillers qui décident des suites à donner.

« J'aurai moi aussi grand plaisir à nos retrouvailles amicales », ajouta-t-il. Bien que le qualificatif « amicales » pût paraître faible pour traduire ce qu'il se défendait d'espérer, il s'en tint, toujours méfiant, à cette formule, avant de signer « Votre très affectionné Benoît ».

Sa prudence était motivée par quelques interrogations : la femme qu'il allait revoir serait-elle celle dont il conservait un souvenir ébloui ? Celle qui, au fil d'une correspondance régulière, confiante, parfois tendre, avait peu à peu, par ses mots, jumelé son existence avec la sienne ? « Loin des yeux, près du cœur » : le proverbe, ainsi inversé par Benoît, définissait le rapport qu'il entretenait, depuis des mois, avec la domoticienne.

En apprenant à Merlot le retour de miss Grant, il répéta la sentence personnalisée, indice de l'innocuité souhaitée d'un attachement réel à la lointaine amie. Peu enclin à de telles ambiguïtés et tergiversations oiseuses avec les femmes, Julien, se fit véhément :

– Trouve donc le courage d’être un homme ordinaire ! Celui qui connaît les pièges d’une relation amoureuse et en accepte les risques ! Polly Grant, avec qui je suis aussi en correspondance pour affaires, a pour toi un vrai béguin. Au téléphone, la semaine dernière, elle m’a encore demandé de tes nouvelles, car elle doute de la sincérité de tes lettres concernant ton bien-être, et même ta santé.

– Un gentleman ne parle ni de ses lunettes ni de ses pilules, persifla Benoît.

– Ne te fais pas plus insensible que tu n’es, et pense à l’avenir. Miss Grant est aujourd’hui riche à millions. Elle vient d’acquérir des bureaux et cherche un appartement. Elle a transformé celui où tu perdis ton chapeau en logement témoin ultradomotisé. Une assistante organise visites et démonstrations à l’intention des amateurs.

– Espérons qu’ils n’essaieront pas le lit à bascule !

– Polly m’a dit au téléphone : « Même si je continue à vendre de la domotique de pointe, je ne veux plus vivre dans le virtuel, mais dans le réel cossu et le charnel enivrant ! » Ce sont ses mots. Je suis bien certain qu’en formulant ce genre d’exigence, elle a derrière la tête quelque idée à ton sujet, révéla Merlot.

– Je ne vois pas où tu veux en venir. Elle ne va tout de même pas me demander en mariage ! Dans ce cas, elle essuierait un refus. La vie conjugale est une conversation permanente, et je suis peu bavard. Les époux finissent par parler pour ne rien dire. J’ai besoin de m’entretenir avec moi-même, d’être seul à écouter mes pensées. Et puis, aux imperfections de l’homme ordinaire, dont je suis affligé, s’ajoutent les miennes propres qui sont, je le sais, souvent déplaisantes.

– Tu ne vas tout de même pas finir ta vie comme un vieil ours dépouillé, puant le tabac froid et le whisky !

– Respecte mon cheveu blanc, découvert ce matin même ! dit Escalet en posant l’index sur un premier fil d’argent à sa tempe.

Changeant de conversation, car l’évaluation de ses rapports présents et futurs avec l’absente commençait à l’agacer, Benoît rapporta qu’il connaissait une nouvelle déception : Dina, la petite Africaine, allait participer à un casting, organisé par un recruteur de mannequins.

– Cette agence recherche, pour le département enfants et juniors des grands couturiers, de nouvelles silhouettes, de nouveaux visages, et la peau noire fait recette. Et comme la petite Dina est de plus en plus jolie, je crains que, poussée par sa grand-mère, qui doit voir là une source de revenus, elle ne se laisse embarquer dans un métier où un bouton sur le nez et cinq cents grammes de trop vous envoient au chômage, épilogua Benoît.

– Il arrive souvent que des parents soient prêts à tirer profit de leurs enfants, pour peu que ceux-ci aient un vague don ou un petit talent. La tendance actuelle est d’en faire des champions de tennis, de surf, de patinage, ou des chanteurs de rock imitation Michael Jackson. Il arrive que des gosses doués réussissent, au prix d’un entraînement exténuant, et rapportent gros à leurs géniteurs. Il arrive plus souvent qu’après deux tours de piste, ils soient éliminés et retrouvent une vie plus que médiocre. Pour avoir entrevu gloire et fortune, ils sont à jamais traumatisés et aigris.

– C’est bien ma crainte de voir cette enfant, intelligente et pure, tomber dans les filets de nouveaux négriers.

– Si tu as encore quelque influence sur tes amies africaines, dissuade la petite de s'embarquer dans la profession de mannequin. Et si tu as besoin d'aide pour la convaincre, je lui citerai quelques exemples vécus, tirés des dossiers de mon cabinet. Car ce genre d'aventure se termine parfois au tribunal, indiqua Julien Merlot.

Les appréhensions de Benoît Escalet se révélèrent vaines. Quand, le dimanche suivant, Dina, maintenant en sixième, vint prendre une dernière leçon d'anglais, il apprécia la maturité précoce d'une fillette passée en quelques mois de l'enfance à l'adolescence. Dans le même temps, Mâ Bamba, élégante et maquillée avec art, avait, avec des papiers en règle et un emploi, acquis l'assurance des immigrés qui n'ont plus à se cacher. Elle était prête à s'intégrer loyalement dans la société qui l'accueillait avec sa petite-fille. C'est elle qui, la première, révéla que Dina avait été retenue par l'agence.

– Elle a tout de suite été sélectionnée pour entrer à l'école de mannequins. On m'a dit que c'est un métier qui rapporte bien. On voyage, on vit dans de beaux endroits, avec des gens riches. Mais je crois que, malgré ces avantages, ça ne plaît guère à Dina, dit la grand-mère, dont Benoît devina la discrète déconvenue.

L'intéressée intervint avec fermeté :

– Je ne veux pas aller à cette école. Je suis bien classée au lycée. Les professeurs sont formidables et gentils avec moi. Ils m'ont dit qu'en travaillant je pourrai faire plus tard ingénieur informatique. J'ai vu à la télévision les filles mannequins, qui défilent avec des robes bizarres et même des qu'on voit tout au travers. On les oblige à marcher au pas saccadé, les pieds en dedans. On m'a dit qu'on leur teint les cheveux, et même qu'on leur arrache des dents pour qu'elles aient les joues creuses, et aussi qu'on les empêche de manger du couscous et des gâteaux pour qu'elles restent maigres. Dites à Mâ Bamba, monsieur, que je veux pas aller à cette école, que je veux étudier pour être ingénieur, et pas faire le mannequin ; dites-lui ! supplia Dina.

Escalet fixa la grand-mère d'un regard froid et interrogateur.

– Ne croyez-vous pas que Dina a raison ? Il faut, comme elle, penser à son avenir. Étant donné ses capacités et son application au travail, je suis certain qu'elle fera une carrière dans le métier dont elle m'a parlé la première fois que nous nous sommes rencontrés, dans l'ascenseur. C'est donc pour elle une vocation. C'est cela seulement qui la rendra heureuse. Ce que vous souhaitez certainement, dit Benoît avec autorité.

– J'ai jamais pensé à forcer Dina à faire mannequin. C'est à elle de décider, répondit Mâ Bamba.

– C'est décidé : je ferai ingénieur informatique ! asséna l'adolescente, péremptoire.

– Tu vois, nous avons bien fait de prendre l'avis de M. Escalet qui a toujours été, pour nous, un grand *maganga*, dit la grand-mère, conciliante.

En quittant l'appartement, elle annonça son prochain déménagement pour une HLM.

– Mais je viendrai vous voir, assura Dina en embrassant Benoît.

Un matin, alors qu'il étudiait la demande de dommages et intérêts d'un fameux couturier, victime de contrefaçons, son ordinateur lui livra un courriel de Polly Grant :

« Je suis venue de Los Angeles à Londres, mais j'arriverai vendredi soir à Paris vers dix-neuf heures. Je me fais une joie de bientôt vous revoir. Je vous embrasse très fort. Votre Polly. »

Ainsi Merlot disait vrai quand il l'assurait de l'intérêt que lui portait la décoratrice. Si Polly croyait bon de l'informer si précisément de son retour, c'est bien qu'elle espérait une rencontre rapide. En quelques clics il trouva le numéro du vol et l'heure d'arrivée de l'avion de Londres, le vendredi suivant.

Ce soir-là, il quitta tôt le bureau et fit halte chez son fleuriste pour choisir une rose rouge. En dépit des embouteillages de fin de semaine, son taxi arriva à l'heure à Roissy. Fine mais obstinée, la neige qui tombait depuis le matin dissimulait, charitable et festive, le décor aéroportuaire. Dans le hall, une glace lui renvoya l'image d'un grand dadaïste tenant une rose comme un premier communiant son cierge. C'était la première fois qu'il venait attendre une femme dans un aéroport et il se sentait comme un acteur dans un rôle de composition. Craignant de passer pour un amoureux transi, il se dissimula derrière un panneau publicitaire jusqu'au moment où les passagers en provenance de Londres apparurent à la sortie de la douane. Plusieurs femmes, voyant la fleur épanouie sous le papier cristal, lui sourirent.

À sa haute taille et à sa toison blond cuivré, il reconnut bientôt Polly parmi la foule. Il l'observa un instant avant d'aller à sa rencontre, comme pour s'assurer qu'elle était bien telle qu'il l'avait, la veille encore, imaginée. Vêtue d'un simple manteau de voyage, un léger bagage à la main, talons plats, la décoratrice marchait d'un pas souple quand il l'arrêta. Elle poussa une exclamation de surprise et laissa choir bagage et vanity case pour envelopper Benoît d'une étreinte fougueuse.

– Je ne pouvais imaginer un tel accueil ! Oh, Benoît ! Que c'est gentil d'être venu ! Aucun homme, jamais, ne m'a attendue avec une rose.

L'éclair d'un flash interrompit les effusions. Le photographe se présenta comme l'envoyé d'un magazine de décoration, et demanda l'autorisation de prendre un nouveau cliché tandis que Benoît Escalet s'éloignait promptement.

– C'est cela, miss Grant, respirez la rose. Vous êtes superbe, ainsi ! Le monsieur qui vous a accueilli est un ami ? Votre fiancé, peut-être ? s'enquit le journaliste.

– Vous ne l'avez pas reconnu ? C'est le président de la République ! lança Polly, moqueuse.

Elle retrouva Escalet à la station de taxis. Il avait retenu une voiture et tous d'eux s'y engouffrèrent sans plus attendre.

La jeune femme donna aussitôt au chauffeur l'adresse d'un petit hôtel dit « de charme », sur la rive gauche.

– Comme je suis heureuse d'être là ! dit-elle en se blottissant contre son compagnon.

– Je vous aurais plutôt vue descendre dans un palace étoilé, s'étonna-t-il.

– N'oubliez pas que je suis auvergnate, donc économe. Je suis contrainte de vivre à l'hôtel en

attendant que mon notaire ait trouvé l'appartement de mes rêves.

Comme intimidés, mains unies, ils échangèrent des regards intenses, puis un premier baiser avant que Benoît ne rompît leur silence chargé d'émotion.

– Ce que je ressens est incommunicable par les mots. Ce que je ne sais dire, le savez-vous, Polly ?

– Je crois savoir, ce qui me comble d'espérance. Maintenant que nous sommes réunis, il va falloir nous organiser. J'ai une fringale de peinture, de musique, de bons repas, dit-elle.

– Nous irons voir des expositions, au concert, et je connais de bonnes tables. Mais je suis, hélas, tenu à des horaires de bureau et vous allez être vous-même assez occupée, n'est-ce pas ?

– Certes, mais nous aurons les week-ends, et puis les semaines comptent six nuits, dit Polly, mutine.

– Je me lève très tôt, comme vous, je suppose. C'est pourquoi, en semaine, il serait préférable que nous rentrions chacun chez soi.

– En semaine, chacun chez soi ? Chacun chez soi, bien sûr..., répéta Polly, désappointée.

Le taxi roulant sur le boulevard de Montparnasse, elle s'écarta un peu de son compagnon pour jeter un regard aux vitrines illuminées.

Jusqu'à l'arrivée à l'hôtel, ils ne firent qu'échanger des banalités et quand la voiture s'arrêta, bien que toute gaieté primesautière eût entre eux deux disparu, elle reprit la main de Benoît.

– Je compte dîner ici. Me tiendrez-vous compagnie ?

– Hélas, Polly, nous sommes vendredi, mon jour de lessive. En partant pour Roissy, j'ai mis le lave-linge en marche. Je n'aime pas le laisser seul. J'ai toujours peur qu'il ne fasse une inondation, alors...

– alors, bonne soirée ! dit-elle en ouvrant la portière.

Avant de la refermer, elle se pencha vers son compagnon, surpris et un peu marri par ce congé subit.

– Je vous téléphonerai au bureau, plus tard, quand je serai installée chez moi, dit-elle d'un ton aigre-doux.

Une oreille plus exercée que celle de Benoît Escalet eût perçu, sous l'amertume, un chagrin contenu.

Miss Grant claqua la portière et s'en fut sans se retourner, tandis que le chasseur de service s'emparait de ses bagages.

Confus et bougon, Benoît donna son adresse au chauffeur. Sur la banquette, la rose de l'accueil, délaissée par Polly, se fanait dans son étui. En quittant le taxi, Benoît l'abandonna, pensant qu'elle serait peut-être cueillie par une prochaine passagère.

En passant le seuil de son logis, il perçut pour la première fois l'odeur fade d'un appartement de célibataire, alors que sa main conservait encore les fugaces effluves du parfum de Polly.

Il vérifia que le lave-linge avait rempli, sans faiblesse, son office, but un grand verre d'eau puis, dépourvu d'appétit, se recroquevilla dans un fauteuil.

À la tendre exaltation de retrouvailles plus tendres qu'escompté succéda, chez Benoît, une

incompréhension irritante. Habituee à être obéie, Polly voulait plus qu'il ne comptait donner. Peut-être rêvait-elle de vie commune, ce qu'il ne pouvait envisager. Il était persuadé que vivre sous le même toit qu'une femme supposait, si l'homme voulait se conduire en gentleman, une adaptation à des façons qui n'étaient pas les siennes, l'élaboration permanente de compromis, le respect d'horaires, une demande d'avis courtoise avant toute prise de décision, en un mot une restriction consentie de sa liberté, conclut-il avant d'aller dormir sans dîner.

Le samedi matin, désireux de connaître l'état d'esprit de Polly, il téléphona à l'hôtel. On lui répondit que miss Grant était sortie. Lors d'un nouvel appel, le soir, à l'heure décente où l'on peut formuler une invitation à dîner, le concierge l'informa que miss Grant venait de partir avec des amis. Le dimanche, Benoît renouvela ses tentatives et finit par apprendre que la décoratrice avait quitté l'hôtel.

« Pas de doute, elle est fâchée et perdue pour moi », pensa-t-il, bien décidé à ne plus rechercher le contact avec une femme d'une telle susceptibilité. « Les dieux entendent peut-être me protéger », se dit-il encore, plein de la fatuité de qui croit avoir habilement échappé au danger.

Seul Merlot, dont la connaissance du caractère féminin ne faisait aucun doute, pourrait expliquer le comportement inattendu de Polly Grant.

Lors de leur rendez-vous du lundi au Kentucky, Benoît commença par féliciter Julien pour avoir été, la veille, brillamment élu conseiller municipal.

– J'ai même l'espoir d'être désigné maire de l'arrondissement. Héloïse mène pour moi une campagne mondaine très efficace. En attendant, elle soigne forme et beauté, en prévision de toutes les obligations mondaines qui vont nous incomber. Chaque matin, elle se rend à la piscine où elle apprend une nage qui arrondit les fesses et les garde nerveuses, elle se frictionne les cuisses au poivre des Caraïbes, qui lisse la peau, elle s'enrobe les seins de glaçons et porte une lingerie à faire damner un moine, révéla l'avocat, visiblement comblé.

– C'est sans doute ce qu'on nomme les dessous de la politique ! ironisa Benoît.

– Toi, en revanche, je ne te trouve pas très bonne mine. As-tu vu Polly ?

Sans attendre, Escalet fit un exposé objectif de ce qui ressemblait à un échec relationnel sans appel.

– Le fait qu'elle ait laissé dans le taxi la rose que je lui avais offerte, m'a peiné. Négligeant la fleur, elle a rejeté l'homme, conclut-il.

– Tu ne comprendras jamais rien aux femmes. Gros bêta : quand un homme aime une femme, et je suis certain qu'à ta façon d'*homo sapiens* primitif tu aimes Polly, il n'a d'ordinaire guère envie de la quitter. Il en va de même pour la femme, d'une nature plus possessive. Pour elle, ceux qui se plaisent ne désirent qu'être ensemble le plus souvent possible.

– Holà, holà ! Pas moi ! J'ai longtemps considéré l'amour comme un commerce froid. Depuis que je connais Polly, le sentiment s'en est mêlé, mais je pense que les rapprochements amoureux doivent rester des fêtes. Pour les savourer comme des fêtes, il faut les espacer comme le sont les fêtes carillonnées. La cohabitation et une trop grande fréquence des rencontres banalisent les relations. On doit même éprouver une sorte de jouissance languide, quand on se sépare de celle qu'on aime, en

sachant qu'on se reverra bientôt pour partager de nouveaux plaisirs. Alors, dans cette attente, on vaque serein, l'esprit clair, à ses occupations.

– Ne comprends-tu pas que cette conception égoïste des rapports amoureux est humiliante pour la femme ?

– Égoïste, moi ? Je voulais au contraire laisser à Polly la possibilité de préserver sa part de vie privée. J'avais imaginé, en la retrouvant, que nous pourrions passer ensemble d'agréables week-ends et sortir certains jours de la semaine, puis, le soir, rentrer chacun chez soi, après un baiser qui eût été comme le cachet scellant l'enveloppe d'un heureux souvenir, dit Benoît, abattu.

L'emphase de son ami déclencha le rire moqueur de Julien.

– Tu as l'art de compliquer les choses les plus simples. Si tu dois revoir Polly, ce ne sera pas avant l'année prochaine. Elle passe les fêtes de fin d'année dans le Midi, chez ses parents. J'imagine qu'il est inutile que je t'invite pour le réveillon de Noël ou celui du jour de l'An. Comme d'habitude, l'ours restera dans sa tanière à ruminer rancœurs et morosité.

– Que veux-tu, je me sens trahi de toutes parts. Tu fais de la politique, ce que je n'apprécie guère ; j'ai dû, pour rester à Paris, changer de poste à Eternity et me retrouver là où je ne voulais pas être ; il s'en est fallu de peu que l'Africaine dont tu as fait le bonheur ne livre sa petite-fille aux amateurs de nymphes anorexiques, et, dernière désillusion, Polly, avec qui je croyais pouvoir passer de bons moments, se détourne de moi. À cela vont bientôt s'ajouter des ennuis domestiques, parce que le grand appartement qui jouxte le mien vient de changer de propriétaire. Le tintamarre des travaux commence dès huit heures du matin. Sûr que le vieux couple qui l'occupait va être remplacé par une famille nantie de trois ou quatre gosses, qui sauteront à la corde et feront hurler la télévision, bougonna Benoît.

– Il faut que tu te résignes enfin à admettre que les autres existent ! En tant qu'êtres humains, ils nous valent, même si leurs façons de vivre sont différentes des nôtres – notamment des tiennes qui ne sont pas courantes. Que peux-tu faire à cela ? À part te mettre la rate au court-bouillon, comme dit ma belle-mère !

– *Et chercher sur la terre un endroit écarté*

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

asséna Benoît.

– Si Molière t'avait connu, il eût rendu son Alceste encore plus insupportable, certifia Julien avec humeur.

– Je sais qu'un homme comme moi, indépendant de corps et d'esprit, est un vivant reproche pour les gens ordinaires. Restons-en là. Il y va de notre amitié, murmura Benoît.

Comme prévu, Benoît Escalet passa les fêtes seul, à son habitude, et ce n'est qu'à la mi-janvier que Merlot l'appela un matin au bureau.

– Le Philharmonique de Berlin va donner à Paris la *Huitième* de Mahler et, en soliste, Anne-Sophie Mutter jouera le *Concerto* de Beethoven, annonça-t-il.

– Je sais ; je m’y suis pris trop tard : je n’ai pas eu de place.

– Moi j’en ai. Ça sert d’être élu, mon cher. Alors, rendez-vous jeudi à Pleyel. Après le concert, nous irons souper à la brasserie Alsacienne. Héloïse sera heureuse de te voir.

Un mélomane ne pouvait refuser une telle invitation et, au jour dit, Benoît Escalet retrouva sans surprise le couple Merlot dans le hall de Pleyel. La surprise vint quand, en prenant place dans le fauteuil d’orchestre qui lui était réservé, Benoît dut s’asseoir à côté de Polly Grant.

– Quel hasard ! s’étonna-t-il naïvement.

– Le hasard a nom M^e Merlot. Comme vous, je suis son invitée, dit Polly.

– Alors c’est un guet-apens, dit Benoît, se tournant vers Héloïse.

– Chut ! ordonna M^e Merlot, l’apparition du prestigieux chef d’orchestre imposant le silence.

Le temps d’une audition fort applaudie, le public de connaisseurs communia dans la musique de Mahler.

Entre deux mouvements de la symphonie, Benoît osa prendre la main de Polly, qui répondit à la pression de ses doigts. Elle les retint entre les siens et lui jeta dans la pénombre un regard tendre.

Quand s’allumèrent les lumières de l’entracte, Julien adressa un clin d’œil à sa femme. Le dialogue entre son meilleur ami et miss Grant était renoué.

Dans le *Concerto* de Beethoven, tous applaudirent la virtuosité de la violoniste et, après une douzaine de rappels, Benoît offrit son bras à Héloïse pour quitter la salle.

– C’est Julien qui a manigancé cette rencontre ? demanda-t-il.

– Julien et moi nous te sommes très reconnaissants d’avoir, par ta sagesse et ton réalisme, sauvé notre couple de la rupture. Nous avons voulu tenter quelque chose pour toi et Polly. Deux imbéciles malheureux, souffla M^e Merlot.

– Allons souper, interrompit Julien qui suivait, Polly à son bras.

Le quatuor se régala d’une choucroute garnie, spécialité de l’établissement, et, quand vint l’heure de la séparation, Benoît demanda au serveur d’appeler un taxi.

– Inutile : je vous dépose. Ma voiture est garée à deux pas d’ici, dit Polly.

– Je vous confie mon ours favori, minauda Héloïse tandis que Julien glissait à l’oreille de son ami : « À toi de jouer, sans complexe ! »

Miss Grant portait une jupe longue dont la fente, quand elle s’assit devant le volant, dévoila ses jambes jusqu’à mi-cuisse. Émoustillé, Benoît se retint d’y porter la main.

– Me déposer rue du Cherche-Midi vous oblige à un détour, dit-il.

– Pas vraiment. Je suis si heureuse que nous puissions dissiper un stupide malentendu. M^e Merlot m’a dit votre incompréhension de ma conduite, au jour de mon retour. Que voulez-vous, je conservais un tel souvenir d’une soirée où vous avez perdu un chapeau et d’une certaine nuit...

– ... où j’ai failli perdre une jambe !

– ... que je m’attendais à reprendre la partition là où elle avait été interrompue. Mais vous aviez rendez-vous avec votre lave-linge !

– C’était idiot, j’en conviens. J’espérais vous voir le lendemain, mais vous étiez sortie. Polly, croyez-moi ou non, quand je rentre en mon cœur de vieux garçon, c’est votre image que je vois.

Il arrive qu’un feu rouge complice arrête une voiture au bon moment. Lâchant le volant, Polly prit la tête de Benoît dans ses deux mains puissantes et lui infligea un baiser glouton que seuls interrompirent les coups de klaxon des automobilistes immobilisés.

Peu après, Polly gara sa voiture devant le domicile de Benoît.

Ils venaient de percevoir que leurs sens se faisaient écho. Ils prirent l’un et l’autre conscience de cette connivence, de ce que la pensée secrète de l’un était devenue reflet de celle de l’autre, et comprirent que le bonheur, chez deux êtres farouchement indépendants, ne pouvait être exprimé par des mots ; et qu’ils étaient unis par un sentiment que ni l’un ni l’autre n’osait nommer. Lui, par un scepticisme mêlé de pudeur ; elle, par crainte d’effaroucher l’ours à peine amadoué.

– J’accepte cet amour immérité comme l’embusqué qui n’a jamais combattu reçoit la Croix de guerre ! avoua Benoît.

– Cette fois, nous ne devons plus nous quitter, n’est-ce pas ? dit-elle.

– J’ai peur, Polly, de ne pas savoir vous rendre heureuse... en permanence, soupira Benoît.

– Le bonheur ne peut être permanent, Benoît. Il est fait de moments plus ou moins espacés – moins, si possible. Vous êtes loyal. J’ai compris votre conception de notre relation. Je suis prête à l’accepter, ainsi que le manque d’ambition que vous reproche amicalement Me Merlot, dit-elle.

– Julien ne sait pas que la suprême ambition est de n’en avoir pas, corrigea Benoît. Je suis déjà arrivé, regretta-t-il, attirant Polly contre lui pour de nouveaux baisers.

– Hé oui, vous allez rentrer chez vous, et moi chez moi. Avouez que c’est bête, murmura-t-elle, câline.

– Si j’osais, je vous dirais bien de monter prendre un verre ou une infusion.

– Osez, dit-elle en descendant de voiture.

Ils traversèrent le hall de l’immeuble endormi et, devant l’ascenseur, Benoît Escalet eut un nouveau scrupule.

– Je ne suis pas certain que mon appartement soit en ordre, dit-il.

– Si le lave-linge a été sage, tout ira bien. Allons ! dit-elle en pénétrant dans la cabine.

Sur le palier, avant de glisser sa clef dans la serrure, il eut encore une crainte :

– Vous êtes la première femme que je reçois chez moi. Mon lit est étroit, mais ne bascule pas.

– Le mien est large...

– Je vous en prie, ne nous quittons pas. Je ne vous vois pas retourner chez vous à cette heure.

D'abord, est-ce loin ?

– Pas tellement, vous allez voir.

Polly se dégagea de l'étreinte de Benoît, ouvrit son sac, en tira un trousseau de clefs, traversa le palier jusqu'à l'appartement voisin, dont elle ouvrit la porte.

– Voilà, nous sommes arrivés ! s'écria-t-elle gaiement, jouissant de la stupeur de son compagnon.

– C'est donc vous ! Vous, la nouvelle propriétaire, ma voisine ! Vous allez habiter ici, près de moi ? Mais c'est ahurissant, faramineux !

– Ainsi, comme j'ai cru comprendre que vous le souhaitiez – ce que m'a confirmé votre ami Julien –, nous serons ensemble... chacun chez soi !

– Et nous allons connaître le délice des habitudes ! s'exclama Benoît, exaucé et ravi.

– Si vous le voulez bien, nous pouvons poursuivre cette conversation chez moi : venez.

– Attendez. Vous ne pouvez entrer ainsi. Faites un vœu, exigea-t-il avant de soulever Polly dans ses bras.

Lesté du corps tiède et frémissant de la femme conquise, il franchit avec elle le seuil d'une nouvelle existence.

Quelques jours plus tard, une résidente se plaignit à la gardienne de l'immeuble.

– Deux fois, cette semaine, quand j'ai descendu mon chien, le matin vers sept heures et demie, j'ai vu M. Escalet, cet homme si distingué, circuler en pyjama sur le palier du cinquième. Je trouve cela scandaleux ! D'où peut-il bien venir, à cette heure, en tenue de nuit ? Le savez-vous ?

– Je crois le savoir.

– Mais alors, ne peut-on rien faire pour que cesse pareille situation ?

– Attendre qu'on perce une porte de communication. Ce qui ne saurait tarder, conclut la concierge.

Novembre 2009

Du même auteur

Les Trois Dés, Julliard, 1959, roman.

Une tombe en Toscane, Julliard, 1960 ; Fayard, 1999, roman. Prix Claude-Farrère. Livre de poche, 2001.

L'Anglaise et le Hibou, Julliard, 1961, roman.

Les Délices du port, Fleurus, 1963, essai.

Enquête sur la fraude fiscale, Jean-Claude Lattès, 1973.

Lettres de l'étranger, Jean-Claude Lattès, 1973 ; Denoël, 1995, chroniques. Préface de Jacques Fauvet.

Comme un hibou au soleil, Jean-Claude Lattès, 1974, roman. Livre de poche, 1984.

Louisiane, Jean-Claude Lattès, 1977 ; Fayard, 2004, roman, premier tome de la série *Louisiane*. Prix Alexandre-Dumas ; prix des Maisons de la Presse. Livre de poche, 1985.

Fausse-Rivière, Jean-Claude Lattès, 1979 ; Fayard, 2004, roman, deuxième tome de la série *Louisiane*. Prix Bancarella (Italie). Livre de poche, 1985.

Un chien de saison, Jean-Claude Lattès, 1979 ; Fayard, 2005, roman. Livre de poche, 1985.

Bagatelle, Jean-Claude Lattès, 1981 ; Fayard, 2006, roman, troisième tome de la série *Louisiane*. Prix de la Paulée de Meursault. Livre de poche, 1985.

Pour amuser les coccinelles, Jean-Claude Lattès, 1982 ; Fayard, 2003, roman. Prix Rabelais. Livre de poche, 1983.

Alerte en Stéphanie, Hachette Jeunesse, 1982, conte. Illustrations de Mérel.

Les Trois-Chênes, Denoël, 1985 ; Fayard, 2006, roman, quatrième tome de la série *Louisiane*. Folio, 1989.

La Trahison des apparences, Éditions de l'Amitié-G. T. Rageot, 1986, nouvelles. Illustrations d'Alain Gauthier. J'ai lu, 1994.

L'Adieu au Sud, Denoël, 1987 ; Fayard, 2008, roman, cinquième tome de la série *Louisiane*. Folio, 1989.

Les Années Louisiane, Denoël, 1987 ; Fayard, 2008, en collaboration avec Jacqueline Denuzière, sixième tome de la série *Louisiane*. Folio, 1989.

L'Amour flou, Denoël, 1988 ; Fayard, 2008, roman. Folio, 1991.

Je te nomme Louisiane, Denoël, 1990 ; Fayard, 2003, récit historique, premier tome de *Au pays des bayous*.

La Louisiane américaine, deuxième tome de *Au pays des bayous*, Fayard, à paraître.

La Louisiane du coton au pétrole, Denoël, 1990, album, en collaboration avec Jacqueline Denuzière.

Helvétie, Denoël, 1992, roman, premier tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 1993. Fayard, 2010.

Rive-Reine, Denoël, 1994, roman, deuxième tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 1995. Fayard, 2010.

Romandie, Denoël, 1996, roman, troisième tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 2001. Fayard, à paraître, 2012.

Beauregard, Denoël, 1998, roman, quatrième tome de la série *Helvétie*. J'ai lu, 2001. Fayard, à paraître, 2012.

Et pourtant elle tourne..., Fayard, 1998, chroniques.

Le Cornac, Fayard, 2000, roman. Livre de poche, 2002.

Amélie ou la Concordance des temps, Fayard, 2001, roman. Livre de poche, 2004.

La Trahison des apparences et autres nouvelles, édition augmentée, Fayard, 2002. Livre de poche, 2005.

Le Pont de Buena Vista, Fayard, 2003, roman, premier tome de la série *Bahamas*. Livre de poche, 2004.

Retour à Soledad, Fayard, 2005, roman, deuxième tome de la série *Bahamas*. Livre de Poche, 2008.

Un paradis perdu, Fayard, 2007, roman, troisième tome de la série *Bahamas*. Livre de Poche, 2009.

L'Alsacienne, Fayard, 2009, roman.

Du Mississippi au Léman, L'Aire, Vevey, 2010, récit.

Introductions et préfaces

Boulevard des Italiens, Draeger, 1975, album hors commerce, photographies de John Craven.

Lettre de Vittel, Société générale des eaux minérales de Vittel, 1979, hors commerce.

Walter Uhl, le rêve capturé, de Claude Richoz, Éditions du Vieux-Chêne, Genève, 1985, album.

À l'ombre de la Perdrix, de Jean Andersson, Créer, Nonette, 1986, écrits sur le Pilat, illustrations de Maurice Der Markarian, album.

La Guerre de cent ans des Français d'Amérique aux maritimes et en Louisiane, 1670-1769, de Robert Sauvageau, Berger-Levrault, 1987.

Voyages dans les Hébrides, de Samuel Johnson et James Boswell, traduction de Marcel Le Pape, La Différence, 1991.

Manufrance, les regards de la mémoire, de François Bouchut, Éditions de l'Épargne, 1992, album.

Terrenoire, pays noir dans un écrin vert, de Marcelle Beysson, Bibliothèque municipale de Terrenoire, Évasion culturelle terranéenne, 1992, récit historique illustré.

La Suisse, de Louis-Albert Zbinden, photographies d'Alfonso Mejía, Romain Pages, Sommières,

1993, album.

Théodore Rousseau, 1812-1867, de Rolande et Pierre Miquel, Somogy éditions d'art, 2010, album.